G
0
177
79

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/considrations00mont

FEB 13 1970

CONSIDÉRATIONS

SUR LES CAUSES

DE LA GRANDEUR

DES ROMAINS

ET

DE LEUR DÉCADENCE

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

J. CHARVET

ORIGINES DU POUVOIR TEMPOREL DES PAPES, précisées par la numismatique, avec dissertation de LEBLANC ..... 10 fr.
Même ouvrage, grand papier..... 25 fr.

DESCRIPTION DES COLLECTIONS DE SCEAUX-MATRICES de M. E. DONGÉ. Un fort volume in-8°, orné de 100 bois et de 7 planches. (Papier de Hollande).. 20 fr.

CONSIDÉRATIONS SUR LES CAUSES DE LA GRANDEUR DES ROMAINS ET DE LEUR DÉCADENCE, avec commentaires et notes de FRÉDÉRIC LE GRAND. 1re édition collationnée sur le texte de 1734. — 1 volume in-8°, sur papier de Hollande.. . ..... 25 fr.
Papier de couleur ou Whatman..... 40 fr.
Exemplaire sur vélin..... 1000 fr.

DU CLEUZIOU. — LA POTERIE GAULOISE, étude sur la collection Charvet, volume in-8° orné de 210 bois dans le texte..... 12 fr.
Exemplaire sur parchemin..... 300 fr.

Pour paraître fin mai 1879

LA VERRERIE ANTIQUE

Description de la collection CHARVET, par M. W. FRŒHNER, un volume grand in-folio avec 34 planches coloriées et un grand nombre de vignettes, tiré à 150 exemplaires, portant chacun le nom du souscripteur..... ..... . 250 fr.
(Cet ouvrage n'étant pas mis dans le commerce, les souscriptions devront être adressées au Pecq. (Seine-et-Oise).

IMPRIMERIE D. BARDIN, A SAINT-GERMAIN.

101
101
J. PEBARD del et Sc

MONTESQUIEU

CONSIDÉRATIONS

SUR LES CAUSES

DE LA GRANDEUR

DES ROMAINS

ET

DE LEUR DÉCADENCE

Avec Commentaires & Notes

DE

FREDERIC-LE-GRAND

ÉDITION COLLATIONNÉE SUR LE TEXTE DE 1734

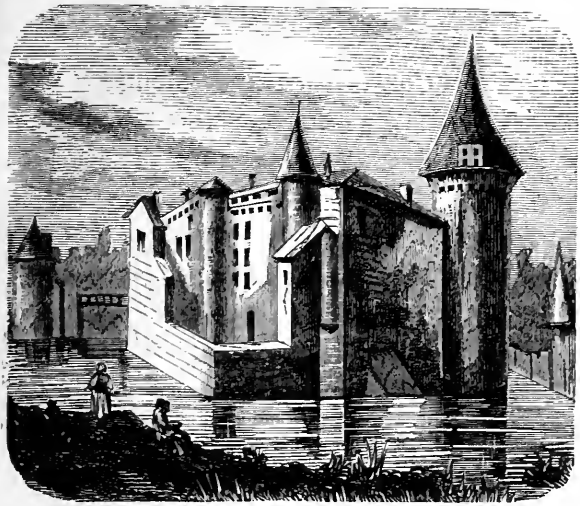
PARIS

VATON, LIBRAIRE

25, QUAI VOLTAIRE

1879

.D6
210
.M77
1879



Château de la Brède

INTRODUCTION

I

Il y a peu d'années, un heureux hasard fit tomber entre mes mains le trésor littéraire que je publie aujourd'hui. C'est un exemplaire de l'édition stéréo-

type des *Considérations* de Montesquieu (imprimerie Didot, an XI, 1802), un petit volume in-8°, après le titre duquel se trouve la mention suivante :

« Avec des notes manuscrites de FRÉDÉRIC-LE-
« GRAND, *copiées avec son orthographe* sur un
« exemplaire pris par BONAPARTE dans la Biblio-
« thèque de Sans-Souci; prêté à M. MOLLIEN,
« qui me l'a prêté. — Signé de l'initiale B. »

Les notes du grand FRÉDÉRIC étant restées inédites, j'ai voulu faire connaître cette production essentiellement littéraire, et publier une nouvelle édition de l'ouvrage de MONTESQUIEU avec les *Annotations*, édition qui, par son luxe, pût rivaliser avec la qualité du personnage et l'intérêt des Notes.

Je ne veux point essayer de refaire ici la biographie du Royal Annotateur de MONTESQUIEU; mais, dans la conviction que les hommes illustres à quelque nation qu'ils appartiennent sont de tous les siè-

cles et de tous les pays, je demande qu'il me soit permis d'esquisser en quelques lignes et sans parti pris un portrait qui fasse ressortir la nature et le caractère des Réflexions de ce Guerrier-Philosophe et Littérateur; Réflexions d'autant plus franches et d'autant plus libres que le PRINCE qui les a écrites ne pensait pas qu'elles seraient publiées un jour, et telles qu'on les croirait difficilement dictées par l'autocrate du Duché de Brandebourg.

Quelques mots sur FRÉDÉRIC-LE-GRAND, considéré au double point de vue physique et du caractère, ont, ce me semble, leur place marquée en tête de ce volume :

Sa taille était au-dessous de la moyenne, son regard reflétait la pénétration et l'esprit. Il avait les yeux bleus très-vifs, quoiqu'il fût d'une myopie extrême. Ses traits, qui étaient agréables dans sa jeunesse, acquirent par la suite un haut degré d'ex-

pression et de vivacité lorsqu'il parlait. Mais avec l'âge sa figure changea; pendant longtemps, cette maladie terrible, qu'on appelle la goutte, lui ayant fait subir mille tortures. Si vous ajoutez à cela ses nombreux travaux et les fatigues du corps, les études sérieuses du cabinet, ainsi que les soucis des affaires, vous ne serez plus étonné que, sur la fin de sa vie, FRÉDÉRIC fût courbé et que sa tête penchât constamment d'un côté.

Dans la conversation, peu de voix étaient aussi sonores et aussi agréables que la sienne; aussi, bien qu'il parlât beaucoup et facilement, ceux qui l'écoutaient regrettaient qu'il ne parlât pas davantage.

Le portrait moral de FRÉDÉRIC ne le cède en rien à son portrait physique.

Ce Prince avait reçu de la nature un goût naturel pour les Lettres, les Sciences et les Arts, lequel, développé encore par l'éducation toute française qu'on lui avait donnée

dans sa jeunesse, lui rendit insupportable la cour de son père GUILLAUME Ier, qui n'aimait ni les savants ni les poètes; — aussi quitta-t-il Berlin en 1730 pour voyager en Allemagne.

Comme tous les hommes éminents, FRÉDÉRIC fut en butte aux calomnies et aux sarcasmes de ses contemporains. — Premier grief : FRÉDÉRIC aimait la France; il ne parlait de cette nation qu'avec enthousiasme, et se servait de notre langue bien plus souvent que de la sienne propre. Un tort, plus grave encore aux yeux de ses sujets : il ne se contentait pas seulement d'employer la langue française dans la conversation, mais il avait également recours à elle pour la publication de ses nombreux ouvrages.

— Sous son règne, le commerce, la justice et les arts furent florissants. S'il regardait, au plus fort de la bataille, la mort avec le calme d'un Philosophe, il

sut souvent aussi l'affronter en Héros!

Le Code qui porte son nom, fondé sur le droit et la raison, est parfaitement approprié aux peuples pour lesquels il a été rédigé. — Pour l'établir, FRÉDÉRIC a emprunté au droit Romain ce qu'il avait de meilleur, l'a disposé dans un ordre naturel, en retranchant les lois étrangères et en abrégeant les procédures, afin d'enlever tout prétexte à la chicane. Il a créé ainsi pour ses sujets un droit certain et universel.

Ses principaux ouvrages sont : L'*Anti-Machiavel*. — Les *Mémoires pour servir à la Maison de Brandebourg*. — Les *Poésies du Philosophe de Sans-Souci*. — L'*Histoire de mon temps*. — *Histoire de la Guerre de sept ans*. — Sa *Correspondance*. — Le tout écrit en langue française et formant 23 volumes in-8, recueillis et édités à Amsterdam en 1790. — Lors du centième anniversaire de l'avénement de FRÉDÉRIC au trône, le Gouvernement

Prussien a fait publier à ses frais une édition complète de ces Œuvres.

Mais FRÉDÉRIC, Écrivain, ne fit point tort au Roi de Prusse, Stratégiste ; et, si son génie éclate, c'est surtout dans son *Poème sur l'Art de la Guerre*. On sent qu'il connaît à fond la matière qu'il traite ; et s'il ne l'orne pas toujours, il sait du moins la rendre constamment intéressante, autant par les exemples qu'il cite que par les leçons qu'il donne.

Ses *Mémoires de Brandebourg* sont extrêmement remarquables ; le coloris des portraits ne le cède en rien à la variété des faits, et la justesse des réflexions égale le charme du style. Au point de vue humanitaire, on peut faire le même éloge de l'*Anti-Machiavel*, cette réfutation si pleine d'à-propos d'un ouvrage de parti pris et dangereux.

N'est-ce pas ce Prince que *Sainte-Beuve* a défini ainsi : « Un grand écrivain du plus

« grand mérite, dont la trempe n'est qu'à « lui, mais qui, par l'habitude et le tour de « la pensée, tient à la fois de Polybe, de « Lucrèce et de Bayle. »

Un trait que nous trouvons dans le premier volume de l'*Histoire littéraire de Voltaire*, par le marquis de Luchet, ouvrage édité à Cassel en 1781, suffira, je pense, pour peindre en son entier le caractère de FRÉDÉRIC, mieux que tout ce que je pourrais ajouter :

Voltaire, plein du souvenir de la perte de madame *du Châtelet*, vient pour la deuxième fois d'arriver à Berlin ; nous sommes à la moitié de juillet 1750. Peu de jours après son installation à la Cour, une lettre de madame *Denis*, sa nièce, l'informait que son départ de France avait été jugé sévèrement, que ses amis avaient vu dans son éloignement une infidélité à sa patrie, et que ses ennemis ne lui épargnaient pas « *les réflexions les plus ma-*

« *lignes et les prophéties les plus déso-*
« *bligeantes.* »

Cette lettre tomba, on ne sait comment, entre les mains de FRÉDÉRIC, et voici de quelle manière il le fit savoir à VOLTAIRE :

« J'ai vu la lettre que votre nièce vous écrit « de Paris. L'amitié qu'elle a pour vous lui « attire mon estime. Si j'étais madame Denis, je « penserais de même ; mais, étant ce que je suis, « je pense autrement.

« Je serais au désespoir d'être cause du mal- « heur de mon ennemi ; comment pourrais-je « vouloir l'infortune d'un homme que j'estime, « que j'aime, qui me sacrifie sa patrie et tout ce « que l'humanité a de plus cher... Non, *mon* « *cher Voltaire*, si je pouvais prévoir que vo- « tre transplantation pût tourner le moins du « monde à votre désavantage, je serais le premier « à vous en dissuader... Oui, je préférerais votre « bonheur au plaisir extrême que j'ai de vous « avoir. Mais vous êtes philosophe, je le suis « moi-même, qu'y a-t-il de plus naturel, de plus « simple et de plus dans l'ordre, que les philoso- « phes, faits pour vivre ensemble, réunis par la « même étude, par le même goût, et par une « façon de penser semblable, se donnent cette « satisfaction ? — *Je vous respecte comme mon* « *maître en éloquence et en savoir.* — Quel

« esclavage, quel changement, quelle inconstance de fortune y a-t-il à craindre dans un pays où l'on vous estime autant que dans votre patrie et chez un ami au cœur reconnaissant?

« JE N'AI POINT LA FOLLE PRÉSOMPTION DE CROIRE QUE BERLIN VAUT PARIS. Si le bon goût se trouve dans un endroit du monde, je sais et j'en conviens que « C'EST A PARIS; » mais, vous, ne portez-vous pas ce goût partout où vous êtes? Quoi, parce que je suis votre ami, je serais votre tyran? — Je vous avoue que je n'entends pas cette logique-là; je suis fermement persuadé que vous serez fort heureux ici, tant que je vivrai; que vous serez regardé comme le père des Lettres et des gens de goût et que vous trouverez en moi toutes les consolations qu'un homme de votre mérite peut attendre de quelqu'un qui l'estime. »

Ce tableau ne pourrait-il pas s'intituler : FRÉDÉRIC *peint par lui-même?*

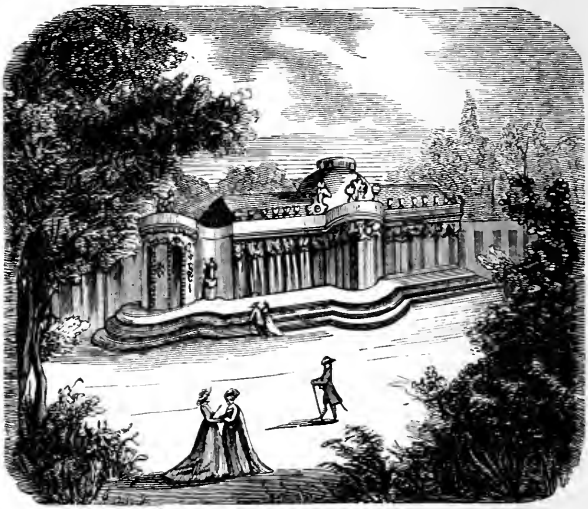
Inutile de faire remarquer, en terminant, que le Philosophe de *Sans-Souci* n'était pas seulement l'ami de la France et un grand écrivain, mais qu'il fut aussi un capitaine du premier ordre, et que NAPOLÉON Ier, qui s'y connaissait (on voudra

bien en convenir), ne faisait nulle difficulté de lui décerner ce titre.

Monté sur le trône en 1740, FRÉDÉRIC mourut le 17 août 1786, à l'âge de 75 ans, avec la réputation d'un des plus grands Rois des temps modernes.

Voltaire a dit de lui :

« Héros dans les malheurs, prompt à les réparer,
« Au plus terrible orage opposant son génie :
« Il voit l'Europe réunie
« Pour le combattre et l'admirer ! »



Sans-Souci

II

Vers la fin d'octobre 1806, « après la bataille d'Auer- « staedt, l'Empereur Napo- « léon se rendit à Berlin. Il visita, cela

« va sans dire, le Palais de *Sans-*
« *Souci*, si renommé alors parmi les
« philosophes et les lettrés du monde
« entier, resta deux jours à *Potsdam*,
« qu'il examina avec le plus grand intérêt,
« et se fit expliquer, pendant cet examen,
« avec les moindres détails, le séjour que
« le grand FRÉDÉRIC y avait fait. »

« Il y avait dans la plupart des pièces
« un bureau presque toujours taché d'en-
« cre. La chambre à coucher du Roi avait
« une immense alcôve dans un coin de la-
« quelle ce Prince couchait sur un petit lit.
« Il s'y trouvait plusieurs pupitres mobiles
« qui servaient aux concerts dans lesquels
« il jouait lui-même de la flûte, et exécu-
« tait avec ses concertants des pièces de
« musique de sa composition. »

« Tout respirait dans l'ameublement de
« ce château le dédain du luxe et du faste
« qui distinguait ce grand Prince. »

« Rien n'avait été déplacé. L'Empereur

« y trouva l'épée du Roi, sa ceinture de « Général et son cordon de l'Aigle noir. « — Il s'en saisit avec empressement, re- « gardant ces trophées comme sans prix. « Nous vîmes l'appartement qu'avait oc- « cupé Voltaire. Le salon ou cabinet était « tendu d'une toile peinte et vernie, repré- « sentant des singes et des perroquets per- « chés sur des treillages.— Le commandant « du château nous dit que cette tenture « était la même que celle qui tapissait les « murs de cette chambre quand Voltaire « l'habitait, et que le Roi l'y avait fait pla- « cer par malice. »

« Dans la Bibliothèque de Potsdam, « l'ouvrage de M. Chastenet de Puységur « sur l'art de la guerre était encore ou- « vert à la page où le Roi avait cessé sa « lecture. »

« Sur une table de la bibliothèque se « trouvait un petit volume d'un format « in-8 bâtard, imprimé en Hollande,

« relié en maroquin rouge et, sur la cou-
« verture, marqué d'un P, comme tous les
« livres de cette bibliothèque.

« C'était un ouvrage de MONTESQUIEU
« intitulé : *Grandeur et Décadence des*
« *Romains*. Ce volume contenait, presque
« à chaque page, des notes marginales,
« écrites de la main de FRÉDÉRIC. Je portai
« ce livre à l'Empereur, qui le garda pour
« sa Bibliothèque. »

« M. de *Talleyrand,* qui en avait en-
« tendu parler, me le demanda un jour,
« à Saint-Cloud. Je le lui remis; mais,
« malgré mes réclamations fréquentes, je
« ne pus, jamais, en obtenir la restitu-
« tion. »

Ainsi parle le secrétaire de NAPOLÉON Ier, le baron *Claude François de Meneval*, dans ses *Souvenirs historiques*, datés de 1845, tome III, page 160.

Or, de ce témoignage résulte d'une

façon absolument certaine la preuve : d'une part que FRÉDÉRIC-LE-GRAND a annoté de sa main et couvert de notes marginales *les Considérations de* MONTESQUIEU *sur les causes de la Grandeur et de la Décadence des Romains;* d'autre part, que cet exemplaire original pris par NAPOLÉON Ier dans la Bibliothèque de Sans-Souci et emporté d'après ses ordres à Saint-Cloud, pour enrichir sa propre Bibliothèque, fut prêté à M. de *Talleyrand* qui ne le rendit jamais. Enfin, la note manuscrite qui se trouve placée en tête du volume que je possède et que j'ai citée plus haut, nous apprend qu'un certain M. B*** (qui pourrait bien être le général BERTRAND) ayant emprunté à M. MOLLIEN, qui le tenait lui-même de M. de TALLEYRAND, le précieux exemplaire original annoté par le *Roi-Philosophe*, se hâta de copier au plus vite, et en respectant l'orthographe, toutes les Notes qu'il contenait.

Un autre témoignage qui doit avoir, aux yeux de tous, une grande valeur et une réelle importance, c'est celui de M. PREUSS, *l'historiographe de Brandebourg*, qui affirme avoir fait inutilement les recherches les plus minutieuses dans la famille de Talleyrand, pour découvrir l'exemplaire original annoté par le Royal Écrivain, des Œuvres duquel il a donné, en 1840, une édition complète et dans laquelle il lui fut impossible, malgré son vif désir, d'insérer les Notes intéressantes que je publie aujourd'hui.

« Les notes marginales de FRÉDÉRIC,
« dans votre exemplaire de MONTESQUIEU,
« sur la *Grandeur et la Décadence des*
« *Romains*, écrivait-il en mars 1861, m'in-
« téressent beaucoup, et je les taxe avoir
« été copiées soigneusement et exacte-
« ment d'après les autographes même
« du Roi. . . . . .

. . . . . « Je ne doute pas, Mon-
« sieur, que le public *vous votât* des ac-
« clamations si vous vouliez lui *en* donner
« une Édition de votre Édition, avec les
« notes telles qu'elles sont copiées. »

III

Deux questions qui ont chacune leur intérêt et leur importance se présentent maintenant à l'esprit du lecteur :

1° Quelle édition Frédéric avait-il entre les mains pour lire l'ouvrage de Montesquieu ? — En quelle année avait été imprimé le fameux exemplaire annoté, que Napoléon Ier confia avec tant de sollicitude au baron de Meneval, et dont le nôtre est la copie authentique ?

2° A quelle date ces notes marginales

ont-elles été écrites? — Fut-ce avant la fondation de la Bibliothèque de Potsdam, c'est-à-dire avant la paix de Dresde? — Fut-ce, au contraire, après; le Roi s'étant dès lors livré à des études plus sérieuses que par le passé?

Sur le premier point, il nous paraît presque certain que FRÉDERIC avait entre les mains l'édition de 1734, c'est-à-dire la première publiée par MONTESQUIEU, et que c'est à celle-là que fait allusion le baron de MENEVAL, bien qu'il ne nous dise pas la date de ce petit volume imprimé en Hollande.

Le détail suivant vient corroborer notre hypothèse et lui donner pour ainsi dire la valeur d'une certitude. C'est que le dernier paragraphe du chapitre XII, relatif au suicide, que MONTESQUIEU condamna lui-même en le supprimant dès l'année suivante dans l'édition de 1735, a été annoté et souligné par FRÉDÉRIC. Donc ce PRINCE

ne pouvait avoir entre les mains que l'édition originale, puisque cet alinéa a été supprimé dans toutes les autres. C'est pourquoi notre édition a été copiée textuellement sur celle de 1734; elle est comme un fac-simile de l'exemplaire annoté par FRÉDÉRIC-LE-GRAND.

Quant à la date de la rédaction des notes marginales, il est fort probable qu'on doit la placer avant 1748. — Supposer leur conception et leur rédaction à une époque plus éloignée de la publication des *Principes Généraux de la Guerre,* serait admettre une impossibilité. Nos données sont probantes à cet égard, et parmi les lettrés qui nous liront, aucun ne défendra, nous l'espérons du moins, une opinion contraire.

En effet, si le séjour préféré de FRÉDÉRIC-LE-GRAND fut *Sans-Souci*, il se plut aussi à écrire et à méditer au Château de Rheinsberg, appelé, à juste titre, *le séjour des Muses.*

Il est hors de doute, que les *Considérations sur les causes de la Grandeur et de la Décadence des Romains*, qui parurent sans nom d'auteur, chez Jacques Desbordes, à Amsterdam, en 1734, petit in-8 de 227 pages, étaient déjà connues de Frédéric à l'époque où il habitait le château de Rheinsberg. Nous en trouvons la preuve dans une lettre adressée par lui à Madame DU CHATELET, en date du 8 mars 1739, et dans laquelle il cite la comparaison faite par MONTESQUIEU entre Caton et Cicéron, dans le douzième chapitre de ce livre.

Cette preuve, quoique concluante, n'est point la seule. Dans le premier paragraphe des *Principes généraux de la Guerre*, ouvrage paru en 1748, FRÉDÉRIC a écrit la phrase suivante : « Il faut que la guerre « nous soit une méditation et la paix un « exercice. » N'est-ce pas là une réminiscence manifeste du second chapitre des *Considérations* où se trouvent ces mots

caractéristiques sur l'art de la Guerre chez les Romains, d'après la citation tirée par MONTESQUIEU de Flavius-Joseph?

Enfin ses historiographes nous montrent Frédéric relisant toujours avec le plus vif plaisir ce volume des *Considérations,* et faisant de ce livre, en quelque sorte, son *vade mecum.*

Or, quiconque a fait attention à la manière de lire de FRÉDÉRIC doit se souvenir que lors d'une deuxième lecture, le Roi avait l'habitude de faire des annotations marginales sur les ouvrages qu'il trouvait intéressants. L'édition que nous publions, aujourd'hui, n'en est-elle pas un nouvel exemple et un des plus frappants?

IV

Frédéric, sans doute, n'eut jamais, à vrai dire, avec l'auteur de l'*Esprit des lois* (né en 1619 et mort en 1753) les mêmes rapports littéraires qu'avec Voltaire, bien que Montesquieu fît de très bonne heure partie de la pléiade des écrivains dont Frédéric aimait à faire sa lecture favorite.

Ce Prince, en véritable critique et en réel historien qu'il était, ne laissait échapper aucune occasion de déclarer, de la façon la plus formelle, que les *Lettres*

Persanes, *l'Esprit des Lois* et les *Considérations* étaient des ouvrages classiques. Il mettait leur auteur sur la même ligne que TACITE, et son dédain connu pour la langue de son pays lui faisait dire que ces deux grands écrivains n'étaient pas susceptibles d'être jamais traduits en allemand.

En 1784, c'est-à-dire deux ans seulement avant sa mort, FRÉDÉRIC réclamait encore de son libraire un nouvel exemplaire des *Lettres Persanes*.

MONTESQUIEU, de son côté, n'ignorait nullement que FRÉDÉRIC fût un de ses lecteurs et de ses fervents admirateurs ; et lorsqu'il disait que les Rois ne le liraient sans doute jamais, ou que tout au moins ils seraient les derniers à le lire, il ajoutait aussitôt : « Je sais cependant qu'il en est « un dans le monde qui m'a lu, et M. de « MAUPERTUIS m'a mandé qu'il avait dit « qu'il avait trouvé des choses où il n'était « pas de mon avis. Je lui ai répondu que

« je parierais bien mettre le doigt sur ces « choses. »

Ajoutons avec *M. Auger* que ces deux hommes de génie devaient naturellement s'entendre, soit que leur opinion fût semblable, soit même que leur différence d'état et de position produisît une différence dans leur manière de penser.

Le 30 juin 1746, MONTESQUIEU ayant été agrégé à l'Académie Royale des sciences et belles-lettres de Berlin, en reçut la nouvelle avec une vive satisfaction; et nous trouvons la preuve qu'il fut très-sensible à cet honneur en même temps que très-flatté de cette distinction, dans la lettre suivante qu'il écrivait le 25 novembre 1746 à M. de MAUPERTUIS. . . . . « Je ne saurais vous « dire avec quel respect, avec quels senti- « ments de reconnaissance et, si j'ose le « dire, avec quelle joie, j'apprends par « votre lettre, que l'*Académie de Berlin*

« m'a fait l'honneur de me nommer un « de ses membres ; il n'y a que votre amitié qui ait pu lui persuader que je pouvais « aspirer à cette place ; cela va me donner « de l'émulation pour valoir mieux que je « ne vaux, et il y a longtemps que vous « auriez vu mon ambition si je n'avais pas « craint de tourmenter votre amitié en la « faisant paraître.

. . . . . .

« . . . . . *Si vous pouvez dans « quelque conversation parler au Roi de « ma reconnaissance, et que cela soit à « propos, je vous prie de le faire. Je ne « puis offrir à ce Grand Prince que de « l'admiration, et en cela même je n'ai « rien qui puisse presque me distinguer « des autres hommes.* »

Ce fragment ne nous montre-t-il pas suffisamment quels étaient les sentiments et l'opinion de MONTESQUIEU à l'égard de son Royal Annotateur, et ne nous dis-

pense-t-il pas de plus longues réflexions à ce sujet?

Mais, si Montesquieu considérait comme un honneur de faire partie de cette Académie, celle-ci, de son côté, n'était pas moins fière de le compter dans son sein. — Elle le fit bien voir du reste, lors de la mort du grand écrivain, quand, dérogeant à l'usage constant qu'elle avait de ne pas recevoir l'Éloge des Associés étrangers, elle acclama celui de MONTESQUIEU prononcé par ce même M. de MAUPERTUIS, qui, tout malade qu'il était, voulut rendre lui-même ce dernier devoir à son ami, et ne se reposer sur personne d'un soin si cher et si triste.—

. . . . . .

« Une étude suivie et complète de l'his-
« toire, y dit-il, en parlant des *Considéra-*
« *tions*, l'avait conduit à ces réflexions.
« Ce n'était que de la suite la plus exacte
« des Événements qu'il tirait les consé-
« quences les plus justes. Son Ouvrage, si

« rempli de raisonnements profonds, est « en même temps un Abrégé de l'Histoire « romaine capable de réparer ce qui nous « manque de *Tacite*. En transposant les « temps de ces deux grands hommes et les « accidents arrivés à leurs ouvrages, je ne « sais si Tacite nous aurait tout aussi bien « dédommagé de ce qui nous manquerait « de MONTESQUIEU. »

« Il regarda, ajoutait-il, son association « à notre Académie comme une faveur « des plus précieuses pour l'admiration « qu'il avait pour le Monarque qui la pro- « tège et qui l'anime. »

Qu'y a-t-il, dès lors, de surprenant que le GRAND FRÉDÉRIC ait trouvé dans la lecture des ouvrages de MONTESQUIEU en général, et notamment de celui que d'ALEMBERT appelait « l'*Histoire romaine à l'usage des hommes d'État et des Philosophes,* » une ample matière à exercer son

esprit philosophique, et qu'il ait consigné en marge quelques-unes des réflexions intimes que lui suggéra la lecture de ces aperçus nouveaux et hardis sur la politique, la religion et la morale ?

Quoi de plus naturel que l'admiration du Roi pour celui qui fut, nous dit *M. Villemain*, le peintre le plus exact et le plus piquant modèle de l'Esprit du XVIIIe siècle ; l'historien et le juge des Romains, l'interprète des lois de tous les peuples ?

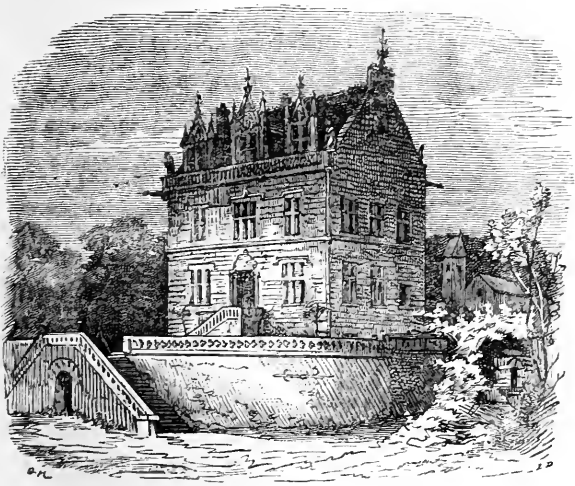
Qu'y a-t-il d'extraordinaire que la lecture de cet ouvrage, dont la postérité ne peut deviner l'époque, et où elle ne voit que le génie du penseur, ait suggéré des Réflexions comme celles qu'on va lire, à « ce monar- « que si bien fait pour sentir les pertes de « la philosophie et pour l'en consoler ? »

Toutes ces Notes, ainsi que le lecteur ne tardera pas à s'en convaincre, sont morales, politiques et religieuses. Les idées qu'elles expriment montrent, par leur éru-

dition profonde et par les aperçus qui s'en dégagent, qu'elles sont dignes de l'ouvrage de MONTESQUIEU, si neuf et si remarquable lui-même dans les endroits où il a traité ces difficiles questions.

J. CHARVET.

La Source, avril 1876.



CONSIDERATIONS

SUR LES CAUSES

DE LA

GRANDEUR

DES

ROMAINS

ET DE LEUR

DECADENCE

A AMSTERDAM

Chez JACQUES DESBORDES

M..DCC...XXXIV

TABLE

DES CHAPITRES

PAGES

CHAP. Ier. — *1. Commencemens de Rome. 2. Ses Guerres* 1

CHAP. II. — *De l'Art de la Guerre chez les Romains* 15

CHAP. III. — *Comment les Romains purent s'agrandir* 23

CHAP. IV. — *1. Des Gaulois. 2. De Pyrrhus. 3. Parallèle de Carthage & de Rome. 4. Guerre d'Annibal* 29

CHAP. V. — *De l'Etat de la Grèce, de la Macédoine, de la Syrie & de l'Egypte, après l'abaiſſement des Carthaginois* 45

CHAP. VI. — *De la conduite que les Romains tinrent pour ſoumettre tous les Peuples.* 61

CHAP. VII. — *Comment Mithridate put leur réſiſter* 79

CHAP. VIII. — *Des diviſions qui furent toujours dans la Ville* 85

CHAP. IX. — *Deux cauſes de la perte de Rome.* 97
CHAP. X. — *De la corruption des Romains...* 107
CHAP. XI. — *1. De Sylla. 2. De Pompée & de Céſar.* 113
CHAP. XII. — *De l'Etat de Rome après la mort de Céſar.* 131
CHAP. XIII. — *Auguſte.* 141
CHAP. XIV. — *Tibère.* 155
CHAP. XV. — *Des Empereurs depuis Caïus Caligula, juſqu'à Antonin.* 163
CHAP. XVI. — *De l'Etat de l'empire depuis Antonin juſqu'à Probus.* 179
CHAP. XVII. — *Changemens dans l'Etat...* 195
CHAP. XVIII. — *Nouvelles Maximes priſes par les Romains.* 209
CHAP. XIX. — *1. Grandeur d'Attila. 2. Cauſes de l'établiſſement des Barbares. 3. Raiſons pourquoi l'Empire d'Occident fut le premier abattu.* 219
CHAP. XX. — *1. Des Conquêtes de Justinien. 2. De ſon gouvernement.* 231
CHAP. XXI. — *Déſordres de l'Empire d'Orient.* 245
CHAP. XXII. — *Foibleſſe de l'empire d'Orient.* 255
CHAP. XXIII & dernier. — *Raiſon de la durée de l'Empire d'Orient. 2. Sa deſtruction..* 275

CONSIDERATIONS

SUR LES CAUSES

DE LA GRANDEUR

DES ROMAINS

ET DE

LEUR DECADENCE

CHAPITRE I.

1. *Commencemens de Rome.* 2. *Ses guerres.*

Il ne faut pas prendre de la Ville de Rome dans ſes Commencemens, l'idée que nous donnent les Villes que nous voyons aujourd'hui, à moins que ce ne ſoit de celles de la Crimée faites pour renfermer le butin, les beſtiaux, & les fruits

de la Campagne. Les noms anciens des principaux lieux de Rome ont tous du raport à cet uſage.

La Ville n'avoit pas même de ruës, ſi l'on n'apelle de ce nom la continuation des Chemins qui y aboutiſſoient. Les maiſons étoient placées ſans ordre, & très petites, car les hommes toujours au travail ou dans la Place publique ne ſe tenoient gueres dans les maiſons.

ROMULUS, & ſes Succeſſeurs furent preſque toujours en guerre avec leurs voiſins pour avoir des Citoyens, des Femmes, ou des Terres: ils revenoient dans la Ville avec les depouilles des Peuples vaincus, c'étoient des gerbes de bled & des troupeaux; cela y cauſoit une grande joye; voilà l'origine des Triomphes qui furent dans la ſuite la principale cauſe des Grandeurs où cette Ville parvint.

Les forces de Rome ſ'accrurent beaucoup par ſon union avec les Sabins, Peuple dur & belliqueux, comme les Lacedemoniens, dont il étoit deſcendu. ROMULUS (1) prit la façon de leur Bouclier, qui étoit large, au lieu du petit Bouclier

(1) Plutarque, *Vie de Romulus.*

Argien dont il s'étoit servi jusqu'alors : & on doit remarquer que ce qui a le plus contribué à rendre les Romains les maîtres du Monde, c'est qu'ayant combattu successivement contre tous les Peuples, ils ont toujours renoncé à leurs usages si-tôt qu'ils en ont trouvé de meilleurs.

Le Regne de NUMA long & pacifique étoit très-propre à laisser Rome dans sa médiocrité ; & si elle eût eu dans ce tems-là un territoire moins borné, & une puissance plus grande, il y a apparence que sa fortune eût été fixée pour jamais.

SEXTUS fils de TARQUIN, en violant LUCRECE, fit une chose qui a presque toujours fait chasser les Tyrans des Villes où ils ont commandé ; car le peuple, à qui une action pareille fait si bien sentir sa servitude, prend d'abord une resolution extrême.

Un peuple peut aisément souffrir qu'on exige de lui de nouveaux tributs, il ne sait pas s'il ne retirera point quelque utilité de l'emploi qu'on fera de l'argent qu'on lui demande : mais quand on lui fait un affront, il ne sent que son malheur, & il y ajoute l'idée de tous les maux qui sont possibles.

Il est pourtant vrai que la mort de LUCRECE ne

fut que l'occasion de la revolution qui arriva; car un Peuple fier, entreprenant, hardi, & renfermé dans des murailles doit neceſſairement ſecouer le joug, ou adoucir ſes mœurs.

Il devoit arriver de deux choſes l'une : ou que Rome changeroit ſon gouvernement, ou reſteroit une petite & pauvre Monarchie.

L'Hiſtoire moderne nous fournit un exemple de ce qui arriva pour lors à Rome, et ceci eſt bien remarquable; car comme les hommes ont eu dans tous les tems les mêmes paſſions, les occaſions qui produiſent les grands changemens, ſont differentes, mais les cauſes ſont toujours les mêmes.

Comme HENRI VII, Roi d'Angleterre, augmenta le pouvoir des Communes pour avilir les Grands, SERVIUS TULLIUS, avant lui, avoit étendu les Privileges du Peuple pour abaiſſer le Senat; mais le Peuple devenu d'abord plus hardi, renverſa l'une & l'autre Monarchie.

Tarquin pouvoit avoir avec un eſprit ſupérieur, toutes les vertus qui conſtituent le héros;

Le portrait de TARQUIN n'a point été flatté; ſon nom n'a échapé à aucun des Orateurs qui ont eu à parler contre la Tyrannie; mais ſa conduite avant ſon malheur que l'on voit qu'il prevoyoit, ſa douceur pour les Peuples vaincus, ſa liberalité

envers les Soldats, cet art qu'il eut d'intereſſer tant de gens à ſa conſervation, ſes Ouvrages publics, ſon courage à la guerre, ſa conſtance dans ſon malheur, une guerre de vint ans qu'il fit ou fit faire au Peuple Romain, ſans Royaume & ſans biens, ſes continuelles reſſources, font bien voir que ce n'étoit pas un homme mépriſable.

il ne lui manquoit que les vertus civilles, l'équité et l'humanité. Les premières font l'home brillant, les secondes font l'home juste.

Les Places que la poſterité donne, ſont ſujetes comme les autres aux caprices de la fortune : Malheur à la reputation de tout Prince qui eſt opprimé par un parti qui devient le dominant, ou qui a tenté de détruire un prejugé qui lui ſurvit.

Rome ayant chaſſé les Rois établit des Conſuls annuels ; c'eſt encore ce qui la porta à ce haut degré de puiſſance. Les Princes ont dans leur vie des periodes d'ambition ; après quoi d'autres paſſions, & l'oiſiveté même ſuccedent ; mais la République ayant des Chefs qui changeoient tous les ans, & qui cherchoient à ſignaler leur Magiſtrature pour en obtenir de nouvelles, il n'y avoit pas un moment de perdu pour l'ambition ; ils engageoient le Sénat à propoſer au Peuple la guerre, & lui montroient tous les jours de nouveaux Ennemis.

Les princes ne travaillent pour l'ordinaire que pour la gloire de leur Regne et pour l'ordinaire ils se contentent de quelqun de ces coups d'éclat qui établissent la réputation. Ils ven-

cent côme Pirrus : après que nous aurons tout conquis, disoit ce prince, nous jouirons de la paix et des plaisirs.

Ce Corps y étoit déjà aſſez porté de lui-même, car étant fatigué ſans ceſſe par les plaintes et les demandes du Peuple, il cherchoit à le diſtraire de ſes inquietudes & à l'occuper au dehors.

Or, la guerre étoit preſque toujours agreable au Peuple, parceque par la ſage diſtribution du butin, on avoit trouvé le moyen de la lui rendre utile.

Rome étant une Ville ſans Commerce & preſque ſans Arts, le pillage étoit le ſeul moyen que les particuliers euſſent pour ſ'enrichir.

On avoit donc mis de la diſcipline, dans la maniere de piller, & on y obſervoit à peu près le même ordre qui ſe pratique aujourd'hui chez les petits Tartares.

Le butin étoit mis en commun (1), & on le diſtribuoit aux Soldats, rien n'étoit perdu parceque chacun avoit juré, avant de partir, de ne detourner rien à ſon profit, & que les Romains étoient le Peuple du monde le plus religieux ſur le ſerment qui fut toujours le nerf de leur diſcipline militaire.

Enfin les Citoyens qui reſtoient dans la Ville

(1) Voyez Polybe, l. 10.

jouïſſoient auſſi des fruits de la Victoire ; on confiſquoit une partie des Terres du Peuple vaincu dont on faiſoit deux parts ; l'une se vendoit au profit du public ; l'autre étoit diſtribuée aux pauvres Citoyens ſous la charge d'une rente en aveur de la République.

Les Conſuls ne pouvant obtenir l'honneur du Triomphe que par une Conquête ou une Victoire, faiſoient la guerre avec une impetuoſité extrême, on alloit droit à l'ennemi, & la force décidait d'abord.

Rome étoit donc dans une guerre éternelle & toujours violente : Or une Nation (1) toujours en guerre & par principe de Gouvernement devoit neceſſairement perir, ou venir à bout de toutes les autres, qui, tantôt en guerre, tantôt en paix, n'étoient jamais ſi propres à attaquer, ni ſi preparées à ſe deffendre.

Par-là les Romains acquirent une profonde connoiſſance de l'Art militaire : dans les guerres paſſageres la plûpart des exemples ſont perdus ;

(1) Les Romains regardoient les Etrangers comme des Ennemis : *Hoſtis*, ſelon Varron *de Lingua Lat.*, V. 3., ſignifioit au commencement un Etranger qui vivoit ſous ſes propres Loix.

la paix donne d'autres idées, & on oublie ſes fautes, & ſes vertus même.

Une autre ſuite du principe de la guerre continuelle fut que les Romains ne firent jamais la paix que vainqueurs : en effet, à quoi bon faire une paix honteuſe avec un Peuple pour en aller attaquer un autre ?

Dans cette idée ils augmentoient toujours leurs prétentions à meſure de leurs defaites ; par-là ils conſternoient les Vainqueurs, & ſ'impoſoient à eux-mêmes une plus grande neceſſité de vaincre.

Toujours expoſés aux plus affreuſes vangeances, la Conſtance & la Valeur leur devinrent des vertus neceſſaires ; et elles ne purent être diſtinguées chez eux de l'amour de ſoi-même, de ſa famille, de ſa patrie, & de tout ce qu'il y a de plus cher parmi les hommes.

Il étoit arrivé à l'Italie ce que l'Amerique a éprouvé de nos jours ; les naturels du pays foibles, & diſperſés ayant cédé leurs terres à de nouveaux habitans ; elle étoit peuplée par trois differentes Nations, les Toſcans (1), les Gaulois

(1) On ne ſait pas bien ſ'ils étoient du pays, ou

& les Grecs. Les Gaulois n'avoient aucune relation avec les Grecs ni avec les Toſcans; ceux-ci compoſoient une aſſociation qui avoit une Langue, des manieres, & des mœurs particulieres; & les Colonies Grecques qui tiroient leur origine de differens Peuples ſouvent Ennemis, avoient des intérêts aſſés ſeparés.

Le monde de ce tems-là n'étoit pas comme notre monde d'aujourd'hui : les Voyages, les Conquêtes, le Commerce, l'établiſſement des grands Etats, les Inventions des Poſtes, de la Bouſſole, & de l'Imprimerie, une certaine Police générale, ont facilité les communications, & établi parmi nous un Art qu'on apelle la Politique; chacun voit d'un coup d'œil tout ce qui ſe remue dans l'Univers, & pour peu qu'un Peuple montre d'ambition, il effraye d'abord tous les autres.

Les Peuples d'Italie n'avoient aucun (1) uſage des machines propres à faire les ſieges; &, de

venus d'ailleurs : Denis d'Halicarnaſſe les croit naturels d'Italie. l. 1.

(1) Denis d'Halicarnaſſe le dit formellement l. 9, & cela paroît par l'Hiſtoire : ils tâchoient avec des échelles de prendre les villes par eſcalade.

plus, les Soldats n'ayant point de paye, on ne pouvoit pas les retenir long tems devant une place : ainſi peu de leurs guerres étoient deciſives; on ſe battoit pour avoir le pillage du Camp Ennemi, ou de ſes Terres; après quoi le Vainqueur & le Vaincu ſe retiroient chacun dans ſa Ville; c'eſt ce qui fit la reſiſtance des Peuples d'Italie, & en même tems l'opiniâtreté des Romains à les ſubjuguer; c'eſt ce qui donna à ceux-ci des victoires qui ne les corrompirent point, & qui leur laiſſèrent toute leur pauvreté.

S'ils avoient rapidement conquis toutes les Villes voiſines, ils ſe ſeroient trouvés dans la decadence à l'arrivée de PYRRHUS, des Gaulois, & d'ANNIBAL; & par la deſtinée de preſque tous les Etats du Monde, ils auroient paſſé trop vîte de la pauvreté aux richeſſes, & des richeſſes à la corruption.

Mais Rome faiſant toujours des efforts, & trouvant toujours des obſtacles, faiſoit ſentir ſa puiſſance ſans pouvoir l'étendre, & dans une circonference très-petite, elle s'exerçoit à des vertus qui devoient être ſi fatales à l'Univers.

Tous les peuples d'Italie n'étoient pas également belliqueux : Ceux qui tenoient la partie

Orientale comme les Tarentins, & les Capouans, toutes les Villes de la Campanie, & de la grande Grece languiſſoient dans l'oiſiveté, & dans les plaiſirs; mais les Latins, les Herniques, les Sabins, les Eques et les Volſques aimoient paſſionnement la guerre; ils étoient autour de Rome, ils lui firent une reſiſtance inconcevable, & furent ſes maîtres en fait d'opiniâtreté.

Les Villes Latines étoient des Colonies d'Albe qui furent fondées (1) par LATINUS SYLVIUS : outre une origine commune avec les Romains, elles avoient encore des Rites communs, & SERVIUS TULLIUS (2) les avoit engagées à faire bâtir un Temple dans Rome pour être le centre de l'union des deux Peuples. Ayant perdu une grande bataille auprès du Lac Regille, elles furent ſoumiſes à une Alliance & une Société (3) de guerres avec les Romains.

On vit manifeſtement, pendant le peu de tems que dura la Tyrannie des Decemvirs, à quel point

(1) Comme on le voit dans le Traité intitulé *Origo Gentis Romanæ*, qu'on croit être d'Aurelius Victor.

(2) Denis d'Halicarnaſſe, l. 4.

(3) Voyez dans Denis d'Halicarnaſſe, l. 6, un des Traités faits avec eux.

l'agrandiſſement de Rome dependoit de ſa Liberté. L'Etat ſembla avoir perdu (1) l'ame qui le faiſoit mouvoir.

Il n'y eut plus dans la Ville que deux ſortes de gens, ceux qui ſouffroient la ſervitude, & ceux qui pour leurs interêts particuliers cherchoient à la faire ſouffrir. Les Senateurs ſe retirerent de Rome comme d'une ville étrangere, & les Peuples voiſins ne trouverent de reſiſtance nulle part.

Le Senat ayant eu le moyen de donner une ſolde aux Soldats, le ſiege de Veïes fut entrepris; il dura dix ans; on vit un nouvel Art chez les Romains, & une autre maniere de faire la guerre; leurs ſuccès furent plus éclatans, ils profiterent mieux de leurs victoires, ils firent de plus grandes Conquêtes, ils envoyerent plus de Colonies, enfin la priſe de Veïes fut une eſpece de revolution.

Mais les travaux ne furent pas moindres : s'ils porterent de plus rudes coups aux Toſcans, aux

(1) Sous pretexte de donner au Peuple des Loix écrites ils ſe ſaiſirent du Gouvernement. Voy. Denis d'Halicarnaſſe, l. 11.

Eques, & aux Volſques, cela même fit que les Latins & les Herniques leurs alliés, qui avoient les mêmes armes, et la même diſcipline qu'eux, les abandonnerent; que des Ligues ſe formerent chez les Toſcans, & que les Samnites, les plus belliqueux de tous les Peuples de l'Italie, leur firent la guerre avec fureur.

La priſe de Rome par les Gaulois ne lui ôta rien de ſes forces; l'Armée, plus diſſipée que vaincuë, ſe retira preſque entiere à Veïes, le Peuple ſe ſauva dans les Villes voiſines, & l'incendie de la Ville ne fut que l'incendie de quelques Cabanes de paſteurs.

CHAPITRE II.

De l'Art de la guerre chez les Romains.

Les Romains ſe deſtinant à la guerre, & la regardant comme le ſeul Art, mirent tout leur eſprit & toutes leurs penſées à la perfectionner; c'eſt sans doute un Dieu, dit Vegece (1), qui leur inſpira la Legion.

Ils jugerent qu'il faloit donner aux Soldats de la Legion des Armes offenſives & deffenſives plus fortes & plus (2) peſantes que celles de quelque autre Peuple que ce fût.

---

(1) L. 2. Ch. 1.

(2) Voyez dans Polybe, & dans Josephe *de Bello Judaico*, l. 3, quelles étoient les armes du Soldat Romain. Il y a peu de difference, dit ce dernier, entre un Soldat Romain, & un cheval chargé.

Mais comme il y a des choſes à faire dans la guerre dont un Corps peſant n'eſt pas capable, ils voulurent que la Legion contînt dans ſon ſein une troupe legere, qui pût en ſortir pour engager le Combat, & ſi la neceſſité l'exigeoit, s'y retirer; qu'elle eût encore de la Cavalerie, des hommes de trait, & des Frondeurs pour pourſuivre les fuyards, & achever la victoire; qu'elle fût deffenduë par toute ſorte de machines de guerre, qu'elle trainoit avec elle; que chaque soir elle ſe retranchât, & fût, comme dit Vegece (1), une eſpece de place de guerre.

Pour qu'ils puſſent avoir des armes plus peſantes que celles des autres hommes, il faloit qu'ils ſe rendiſſent plus qu'hommes; c'eſt ce qu'ils firent par un travail continuel qui augmentoit leur force, & par des exercices qui leur donnoient de l'adreſſe, laquelle n'eſt autre choſe qu'une juſte diſpenſation des forces que l'on a.

Nous remarquons aujourd'hui que nos Armées periſſent beaucoup par le travail (2) immoderé des Soldats; & cependant c'étoit par un travail

(1) Lib. 2. Cap. 25.
(2) Sur-tout par le fouillement des terres.

immenſe, que les Romains ſe conſervoient. La raiſon en eſt, je crois, que leurs fatigues étoient continuelles, au lieu que nos Soldats paſſent ſans ceſſe d'un travail extrême à une extrême oiſiveté, ce qui eſt la choſe du monde la plus propre à les faire perir.

Il faut que je raporte ici ce que les Auteurs (1) nous diſent de l'éducation des Soldats Romains. On les accoutumoit à aller le pas militaire, c'eſt-à-dire, à faire en cinq heures vint milles, & quelques fois vint-quatre. Pendant ces marches on leur faiſoit porter des poids de ſoixante livres; on les entretenoit dans l'habitude de courir & de ſauter tout armés; ils prenoient (2) dans leurs exercices des Epées, des Javelots, des fleches d'une peſanteur double des Armes ordinaires, & ces exercices étoient continuels.

(1) Voyez Vegece, l. 1. Voy. dans Tite Live, l. 26. c. 51, les exercices que Scipion l'Afriquain faiſoit faire aux Soldats après la priſe de Carthage la neuve. Marius, malgré sa vieilleſſe alloit tous les jours au Champ de Mars, Pompée à l'âge de 58 ans alloit combattre tout armé avec les jeunes gens, il montoit à cheval, couroit à bride abatuë & lançait ſes Javelots. Plutarque, *Vie de Marius & de Pompée.*

(2) Voyez Vegece, l. 1. c. 10.

Ce n'étoit pas ſeulement dans le Camp qu'étoit l'Ecole militaire, il y avoit dans la Ville un lieu, où les citoyens alloient s'exercer (c'étoit le Champ de Mars) ; après le travail (1) il ſe jettoient dans le Tybre pour s'entretenir dans l'habitude de nager, & nettoyer la pouſſiere & la ſueur.

Toutes les fois que les Romains ſe crurent en danger, ou qu'ils voulurent reparer quelque perte, ce fut une pratique conſtante chez eux d'affermir la Diſcipline militaire. Ont-ils à faire la guerre aux Latins, Peuple auſſi aguerri qu'eux-mêmes? MANLIUS ſonge à augmenter la force du Commandement, & fait mourir ſon fils, qui avoit vaincu ſans son ordre. Sont-ils battus à Numance? SCIPION EMILIEN les prive d'abord de tout ce qui les avoit amolis. Les Legions Romaines ont-elles paſſé ſous le joug en Numidie? METELLUS repare cette honte dès qu'il leur a fait reprendre les inſtitutions anciennes. MARIUS pour battre les Cimbres & les Teutons commence par detourner les fleuves; & SYLLA fait ſi bien (2) travailler les Soldats de

(1) Vegece l. 1. c. 10.
(2) Frontin. Stratagem. L. 1. Ch. 11 et 20.

son Armée effrayée de la guerre contre MITHRIDATE, qu'ils lui demandent le combat comme la fin de leurs peines.

PUBLIUS NASICA ſans beſoin leur fit conſtruire une Armée Navale ; on craignoit plus l'oiſiveté que les Ennemis.

Dans nos combats d'aujourd'hui un particulier n'a gueres de confiance qu'en la multitude; mais chaque Romain plus robuſte & plus aguerri que ſon Ennemi, comptoit toujours sur lui-même ; il avoit naturellement du courage, c'eſt-à-dire, de cette vertu qui eſt le ſentiment de ſes propres forces.

Ces hommes ſi endurcis étoient ordinairement ſains : on ne remarque pas dans les Auteurs que les Armées Romaines, qui faiſoient la guerre en tant de Climats, périſſent beaucoup par les maladies; au lieu qu'il arrive preſque continuellement aujourd'hui, que des Armées, ſans avoir combattu, ſe fondent, pour ainſi dire, dans une Campagne.

Parmi nous les deſertions ſont frequentes, parce que les Soldats ſont la plus vile partie de chaque Nation, & qu'il n'y en a aucune qui ait ou croye avoir un certain avantage sur les autres. Chez les Romains elles étoient plus rares :

des Soldats tirés du ſein d'un Peuple ſi fier, ſi orgueilleux, ſi sûr de commander aux autres, ne pouvoient gueres penser à ſ'avilir jusqu'à ceſſer d'être Romains.

Comme leurs Armées n'étoient pas nombreuses, il étoit aiſé de pourvoir à leur subſiſtance; le Chef pouvoit mieux les connoître, & voyoit plus aiſément les fautes & les violations de la Diſcipline.

Leurs troupes étant toujours les mieux diſciplinées, il étoit difficile que dans le combat le plus malheureux, quelques Romains ne ſe ralliaſſent quelque part; ou que le deſordre ne ſe mît auſſi quelque part chez les Ennemis; auſſi es voit-on continuellement dans les Histoires, quoique ſurmontés dans le commencement par le nombre ou par l'ardeur des Ennemis, arracher enfin la victoire de leurs mains.

Leur principale attention étoit d'examiner en quoi leur Ennemi pouvoit avoir de la ſuperiorité ſur eux, & d'abord ils y mettoient ordre : les Epées (1) tranchantes des Gaulois, les Elephans

(1) Les Romains préſentoient leurs Javelots qui recevoient les coups des Epées Gauloises & les émouſſoient.

de PYRRHUS ne les furprirent qu'une fois; ils supléerent à la foibleſſe de leur Cavalerie (1) d'abord en ôtant les brides des Chevaux, afin que l'impetuoſité en fût irrévocable; enſuite en y mêlant des Velites (2) : ils éluderent la science des Pilotes par l'invention d'une machine que Polybe nous a décrite : enfin, comme dit Joſephe (3), la guerre étoit pour eux une meditation, la paix un exercice.

Si quelque Nation eut de la nature ou de ſon inſtitution quelque avantage particulier, ils en firent d'abord uſage; ils n'oublierent rien pour avoir des Chevaux Numides, des Archers Cre-

(1) Lorſqu'ils firent la guerre aux petits Peuples d'Italie, leur Cavalerie ſe trouva encore meilleure que celle de leurs Ennemis: c'eſt qu'on prenoit pour la Cavalerie les meilleurs hommes & les plus conſiderables Citoyens, à qui le public entretenoit un Cheval; quand ils mettoient pied à terre il n'y avoit point d'infanterie plus redoutable, & très ſouvent ils déterminoient la victoire.

(2) C'étoient de Jeunes hommes legerement armés, & les plus agiles de la Legion, qui au moindre ſignal ſautoient ſur la croupe des Chevaux ou combattoient à pied. Valere Maxime l. 2. chap. 3. Tite Live l. 26. chap. 4.

(3) *De bello Judaïco* lib. 3. c. 6.

tois, des Frondeurs Baleares, des Vaiſſeaux Rhodiens.

Enfin jamais Nation ne prepara la guerre avec tant de prudence, & ne la fit avec tant de hardieſſe.

CHAPITRE III.

Comment les Romains purent s'agrandir.

COMME les Peuples de notre Europe ont à peu près les mêmes Arts, les mêmes Armes, la même Diſcipline, & la même maniere de faire la guerre, la prodigieuſe fortune des Romains nous paroît inconcevable. D'ailleurs il y a aujourd'hui une telle diſproportion dans la puiſſance, qu'il n'eſt pas poſſible qu'un petit Etat ſorte par ſes propres forces de l'abaiſſement où la Providence l'a mis.

Ceci demande qu'on y reflechiſſe, ſans quoi nous verrions des évenemens ſans les comprendre, & ne ſentant pas bien la difference des ſituations, nous croirions en liſant l'Histoire ancienne voir d'autres hommes que nous.

Une experience continuelle a pu faire connoître en Europe qu'un Prince qui a un million de Sujets, ne peut, ſans ſe détruire lui-même, entretenir plus de dix mille hommes de troupes : il n'y a donc que les grandes Nations qui ayent des Armées.

Il n'en étoit pas de même dans les anciennes Républiques; car cette proportion des Soldats au reſte du Peuple qui eſt aujourd'hui comme d'un à cent, y pouvoit être à peu près comme d'un à huit.

Les Fondateurs des anciennes Républiques avoient également partagé les Terres : cela ſeul faiſoit un Peuple puiſſant, c'eſt-à-dire, une Societé bien reglée; cela faiſoit auſſi une bonne Armée, chacun ayant un égal intérêt & très-grand à deffendre ſa patrie.

Quand les Loix n'étoient plus rigidement obſervées, les choſes revenoient au point où elles ſont à préſent parmi nous : l'avarice de quelques particuliers, & la prodigalité des autres faiſoient paſſer les fonds de terre dans peu de mains; & d'abord les Arts s'introduiſoient pour les beſoins mutuels des riches et des pauvres : cela faisoit qu'il n'y avoit preſque plus de Ci-

toyens ni de Soldats; car les fonds de terre employés auparavant à l'entretien de ces derniers, ne ſervoient plus qu'à celui des Eſclaves & des Artiſans, inſtrumens du luxe des nouveaux poſſeſſeurs; ſans quoi l'Etat, qui malgré ſon dereglement doit subſiſter, auroit peri; & ces ſortes de gens ne pouvoient être de bons Soldats; ils étoient lâches, & déja corrompus par le luxe des Villes, & ſouvent par leur Art même : outre que, comme ils n'avoient point proprement de patrie, & qu'ils jouïſſoient de leur induſtrie par-tout, ils avoient peu à perdre ou à conſerver.

Les Rois (1) AGIS & CLEOMENES voyant qu'au lieu de trente mille Citoyens qui étoient à Sparte du tems de LYCURGUE, il n'y en avoit plus que ſept cens, dont à peine cent poſſedoient des Terres, & que tout le reſte n'étoit qu'une populace ſans courage, ils entreprirent de rétablir les Loix à cet égard, & dès ce moment Lacedemone reprit ſa premiere puiſſance, & redevint formidable à tous les Grecs.

Ce fut le partage égal des Terres qui rendit

(1) Voyez Plutarque dans la *Vie de Cleomenes.*

Rome capable de ſortir d'abord de ſon abaiſſement, & cela se ſentit bien quand elle fut corrompuë.

Elle étoit une petite République lorſque les Latins ayant refuſé le ſecours de troupes (1) qu'ils étoient obligés de donner, on leva sur le champ dix Legions dans la Ville : à peine à preſent, dit Tite Live, Rome que le Monde entier ne peut contenir, en pourroit-elle faire autant, ſi un Ennemi paroiſſoit tout à coup devant ſes murailles; marque certaine que nous ne nous ſommes point agrandis, & que nous n'avons fait qu'augmenter le luxe & les richeſſes qui nous travaillent.

Dites-moi, disoit TIBERIUS (2) GRACCHUS aux Nobles, qui vaut mieux d'un Citoyen, ou d'un Eſclave perpétuel? Qui eſt-ce qui eſt plus utile, un Soldat, ou un homme impropre à la guerre? Voulez-vous pour avoir quelques arpens de terre plus que les autres Citoyens, renoncer

(1) Tite-Live : I. Deade. l. 7. ch. 25. Ce fut quelque tems après la priſe de Rome, ſous le Conſulat de L. Furius Camillus, & de Ap. Claudius Craſſus.

(2) Appian. *de la guerre Civile*, l. 1, ch. 11.

à l'eſperance de la conquête du reſte du monde, ou vous mettre en danger de vous voir enlever par les Ennemis ces terres que vous nous refuſez?

CHAPITRE IV.

1. *Des Gaulois.* 2. *De Pyrrhus.* 3. *Parallele de Carthage & de Rome.* 4. *Guerre d'Annibal.*

LEs Romains eurent bien des guerres avec les Gaulois : l'amour de la gloire, le mepris de la mort, l'obſtination pour vaincre étoient les mêmes dans les deux Peuples; mais les armes étoient differentes : le bouclier des Gaulois étoit petit, & leur Epée mauvaise ; auſſi furent-ils traités à peu près comme dans les derniers ſiecles les Mexiquains l'ont été par les Eſpagnols; & ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que ces Peuples que les Romains rencontrerent dans presque tous les lieux, & dans preſque tous les tems, se laiſſerent détruire les uns après les autres ſans

jamais connoitre, chercher, ni prévenir la cauſe de leurs malheurs.

PYRRHUS vint faire la guerre aux Romains dans le tems qu'ils étoient en état de lui reſiſter & de s'inſtruire par ſes Victoires ; il leur aprit à ſe retrancher, à choiſir, & à disposer un Camp; il les accoutuma aux Elephans, & les prépara pour de plus grandes guerres.

La grandeur de PYRRHUS ne conſiſtoit que dans ſes qualités perſonnelles : Plutarque (1) nous dit qu'il fut obligé de faire la guerre de Macédoine, parce qu'il ne pouvoit entretenir ſix mille hommes de pied, & cinq cens chevaux qu'il avoit. Ce Prince, maître d'un petit Etat dont on n'a plus entendu parler après lui, étoit un Avanturier qui faiſoit des entrepriſes continuelles, parce qu'il ne pouvoit ſubſiſter qu'en entreprenant.

Carthage devenuë riche plutôt que Rome, avoit auſſi été plûtôt corrompuë : ainſi pendant qu'à Rome les emplois publics ne s'obtenoient que par la vertu, & ne donnoient d'utilité que l'honneur, & une préference aux fatigues, tout ce que le public peut donner aux Particuliers ſe

(1) *Vie de Pyrrhus.*

vendoit à Carthage, & tout ſervice rendu par les Particuliers y étoit payé par le public.

La Tyrannie d'un Prince ne met pas un Etat plus près de ſa ruïne que l'indifference pour le bien commun n'y met une République. L'avantage d'un Etat libre eſt que les revenus y ſont mieux adminiſtrés; mais lorſqu'ils le ſont plus mal? L'avantage d'un Etat libre eſt qu'il n'y a point de favoris; mais quand cela n'eſt pas & qu'au lieu des Amis & des parens du Prince, il faut faire la fortune des Amis & des parens de tous ceux qui ont part au Gouvernement? tout eſt perdu; les Loix ſont éludées plus dangereuſement qu'elles ne ſont violées par un Prince qui étant toûjours le plus grand Citoyen de l'Etat, a le plus d'interêt à ſa conservation.

Des anciennes mœurs, un certain uſage de la pauvreté rendoient à Rome les fortunes à peu près égales; mais à Carthage, des Particuliers avoient les richeſſes des Rois.

De deux factions qui regnoient à Carthage, l'une vouloit toujours la paix, & l'autre toujours la guerre; de façon qu'il étoit impoſſible d'y joüir de l'une, ni d'y bien faire l'autre.

Pendant qu'à Rome (1) la guerre réuniſſoit d'abord tous les intérêts, elle les ſeparoit encore plus à Carthage.

Dans les Etats gouvernés par un Prince les diviſions s'apaiſent aiſément, parce qu'il a dans ſes mains une puiſſance coërcive qui ramene les deux partis; mais dans une République elles ſont plus durables parce que le mal attaque ordinairement la puiſſance même qui pourroit la guerir.

A Rome gouvernée par les Loix le Peuple ſouffroit que le Sénat eût la direction des affaires. A Carthage gouvernée par des abus, le Peuple vouloit tout faire par lui-même.

Carthage qui faiſoit la guerre avec ſon opulence contre la pauvreté Romaine, avoit par cela même du deſavantage; l'or & l'argent s'épuiſent, mais la vertu, la conſtance, la force & la pauvreté ne s'épuiſent jamais.

(1) La preſence d'Annibal fit ceſſer parmi les Romains toutes les diviſions; mais la préſence de Scipion aigrit celles qui étoient déjà parmi les Carthaginois, elle lia les forces de la Ville; les Généraux, le Senat, les Grands devinrent plus ſuſpects au Peuple, & le peuple devint plus furieux. Voyez dans Appien toute cette guerre du premier Scipion.

Les Romains étoient ambitieux par orgueil ; & les Carthaginois par avarice ; les uns vouloient commander, les autres vouloient acquerir, & ces derniers avec un eſprit mercantile, calculant ſans ceſſe la recette & la depense, firent toujours la guerre ſans l'aimer.

Des batailles perduës, la diminution du peuple, l'affoibliſſement du commerce, l'épuiſement du Trésor public, le soulevement des Nations voiſines pouvoient faire accepter à Carthage les conditions de paix les plus dures ; mais Rome ne se conduiſoit point par le ſentiment des biens & des maux, elle ne se déterminoit que par ſa gloire ; & comme elle n'imaginoit point qu'elle pût être ſi elle ne commandoit pas, il n'y avoit point d'eſperance ni de crainte qui pût l'obliger à faire une paix qu'elle n'auroit point impoſée.

Il n'y a rien de ſi puiſſant qu'une République où l'on obſerve les Loix, non pas par crainte, non pas par raiſon, mais par paſſions, comme furent Rome & Lacedemone, car pour lors il ſe joint à la ſageſſe d'un bon Gouvernement toute la force que pourroit avoir une faction.

Les Carthaginois ſe ſervoient de troupes étrangeres, & les Romains employoient les leurs.

Comme ces derniers n'avoient jamais regardé les vaincus que comme des inſtrumens pour des triomphes futurs; ils avoient rendu Soldats tous les Peuples qu'ils avoient ſoumis, & plus ils eurent de peine à les vaincre, plus ils les jugerent propres à être incorporés dans leur République. Ainſi nous voyons les Samnites qui ne furent ſubjugués qu'après vingt-quatre triomphes (1) devenir les auxiliaires des Romains; & quelque tems avant la ſeconde guerre Punique ils tirerent d'eux (2) & de leurs Alliés, c'eſt-à-dire, d'un pays qui n'étoit gueres plus grand que les Etats du Pape & de Naples; ſept cens mille hommes de pied, & ſoixante & dix mille de Cheval pour oppoſer aux Gaulois.

Dans le fort de la ſeconde guerre Punique, Rome eut toujours ſur pied de vint-deux à vint-quatre Legions; cependant il paroit par Tite Live que le Cens n'étoit pour lors que d'environ cent trente ſept mille Citoyens.

Carthage employoit plus de forces pour atta-

(1) Flor. l. 1. ch. 16.

(2) Voyez Polybe. Le Sommaire de Florus dit qu'ils leverent trois cens mille hommes dans la Ville & chez les Latins.

quer, Rome pour ſe deffendre : elle arma, comme nous venons de dire, un nombre d'hommes prodigieux contre les Gaulois & ANNIBAL qui l'attaquoient, & elle n'envoya que deux Legions contre les plus grands Rois ; ce qui rendit ſes forces éternelles.

L'établiſſement de Carthage dans ſon pays, étoit moins ſolide que celui de Rome dans le ſien : cette derniere avoit trente Colonies (1) autour d'elle qui en étoient comme les remparts. Avant la bataille de Cannes, aucun Allié ne l'avoit abandonnée ; c'eſt que les Samnites, & les autres Peuples d'Italie étoient accoutumés à ſa domination.

La plûpart des Villes d'Afrique étant peu fortifiées ſe rendoient d'abord à quiconque ſe preſentoit pour les prendre ; auſſi tous ceux qui y debarquerent, AGATOCLE, REGULUS, SCIPION, mirent-ils d'abord Carthage au deſeſpoir.

On ne peut gueres attribuer qu'à un mauvais gouvernement ce qui leur arriva dans toute la guerre que leur fit le premier SCIPION ; leur Ville (2), & leurs Armées même étoient affamées,

(1) Tite Live, l. 27. chap. 9 & 10.

(2) V. Appien, *liber Libycus, seu de Rebus Punicis.* c. 25.

tandis que les Romains étoient dans l'abondance de toutes choſes.

Chez les Carthaginois, les Armées qui avoient été battuës devenoient plus inſolentes; quelquefois elles mettoient en croix leurs Généraux, & les puniſſoient de leur propre lâcheté. Chez les Romains le Conſul decimoit les troupes qui avoient fui, & les ramenoit contre les Ennemis.

Le Gouvernement des Carthaginois (1) étoit très-dur : ils avoient ſi fort tourmenté les Peuples d'Eſpagne, que lorſque les Romains y arriverent, ils furent regardés comme des Liberateurs; & ſi l'on fait attention aux ſommes immenſes qu'il leur en coûta pour y ſoutenir une guerre où ils succomberent, on verra bien que l'Injuſtice eſt une mauvaiſe menagere, & ne tient pas tout ce qu'elle promet.

La fondation d'Alexandrie avoit beaucoup diminué le commerce de Carthage. Dans les premiers tems la ſuperſtition baniſſoit en quelque façon les étrangers de l'Egypte; & lorſque les Perſes l'eurent conquiſe, ils n'avoient ſongé qu'à affoiblir leurs nouveaux Sujets; mais ſous les

(1) Voyez ce que Polybe dit de leurs exactions. L. 9.

Rois Grecs l'Egypte fit preſque tout le Commerce du monde, & celui de Carthage commença à dechoir.

Les Puiſſances établies par le Commerce peuvent ſubſiſter long tems dans leur médiocrité; mais leur grandeur eſt de peu de durée : elles s'élevent peu-à-peu, & ſans que perſonne s'en aperçoive, car elles ne font aucun acte particulier qui faſſe du bruit, & ſignale leur puiſſance : mais lorſque la choſe eſt venuë au point qu'on ne peut plus s'empêcher de la voir, chacun cherche à priver cette Nation d'un avantage qu'elle n'a pris, pour ainſi dire, que par ſurpriſe.

La Cavalerie Carthaginoiſe valoit mieux que la Romaine par deux raiſons : l'une que les Chevaux Numides & Espagnols étoient meilleurs que ceux d'Italie, & l'autre que la Cavalerie Romaine étoit mal armée; car ce ne fut que dans les Guerres que les Romains firent en Gréce qu'ils changerent de maniere, comme nous l'aprenons de (1) Polybe.

Dans la premiere guerre Punique, REGULUS fut battu dès que les Carthaginois choiſirent les

(1) Livre 6. c. 25.

plaines pour faire combattre leur Cavalerie ; & dans la ſeconde (1) Annibal dut à ſes Numides ſes principales Victoires.

Scipion ayant conquis l'Eſpagne & fait alliance avec Massinisse, ôta aux Carthaginois cette ſuperiorité; ce fut la Cavalerie Numide qui gagna la bataille de Zama, & finit la guerre.

Les Carthaginois avoient plus d'experience ſur la mer, & connoiſſoient mieux la manœuvre que les Romains : mais il me ſemble que cet avantage n'étoit pas pour lors ſi grand qu'il le ſeroit aujourd'hui.

Les Anciens n'ayant pas la Bouſſole ne pouvoient gueres naviger que ſur les Côtes ; auſſi ils ne ſe ſervoient que de bâtimens à rames petits & plats ; preſque toutes les rades étoient pour eux des Ports, la ſcience des Pilotes étoit très-bornée, & leur manœuvre très-peu de choſes. Leur Art même étoit ſi imparfait qu'ils ne faiſoient avec mille rames que ce que l'on fait aujourd'hui avec cent.

(1) Ce qui fit que les Romains commencerent à reſpirer dans la ſeconde guerre Puniques, c'eſt que des Corps entiers de Cavalerie Numide paſſerent de leur côté en Sicile & en Italie.

Les grands Vaiſſeaux étoient deſavantageux, en ce qu'étant difficilement mûs par la Chiourme, ils ne pouvoient pas faire les Evolutions neceſſaires. ANTOINE en fit à Actium une funeſte experience, ſes navires ne pouvoient ſe remuer pendant que ceux d'AUGUSTE plus legers les attaquoient de toutes parts.

Les Vaiſſeaux anciens étant à rames, les plus legers briſoient aiſément celles des plus grands qui pour lors n'étoient plus que des machines immobiles, comme ſont aujourd'hui nos Vaiſſeaux demâtés.

Depuis l'invention de la bouſſole on a changé de maniere, on a (1) abandonné les rames, on a fui les Côtes, on a conſtruit de gros Vaiſſeaux, la machine eſt devenuë plus composée, & les pratiques ſe ſont multipliées.

Entre 1 et mille ans, qui ſait quelles inventions ne ſe découvriront pas.

L'invention de la Poudre a fait une choſe qu'on n'auroit pas ſoupçonnée; c'eſt que la force des Armées navales a plus que jamais conſiſté dans l'art; car pour reſiſter à la vio-

(1) En quoi on peut juger de l'imperfection de la Marine des Anciens, puiſque nous avons abandonné une pratique dans laquelle nous avions tant de ſuperiorité ſur eux.

lence du Canon & ne pas eſſuyer un feu ſuperieur, il a falu de gros navires; mais à la grandeur de la machine on a dû proportionner la puiſſance de l'art.

Les petits vaiſſeaux d'autrefois ſ'accrochoient ſoudain, & les Soldats combattoient des deux parts: on mettoit ſur une Flotte toute une Armée de terre: dans la bataille navale que REGULUS & ſon Collegue gagnerent, on vit combattre cent trente mille Romains contre cent cinquante mille Carthaginois: pour lors les Soldats étoient pour beaucoup, & les gens de l'Art pour peu; à preſent les Soldats sont pour rien, ou pour peu, & les gens de l'Art pour beaucoup.

Une grande preuve de la difference, c'eſt la victoire que gagna le Conſul DUILLIUS: les Romains n'avoient aucune connoiſſance de la navigation: une Galere Carthaginoiſe échoua ſur leurs Côtes, ils ſe ſervirent de ce modele pour en bâtir; en trois mois de tems leurs Matelots furent dreſſés, leur Flotte fut conſtruite, équipée, elle mit à la mer, elle trouva l'Armée navale des Carthaginois, & la battit.

A peine à preſent toute une vie ſuffit-elle à un Prince pour former une Flotte capable de pa-

roître devant une Puiſſance qui a déja l'empire de la Mer : c'eſt peut-être la ſeule choſe que l'argent ſeul ne peut pas faire ; et ſi de nos jours un grand (1) Prince réuſſit d'abord, l'experience a fait voir à d'autres (2) que c'eſt un exemple qui peut être plus admiré que ſuivi.

La ſeconde guerre Punique eſt ſi fameuse que tout le monde la ſait : quand on examine bien cette foule d'obſtacles qui ſe preſenterent devant ANNIBAL, & que cet homme extraordinaire ſurmonta tous, on a le plus beau ſpectacle que nous ait fourni l'antiquité.

Un plain toujours ſuivi pied à pied doit conduire tout Etat à la nécessité des plus vaſtes projects.

Rome fut un prodige de conſtance après les journées du Teſin, de Trebies & de Thraſymene ; après celle de Cannes plus funeſte encore, abandonnée de preſque tous les Peuples d'Italie, elle ne demanda point la paix, c'eſt que le Senat ne ſe departoit jamais des maximes anciennes ; il agiſſoit avec ANNIBAL, comme il avoit agi autrefois avec PYRRHUS, à qui il avoit refuſé de faire aucun accommodement tandis qu'il ſeroit en Italie ; & je trouve dans Denis d'Halicarnaſſe (3)

(1) Louis XIV.
(2) L'Eſpagne et la Moſcovie.
(3) *Antiq. Rom.* l. 8.

que lors de la negotiation de Coriolan, le Senat déclara qu'il ne violeroit point ſes Coutumes anciennes, que le Peuple Romain ne pouvoit point faire de paix tandis que les Ennemis étoient ſur ſes terres; mais que ſi les Volſques ſe retiroient, on accorderoit tout ce qui ſeroit juſte.

Rome fut ſauvée par la force de ſon inſtitution, après la bataille de Cannes, il ne fut pas permis aux femmes même de verſer des larmes; le Senat refuſa de racheter les priſonniers, & envoya les miſerables reſtes de l'Armée faire la guerre en Sicile, ſans recompenſe ni aucun honneur militaire, jusqu'à ce qu'Annibal fut chaſſé d'Italie.

D'un autre côté le Conſul Terentius Varron avoit fui honteuſement juſqu'à Venouſe: cet homme de la plus baſſe naiſſance n'avoit été elevé au Conſulat que pour mortifier la Nobleſſe; mais le Senat ne voulut pas joüir de ce malheureux triomphe; il vit combien il étoit néceſſaire qu'il s'attirât dans cette occaſion la confiance du Peuple, il alla au devant de Varron, & le remercia de ce qu'il n'avoit pas deſeſperé de la République.

Ce n'eſt pas ordinairement la perte réelle que l'on fait dans une bataille, (c'eſt-à-dire celle de quelques milliers d'hommes) qui eſt funeſte à un Etat, mais la perte imaginaire & le découragement, qui le prive des forces mêmes que la fortune lui avoit laiſſées.

Très vrai et solide. L'imagination frapée du soldat est un fantôme imaginaire qui gagne plus de batailles que la force réelle ou la supériorité de l'ennemi.

Il y a des choſes que tout le monde dit parce qu'elles ont été dites une fois : on croit qu'Annibal fit une faute inſigne de n'avoir point été aſſieger Rome après la bataille de Cannes : il eſt vrai que d'abord la frayeur y fut extrême; mais il n'en eſt pas de la conſternation d'un Peuple belliqueux qui ſe tourne toujours en courage, comme de celle d'une vile populace qui ne ſent que ſa foibleſſe : une preuve qu'Annibal n'auroit pas réuſſi, c'eſt que les Romains ſe trouverent encore en état d'envoyer par tout du ſecours.

On dit encore qu'Annibal fit une grande faute de mener son Armée à Capouë où elle s'amolit : mais l'on ne considere point que l'on ne remonte pas à la vraye cauſe; les Soldáts de cette Armée devenus riches après tant de Victoires n'auroient-ils pas trouvé par tout Capouë? Alexandre qui commandoit à ſes propres Sujets prit

dans une occaſion pareille un expédient qu'ANNIBAL qui n'avoit que des troupes mercenaires ne pouvoit pas prendre, il fit mettre le feu au bagage de ſes Soldats & brûla toutes leurs richeſſes & les ſiennes.

Ce furent les Conquêtes mêmes d'ANNIBAL qui commencerent à changer la fortune de cette guerre; il ne recevoit point de ſecours de Carthage ſoit par la jalouſie d'un parti, ſoit par la trop grande confiance de l'autre : pendant qu'il reſta avec ſon Armée enſemble il battit les Romains; mais lorſqu'il falut qu'il mît des garniſons dans les Villes, qu'il deffendît ſes Alliés, qu'il aſſiegeât les places, ou qu'il les empêchât d'être aſſiegées, ſes forces ſe trouverent trop petites; & il perdit en détail une grande partie de ſon Armée: les Conquêtes ſont aiſées à faire. parce qu'on les fait avec toutes ſes forces; elles ſont difficiles à conſerver, parce qu'on ne les deffend qu'avec une partie de ſes forces.

Témoins Louis XIV qui fit rapidement la conquete de la Holande, et qui fut obligé d'abandonner les villes avec autant de presipitation, qu'il les avoit prises avec promptitude.

CHAPITRE V.

De l'état de la Gréce, de la Macédoine, de la Syrie & de l'Egypte après l'abaiſſement des Carthaginois.

Comme les Carthaginois en Espagne, en Sicile, en Sardaigne n'opoſoient aucune Armée qui ne fût malheureuſe, Annibal dont les Ennemis ſe fortifioient ſans ceſſe, & qui ne recevoit que peu de ſecours, fut reduit à une guerre deffenſive ; cela donna aux Romains la penſée de porter la guerre en Afrique : Scipion y deſcendit ; les ſuccès qu'il y eut obligerent les Carthaginois à rapeler d'Italie Annibal, qui pleura de douleur en cedant aux Romains cette Terre, où il les avoit tant de fois vaincus.

Tout ce que peut faire un grand homme d'E-

tat & un grand Capitaine, ANNIBAL le fit pour ſauver ſa patrie : n'ayant pû porter SCIPION à la paix, il donna une bataille où la fortune ſembla prendre plaiſir à confondre ſon habileté, ſon experience & ſon bon ſens.

Carthage reçut la paix non pas d'un Ennemi, mais d'un maître ; elle s'obligea de payer dix mille talens en cinquante années, à donner des Otages, à livrer ſes vaiſſeaux & ſes Elephants, à ne faire la guerre à perſonne ſans le conſentement du Peuple Romain ; & pour la tenir toujours humiliée, on augmenta la puiſſance de MASSINISSE ſon Ennemi éternel.

Après l'abaiſſement des Carthaginois, Rome n'eut preſque plus que de petites guerres & de grandes Victoires, au lieu qu'auparavant elle avoit eu de petites Victoires & de grandes guerres.

Il y avoit dans ces tems-là comme deux Mondes ſeparés ; dans l'un combattoient les Carthaginois & les Romains, l'autre étoit agité par des querelles qui duroient depuis la mort d'ALEXANDRE : on n'y penſoit (1) point à ce qui ſe paſſoit

(1) Il eſt ſurprenant, comme Joſephe le remarque dans le livre contre Appion, l. 1, c. 4, qu'Herodote ni

en Occident; car quoique PHILIPPE Roi de Macédoine eût fait un Traité avec ANNIBAL, il n'eut preſque point de ſuite; & ce Prince qui n'accorda aux Carthaginois que de très-foibles ſecours ne fit que témoigner aux Romains une mauvaiſe volonté inutile.

Lorſqu'on voit deux grands Peuples ſe faire une guerre longue & opiniâtre, c'eſt ſouvent une mauvaise Politique de penſer qu'on peut demeurer Spectateur tranquille; car celui des deux Peuples qui eſt le Vainqueur entreprend d'abord de nouvelles guerres, & une Nation de Soldats va combattre contre des Peuples qui ne ſont que Citoyens.

Ceci parut bien clairement dans ces tems-là, car les Romains eurent à peine dompté les Carthaginois, qu'ils attaquerent de nouveaux Peuples, & parurent dans toute la Terre pour tout envahir.

Il n'y avoit pour lors dans l'Orient que quatre Puiſſances capables de reſiſter aux Romains, la Gréce, et les Royaumes de Macédoine, de Syrie

---

Thucydide n'ayent jamais parlé des Romains, quoiqu'ils euſſent fait de si grandes guerres.

& d'Egypte : il faut voir quelle étoit la ſituation de ces deux premieres Puiſſances, parce que les Romains commencerent par les ſoumettre.

Il y avoit dans la Gréce trois Peuples conſiderables, les Etoliens, les Achaïens & les Béotiens : c'étoient des aſſociations de Villes libres qui avoient des Aſſemblées générales & des Magiſtrats communs : les Etoliens étoient belliqueux, hardis, téméraires, avides du gain, toujours libres de leur parole & de leurs ſermens, enfin faiſant la guerre ſur la terre comme les Pirates la font ſur la mer. Les Achaïens étoient ſans ceſſe fatigués par des voiſins ou des deffenſeurs incommodes. Les Béotiens, les plus épais de tous les Grecs, mais les plus ſages, vivoient ordinairement en paix, uniquement conduits par le ſentiment du bien & du mal ; iis n'avoient pas aſſés d'eſprit pour que des Orateurs les agitaſſent, & puſſent leur deguiſer leurs veritables interêts.

Lacedemone avoit conſervé ſa puiſſance ; c'eſt-à-dire cet esprit belliqueux que lui donnoient les inſtitutions de LYCURGUE. Les Theſſaliens étoient en quelque façon aſſervis par les Macedoniens. Les Rois d'Illyrie avoient déja été extrê-

mement abbattus par les Romains. Les Acarnaniens & les Athamanes étoient ravagés tour à tour par les forces de la Macédoine & de l'Etolie. Les Atheniens ſans force par eux-mêmes & ſans Alliés (1) n'étonnoient plus le monde que par leurs flatteries envers les Rois, & l'on ne montoit plus ſur la Tribune où avoit parlé Demoſthène, que pour propoſer les Décrets les plus lâches & les plus ſcandaleux.

D'ailleurs la Gréce étoit redoutable par ſa ſituation, ſa force, la multitude de ſes Villes, le nombre de ſes Soldats, ſa Police, ſes Mœurs, ſes Loix : elle aimoit la guerre, elle en connoiſſoit l'art, et elle auroit été invincible ſi elle avoit été unie.

Elle avoit bien été étonnée par le premier PHILIPPE, ALEXANDRE, & ANTIPATER, mais non pas ſubjuguée ; & les Rois de Macédoine qui ne pouvoient ſe reſoudre à abandonner leurs prétentions & leurs eſperances, s'obſtinoient à travailler à l'affervir.

La Macédoine étoit preſque entourée de montagnes inacceſſibles, les Peuples en étoient très-propres à la guerre, courageux, obéiſſans, induſ-

(1) Ils n'avoient aucune alliance avec les autres Peuples de la Gréce. Polybe, l. 8.

trieux, infatigables ; & il faloit bien qu'ils tinſſent ces qualités-là du Climat, puiſqu'encore aujourd'hui les hommes de ces Contrées ſont les meilleurs Soldats de l'Empire des Turcs.

La Gréce ſe maintenoit par une eſpece de balance : les Lacedemoniens étoient pour l'ordinaire alliés des Etoliens & les Macédoniens l'étoient des Achaïens ; mais par l'arrivée des Romains tout équilibre fut rompu.

Comme les Rois de Macédoine ne pouvoient pas entretenir un grand nombre de troupes, le moindre échec étoit de conſequence : d'ailleurs ils pouvoient difficilement s'agrandir, parce que leurs deſſeins n'étant pas inconnus, on avoit toujours les yeux ouverts ſur leurs demarches ; & les ſuccès qu'ils avoient dans les guerres entrepriſes pour leurs Alliés, étoient un mal que ces mêmes Alliés cherchoient d'abord à reparer.

Ces Rois de Macedoine étoient ce qu'eſt un Roy de Prusse et un Roy de Sardaigne de nos jours.

Mais les Rois de Macédoine étoient ordinairement des Princes habiles ; leur Monarchie n'étoit pas du nombre de celles qui vont par une eſpece d'allure donnée dans le commencement : continuellement inſtruits par les perils & par les affaires, embaraſſés dans tous les demêlés des Grecs, il leur faloit gagner les principaux des

Villes, éblouir les Peuples, diviſer ou réunir les intérêts, enfin ils étoient obligés de payer de leur personne à chaque inſtant.

PHILIPPE qui dans le commencement de ſon Regne s'étoit attiré l'amour & la confiance des Grecs par ſa moderation, changea tout a coup ; il devint (1) un cruel Tyran dans un tems où il auroit dû être juſte par politique & par ambition : il voyoit, quoique de loin, les Romains dont les forces étoient immenſes, il avoit fini la guerre à l'avantage de ſes Alliés, & s'étoit reconcilié avec les Etoliens ; il étoit naturel qu'il penſât à unir toute la Gréce avec lui pour empêcher les Romains de s'y établir : mais il l'irrita au contraire par de petites uſurpations, & s'amuſant à diſcuter de petits interêts quand il s'agiſſoit de son exiſtence : par trois ou quatre mauvaiſes actions il ſe rendit odieux & deteſtable à tous les Grecs.

Les Etoliens furent les plus irrités, & les Romains ſaiſiſſant l'occaſion de leur reſſentiment, ou plutôt de leur folie, firent alliance avec eux, entrerent dans la Gréce et l'armerent contre

(1) Voyez dans Polybe les injuſtices & les cruautés par leſquelles Philippe se decredita.

Philippe. Ce Prince fut vaincu à la Journée des Cynocephales, & cette Victoire fut duë en partie à la valeur des Etoliens : il fut ſi fort conſterné qu'il ſe reduiſit à un Traité qui étoit moins une paix qu'un abandon de ſes propres forces ; il fit ſortir ſes Garnisons de toute la Grece, livra ſes vaiſſeaux, & s'obligea de payer mille talens en dix années.

Polybe avec ſon bon ſens ordinaire, compare l'Ordonnance des Romains avec celle des Macedoniens (1), qui fut priſe par tous les Rois Succeſſeurs d'Alexandre ; il fait voir les avantages & les inconveniens de la Phalange & de la Legion ; il donne la préference à l'Ordonnance Romaine, & il y a apparence qu'il a raiſon, car l'experience le montra pour lors par tout.

Le ſuccès que les Romains eurent contre Philippe, fut le plus grand de tous les pas qu'ils firent pour la Conquête générale : pour s'aſſurer

(1) Ce qui avoit beaucoup contribué à mettre les Romains en peril dans la ſeconde guerre Punique, c'eſt qu'Annibal arma d'abord ſes Soldats à la Romaine ; mais les Grecs ne changerent ni leurs armes ni leur maniere de combattre, il ne put leur venir dans l'eſprit de renoncer à des uſages avec leſquels ils avoient fait de ſi grandes choſes.

de la Gréce ils abaiſſerent par toutes ſortes de voyes les Etoliens qui les avoient aidés à vaincre; de plus ils ordonnerent que chaque Ville Grecque, qui avoit été à PHILIPPE ou à quelque autre Prince, ſe gouverneroit doreſnavant par ſes propres Loix.

On voit bien que ces petites Républiques ne pouvoient être que dépendantes : les Grecs se livrerent à une joye ſtupide, & crurent être libres en effet, parce que les Romains les declaroient tels.

Les Etoliens qui s'étoient imaginés qu'ils domineroient dans la Gréce; voyant qu'ils n'avoient fait que ſe donner des maîtres, furent au deſeſpoir; & comme ils prenoient toujours des reſolutions extrêmes, voulant corriger leurs folies par leurs folies, ils appellerent dans la Grece ANTIOCHUS Roi de Syrie, comme ils y avoient appellé les Romains.

Les Rois de Syrie étoient les plus puiſſans des Succeſſeurs d'ALEXANDRE, car ils poſſedoient preſque tous les Etats de DARIUS à l'Egypte près; mais il étoit arrivé des choſes qui avoient fait que leur puiſſance s'étoit beaucoup affaiblie.

SELEUCUS qui avoit fondé l'Empire de Syrie,

avoit à la fin de ſa vie détruit le Royaume de LYSIMAQUE. Dans la confuſion des choſes pluſieurs Provinces ſe ſouleverent; les Royaumes de Pergame, de Cappadoce, & de Bithynie ſe formerent; mais ces petits Etats timides regarderent toujours l'humiliation de leurs anciens maîtres comme une fortune pour eux.

Comme les Rois de Syrie virent toujours avec une envie extrême la felicité du Royaume d'Egypte, ils ne ſongerent qu'à le conquerir; ce qui fit que negligeant l'Orient ils y perdirent pluſieurs Provinces, & furent fort mal obeïs dans les autres.

Enfin les Rois de Syrie tenoient la haute & la baſſe Aſie; mais l'experience a fait voir que dans ce cas lorsque la Capitale & les principales forces ſont dans les Provinces baſſes de l'Aſie, on ne peut pas conſerver les hautes, & que quand le ſiege de l'Empire eſt dans les hautes, on s'affoiblit en voulant garder les baſſes. L'Empire des Perſes & celui de Syrie ne furent jamais ſi forts que celui des Parthes qui n'avoit qu'une partie des Provinces des deux premiers. Si CYRUS n'avoit pas conquis le Royaume de Lydie, ſi SELEUCUS étoit reſté à Babylone, & avoit laiſſé les Provinces

maritimes aux Succeſſeurs d'ANTIGONE, l'Empire des Perſes auroit été invincible pour les Grecs, & celui de SELEUCUS pour les Romains : il y a de certaines bornes que la nature a données aux Etats pour mortifier l'ambition des hommes ; lorſque les Romains les paſſerent, les Parthes (1) les firent preſque toujours perir ; quand les Parthes oſerent les paſſer, ils furent d'abord obligés de revenir ; & de nos jours les Turcs qui ont avancé au-delà de ces limites, ont été contraints d'y rentrer.

Les Rois de Syrie & d'Egypte avoient dans leur pays deux ſortes de Sujets, les Peuples conquerans, & les Peuples conquis : ces premiers encore pleins de l'idée de leur origine, étoient très difficilement gouvernés, ils n'avoient point cet eſprit d'indépendance qui nous porte à ſecouër le joug, mais cette impatience qui nous fait deſirer de changer de maître.

Mais la foibleſſe principale du Royaume de Syrie venoit de celle de la Cour où regnoient des Succeſſeurs de DARIUS & non pas d'ALEXANDRE.

(1) J'en ai dit les raiſons au Chap. XV, tirées en partie de la diſpoſition Geographique des deux Empires.

Le luxe, la vanité, & la moleſſe, qui en aucun ſiecle n'a quitté les Cours d'Aſie, regnoient ſurtout dans celle-ci; le mal paſſa au Peuple & aux Soldats, & devint contagieux pour les Romains même, puiſque la guerre qu'ils firent contre ANTIOCHUS eſt la vraye Epoque de leur corruption.

Telle étoit la ſituation du Royaume de Syrie, lorſqu'ANTIOCHUS qui avoit fait de grandes choſes, entreprit la guerre contre les Romains: mais il ne ſe conduiſit pas même avec la ſageſſe que l'on employe dans les affaires ordinaires: ANNIBAL vouloit qu'on renouvellât la guerre en Italie & qu'on gagnât PHILIPPE, ou qu'on le rendît neutre; il ne fit rien de cela: il ſe montra dans la Grece avec une petite partie de ſes forces, & comme s'il avoit voulu y voir la guerre & non pas la faire, il ne fut occupé que de ſes plaiſirs; il fut battu, s'enfuit en Aſie plus effrayé que vaincu.

C'eſt l'ordinaire des génies bornés, et des eſprits timides.

PHILIPPE dans cette guerre entraîné par les Romains comme par un torrent les ſervit de tout ſon pouvoir, & devint l'inſtrument de leurs Victoires: le plaiſir de ſe vanger & de ravager l'Etolie, la promeſſe qu'on lui diminueroit le tribut, & qu'on lui laiſſeroit quelques Villes, quelque jalouſie perſonelle d'ANTIOCHUS, enfin

de petits motifs le déterminerent ; & n'oſant concevoir la pensée de ſecouer le joug, il ne ſongea qu'à l'adoucir

ANTIOCHUS jugea ſi mal des affaires qu'il s'imagina que les Romains le laiſſeroient tranquille en Aſie : mais ils l'y ſuivirent ; il fut vaincu encore, & dans ſa conſternation il consentit au Traité le plus infâme qu'un grand Prince ait jamais fait.

Je ne ſache rien de ſi magnanime que la réſolution que prit un Monarque qui a regné de nos jours (1) de s'enſevelir plutôt ſous les débris du Trône, que d'accepter des propoſitions qu'un Roi ne doit pas entendre : il avoit l'âme trop fière pour deſcendre plus bas que ſes malheurs ne l'avoient mis, & il ſavoit bien que le courage peut raffermir une Couronne. & que l'infamie ne le fait jamais.

C'eſt bien penſé pour un grand Prince qui en même tems peut s'oposer à ſes enemis ; mais un Prince inférieur en force et en puiſſence doit donnér quelque chose au tems et aux conjectures.

C'eſt une choſe commune de voir des Princes qui ſavent donner une bataille ; il y en a bien peu qui ſachent faire une guerre, qui ſoient également capables de ſe ſervir de la fortune & de l'attendre, & qui avec cette diſpoſition d'eſprit

(1) Louis XIV.

qui donne de la mefiance avant que d'entreprendre, ayent celle de ne craindre plus rien après avoir entrepris.

Après l'abaiſſement d'ANTIOCHUS il ne reſtoit plus que de petites Puiſſances, ſi l'on en excepte l'Egypte, qui par ſa ſituation, ſa fecondité, ſon Commerce, le nombre de ſes habitans, ſes forces de mer & de terre, auroit pû être formidable : mais la cruauté de ſes Rois, leur lâcheté, leur avarice, leur imbecillité, leurs affreuſes voluptés les rendirent ſi odieux à leurs Sujets, qu'ils ne ſe ſoutinrent la plûpart du tems que par la protection des Romains.

C'étoit en quelque façon une Loi fondamentale de la Couronne d'Egypte, que les ſœurs ſuccedoient avec les freres; & afin de maintenir l'unité dans le Gouvernement, on marioit le frere avec la ſœur. Or il eſt difficile de rien imaginer de plus pernicieux dans la Politique qu'un pareil ordre de ſucceſſion; car tous les petits demêlés domeſtiques devenant des deſordres dans l'Etat, celui des deux qui avoit le moindre chagrin, ſoulevoit d'abord contre l'autre le peuple d'Alexandrie, populace immenſe, toujours prête à ſe joindre au premier de ſes Rois qui vouloit l'agi-

ter; de façon qu'il y avoit toujours des Princes regnans, & des pretendans à la Couronne ; & comme les Royaumes de Cyrene & de Chypre étoient preſque toujours entre les mains d'autres Princes de cette Maiſon avec des pretentions reſpectives ſur le tout, il arrivoit que ces Rois étoient toujours ſur un Trône chancelant, & que mal établis au dedans, ils étoient ſans pouvoir au dehors.

Les forces des Rois d'Egypte comme celles des autres Rois d'Aſie conſiſtoient dans leurs auxiliaires Grecs. Outre l'eſprit de liberté, d'honneur & de gloire qui animoit les Grecs, ils s'occupoient ſans ceſſe à toutes ſortes d'exercices du Corps : ils avoient dans leurs principales Villes des Jeux établis, où les Vainqueurs obtenoient des Couronnes aux yeux de toute la Grece, ce qui donnoit une émulation générale. Or dans un tems où l'on combattoit avec des armes dont le ſuccès dépendoit de la force & de l'adreſſe de celui qui s'en ſervoit, on ne peut douter que des gens ainſi exercés n'euſſent de grands avantages ſur cette foule de Barbares pris indifferemment, & menés ſans choix à la guerre, comme les Armées de DARIUS le firent bien voir.

Les Romains, pour priver les Rois d'une telle milice, & leur ôter fans bruit leurs principales forces, firent deux chofes ; premierement ils établirent peu à peu comme une maxime chez les Villes Grecques qu'elles ne pouvoient avoir aucune Alliance, accorder du fecours, ou faire la guerre à qui que ce fût fans leur confentement ; de plus dans leurs Traités avec les (1) Rois, ils leur défendirent de faire aucunes levées chez les Alliés des Romains, ce qui les reduifit à leurs troupes nationales.

(1) Ils avoient déja eu cette Politique avec les Carthaginois qu'ils obligerent par le Traité à ne plus fe fervir de troupes auxiliaires, comme on le voit dans un fragment de Dion.

CHAPITRE VI.

De la conduite que les Romains tinrent pour ſoumettre tous les Peuples.

DANS le cours de tant de proſperités où l'on ſe neglige pour l'ordinaire, le Senat agiſſoit toujours avec la même profondeur, & pendant que les Armées conſternoient tout, il tenoit à terre ceux qu'il trouvoit abattus.

Il s'erigea en Tribunal qui jugea tous les Peuples; à la fin de chaque guerre il décidoit des peines & des récompenſes que chacun avoit meritées; il ôtoit une partie des terres du Peuple vaincu pour les donner aux Alliés, en quoi il faiſoit deux choses ; il attachoit à Rome des Rois dont elle avoit peu à craindre, & beaucoup à

eſperer, & il en affoibliſſoit d'autres dont elle n'avoit rien à eſperer, & tout à craindre.

On ſe ſervoit des Alliés pour faire la guerre à un Ennemi, mais d'abord on detruiſoit les deſtructeurs : PHILIPPE fut vaincu par le moyen des Etoliens qui furent aneantis d'abord après pour s'être joints à ANTIOCHUS : ANTIOCHUS fut vaincu par le ſecours des Rhodiens, mais après qu'on leur eut donné des recompenſes éclatantes, on les humilia pour jamais, ſous prétexte qu'ils avoient demandé qu'on fit la paix avec PERSÉE.

Quand ils avoient pluſieurs Ennemis ſur les bras, ils accordoient une trêve au plus foible qui ſe croyoit heureux de l'obtenir, comptant pour beaucoup d'avoir differé ſa ruïne.

Lorſque l'on étoit occupé à une grande guerre, le Senat diſſimuloit toutes ſortes d'injures, & attendoit dans le ſilence que le tems de la punition fût venu; que ſi quelque peuple lui envoyoit des coupables, il refuſoit de les punir, aimant mieux tenir toute la Nation pour criminelle, & ſe reſerver une vangeance utile.

Comme ils faiſoient à leurs Ennemis des maux inconcevables, il ne se formoit gueres de ligues

contre eux; car celui qui étoit le plus éloigné du peril, ne vouloit point en aprocher.

Par-là ils recevoient rarement la guerre, mais la faiſoient toujours dans le tems, de la maniere, & avec ceux qu'il leur convenoit; & de tant de Peuples qu'ils attaquerent, il y en a bien peu qui n'euſſent ſouffert toutes ſortes d'injures, ſi l'on avoit voulu les laiſſer en paix.

Leur coûtume étant de parler toujours en maîtres, les Ambaſſadeurs qu'il envoyoient chez les Peuples qui n'avoient point encore senti leur puiſſance, étoient ſurement maltraités, ce qui étoit un prétexte sûr (1) pour faire une nouvelle guerre.

Comme ils ne faiſoient jamais la paix de bonne foi, & que dans le deſſein d'envahir tout, leurs Traités n'étoient proprement que des ſuſpenſions de guerre, ils y mettoient des conditions qui commençoient toujours la ruïne de l'Etat qui les acceptoit; ils faiſoient ſortir les garniſons des Places fortes, ou bornoient le nombre des troupes de terre ou se faiſoient livrer les chevaux ou les

(1) Un des exemples de cela c'eſt leur guerre contre les Dalmates. Voyez Polybe.

éléphans; & ſi ce Peuple étoit puiſſant sur la mer, ils l'obligeoient de brûler ſes vaiſſeaux, & quelquefois d'aller habiter plus avant dans les terres.

Après avoir détruit les Armées d'un Prince, ils ruïnoient ſes finances, en le mulctant par un tribut ou des taxes exceſſives, ſous prétexte de lui faire payer les frais de la guerre : nouveau genre de tyrannie qui le forçoit d'opprimer ſes Sujets, & de perdre leur amour.

Lorſqu'ils accordoient la paix à quelque Prince, ils prenoient quelqu'un de ſes freres ou de ſes enfans en ôtage, ce qui leur donnoit le moyen de troubler ſon Royaume à leur fantaiſie; quand ils avoient le plus proche heritier, ils intimidoient le poſſeſſeur; s'ils n'avoient qu'un Prince d'un degré éloigné, ils s'en ſervoient pour animer les revoltes des Peuples.

Quand quelque Prince ou quelque peuple s'étoient ſouſtraits de l'obeïſſance de ſon Souverain, ils lui accordoient d'abord le titre (1) d'Allié du Peuple Romain & par là ils le ren-

(1) Voyez ſur-tout leur Traité avec les Juifs, au 1. livre des Machabées, Ch. 8. v. 25.

doient ſacré & inviolable, de manière qu'il n'y avoit point de Roi, quelque grand qu'il fût, qui pût un moment être ſûr de ſes Sujets, ni même de ſa famille.

Quoique le titre de leur Allié fût une eſpece de ſervitude, il étoit (1) néanmoins très recherché; car on étoit ſûr que l'on ne recevroit d'injures que d'eux, & l'on avoit ſujet d'eſperer qu'elles ſeroient moindres; ainſi il n'y avoit point de ſervices que les Peuples & les Rois ne fuſſent prêts de rendre, ni de baſſeſſes qu'ils ne fiſſent pour l'obtenir.

Ils avoient pluſieurs ſortes d'Alliés; les uns leur étoient unis par des Privileges, & une participation de leur grandeur, comme les Latins & les Herniques; d'autres par l'établiſſement même, comme leurs Colonies; quelques-uns par les bienfaits, comme furent Maſſiniſſe, Eumenés & Attalus qui tenoient d'eux leur Royaume, ou leur agrandiſſement; d'autres par des Traités libres, & ceux-là devenoient Sujets par un long uſage de l'Alliance, comme les Rois d'Égypte,

(1) Ariarathe fit un ſacrifice aux Dieux, dit Polybe, pour les remercier de ce qu'il avoit obtenu cette alliance.

de Bithynie, de Cappadoce, & la plûpart des Villes Grecques; plusieurs enfin par des Traités forcés, & par la loi de leur ſujettion, comme Philippe, & Antiochus : car ils n'accordoient point de paix à un Ennemi qui ne contînt une Alliance, c'est-à-dire, qu'ils ne ſoumettoient point de Peuple, qui ne leur ſervît à en abaiſſer d'autres.

Lorſqu'ils laiſſoient la liberté à quelques Villes, ils y faiſoient d'abord naître deux factions (1); l'une deffendoit les Loix & la Liberté du pays, l'autre ſoutenoit qu'il n'y avoit de Loi que la volonté des Romains; & comme cette derniere faction étoit toujours la plus puiſſante, on voit bien qu'une pareille Liberté n'étoit qu'un nom.

Quelquefois ils se rendoient maîtres d'un pays ſous prétexte de succession : ils entrerent en Aſie, en Bithynie, en Lydie par les Teſtamens d'Attalus, de Nicomede (2) & d'Appion; & l'Egypte fut enchaînée par celui du Roi de Cyrene.

Pour tenir les grands Princes toujours foibles, ils ne vouloient pas qu'ils reçuſſent dans leur Alliance ceux à qui ils avoient accordé la leur (3);

(1) Voyez Polybe ſur les Villes de Grece.
(2) Fils de Philopator.
(3) Ce fut le cas d'Antiochus.

& comme ils ne la refuſoient à aucun des voiſins d'un Prince puiſſant, cette condition miſe dans un Traité de paix ne lui laiſſait plus d'Alliés.

De plus lorſqu'ils avoient vaincu quelque Prince conſiderable, ils mettoient dans le Traité qu'il ne pourroit faire la guerre pour ses différens avec les Alliés des Romains (c'eſt-à-dire ordinairement avec tous ſes voiſins), mais qu'il les mettroit en arbitrage, ce qui lui ôtoit pour l'avenir la puiſſance militaire.

Et pour ſe la reſerver toute, ils en privoient leurs Alliés même; dès que ceux-ci avoient le moindre démêlé, ils envoyoient des Ambaſſadeurs qui les obligeoient de faire la paix; il n'y a qu'à voir comme ils terminerent les guerres d'Attalus & de Pruſias.

Quand quelque Prince avoit fait une Conquête qui ſouvent l'avoit épuiſé, un Ambassadeur Romain ſurvenoit d'abord qui la lui arrachoit des mains; entre mille exemples on peut ſe rapeller comment avec une parole ils chaſſerent d'Egypte Antiochus.

Sachant combien les Peuples d'Europe étoient propres à la guerre, ils établirent comme une

Loi, qu'il ne ſeroit permis (1) à aucun Roi d'Asie d'entrer en Europe, & d'y attaquer quelque Peuple que ce fût. Le principal motif de la guerre qu'ils firent à MITHRIDATE (2) fut que contre cette deffenſe il avoit ſoumis quelques Barbares.

Lorſqu'ils voyoient que deux Peuples étoient en guerre, quoiqu'ils n'euſſent aucune Alliance, ni rien à démêler avec l'un ni avec l'autre, ils ne laiſſoient pas de paroître sur la Scene, & comme nos Chevaliers errans, ils prenoient le parti du plus foible : c'étoit, dit Denys d'Halicarnaſſe (3), une ancienne Coutume des Romains d'accorder toujours leur ſecours à quiconque venoit l'implorer.

Ces Coutumes des Romains n'étoient point quelques faits particuliers arrivés au hazard ; c'étoient des principes toujours conſtans ; & cela ſe peut voir aiſément, car les maximes dont ils

(1) La deffenſe faite à Antiochus même avant la guerre de paſſer en Europe devint générale contre les autres Rois.

(2) Appian *de bello Mithrid.* cap. 13.

(3) Fragment de Denis tiré de l'extrait des Ambaſſades fait par Conſtantin Porphyrogenete.

firent uſage contre les plus grands Monarques furent preciſement celles qu'ils avoient employées dans les commencemens contre les petites Villes qui étoient autour d'eux.

Ils se ſervirent d'EUMENES & de MASSINISSE pour ſubjuguer PHILIPPE & ANTIOCHUS, comme ils s'étoient ſervis des Latins & des Herniques pour ſubjuguer les Volſques et les Toscans; ils ſe firent livrer les Flottes des Carthaginois & des Rois d'Asie, comme ils s'étoient fait donner les barques d'Antium.

Lorſqu'il y avoit quelque diſpute dans un Etat, ils jugeoient d'abord l'affaire, & par-là étoient ſûrs de n'avoir contre eux que la partie qu'ils avoient condamnée. Si c'étoit des Princes du même ſang qui se diſputoient la Couronne, ils les déclaroient quelquefois tous deux Rois, & anéantiſſoient par-là le pouvoir de l'un & de l'autre; ſi l'un des deux étoit en bas (1) âge, ils ſe déclaroient pour lui, & en prenoient la tutéle

(1) Pour pouvoir ruïner la Syrie, en qualité de Tuteurs ils ſe déclarerent pour le fils d'Antiochus encore enfant contre Demetrius qui étoit chez eux en ôtage & qui les conjuroit de lui rendre juſtice, diſant que Rome étoit ſa mère & les Senateurs ſes peres.

comme protecteurs de l'Univers; car ils avoient porté les choſes au point que les Peuples & les Rois étoient leurs Sujets, ſans ſavoir preciſément par quel titre ; étant établi que c'étoit aſſez d'avoir ouï parler d'eux pour devoir leur être ſoumis.

Lorſque quelque Etat formoit un Corps trop redoutable par ſa ſituation, ou par ſon union, ils ne manquoient jamais de le diviſer. La République d'Achaïe étoit formée par une aſſociation de Villes libres; le Sénat déclara que chaque Ville ſe gouverneroit doreſnavant par ſes propres Loix ſans dépendre d'une autorité commune.

La République des Béotiens étoit pareillement une Ligue de pluſieurs Villes; mais comme dans la guerre contre PERSÉE, les unes ſuivirent le parti de ce Prince, les autres celui des Romains, ceux-ci les reçurent en grâce moyennant la diſſolution de l'Alliance commune.

La Macédoine étoit entourée de montagnes inacceſſibles, le Sénat la partagea en quatre parties, les déclara libres, deffendit toutes ſortes de liaiſons entre elles-mêmes par mariage, fit tranſporter les Nobles en Italie, & par-là réduiſit à rien cette Puiſſance.

Si un grand Prince qui a régné de nos jours,

avoit suivi ces Maximes lorſqu'il vit un de ſes voiſins déthroné, il auroit employé de plus grandes forces pour le soutenir, & le borner dans l'Ile qui lui reſta fidelle. En divisant la seule Puiſſance qui pût s'oppoſer à ſes deſſeins, il auroit tiré d'immenſes avantages du malheur même de ſon Allié.

Ils ne faiſoient jamais de guerres éloignées ſans s'être procuré quelque Allié auprès de l'Ennemi qu'ils attaquoient, qui pût joindre ſes troupes à l'Armée qu'ils envoyoient; & comme elle n'étoit jamais conſidérable par le nombre, ils obſervoient toujours d'en (1) tenir une autre dans la Province la plus voiſine de l'Ennemi, & une troiſiéme dans Rome toûjours prête à marcher. Ainſi ils n'expoſoient jamais qu'une petite partie de leurs forces, pendant que leur Ennemi mettoit au hazard toutes les ſiennes.

Quelquefois ils abuſoient de la ſubtilité des termes de leur Langue : ils détruiſirent Carthage, diſant qu'ils avoient promis de conſerver la Cité, & non pas la Ville. On ſait comment les Etoliens qui s'étoient abandonnés à leur foi, furent trom-

(1) C'étoit une pratique conſtante comme on peut voir par l'Hiſtoire.

pés; les Romains prétendirent que la ſignification de ces mots, *s'abandonner à la foi d'un Ennemi*, emportoit la perte de toutes ſortes de choſes, des perſonnes, des Terres, des Villes, des Temples, & des ſepultures mêmes.

Ils pouvoient même donner à un Traité une interpretation arbitraire : ainſi lorſqu'ils voulurent abaiſſer les Rhodiens, ils dirent qu'ils ne leur avoient pas donné autrefois la Lycie comme préſent, mais comme amie & Alliée.

Lorſqu'un de leurs Généraux faiſoit la paix pour ſauver ſon Armée prête à perir, le Sénat qui ne la ratifioit point profitoit de cette paix & continuoit la guerre. Ainſi quand JUGURTHA eut enfermé une Armée Romaine, & qu'il l'eut laiſſée aller ſous la foi d'un Traité, on ſe ſervit contre lui des troupes mêmes qu'il avoit ſauvées; & lorsque les Numantins eurent réduit vint mille Romains prêts à mourir de faim à demander la paix, cette paix qui avoit ſauvé tant de Citoyens fut rompuë à Rome, & l'on éluda la foi publique (1) en envoyant le Conſul qui l'avoit ſignée.

(1) Quand *Claudius Glycias* eut donné la paix aux

Quelquefois ils traitoient de la paix avec un Prince ſous des conditions raiſonnables, & lorſqu'ils les avoit executées, ils en ajoutoient de telles qu'il étoit forcé de recommencer la guerre. Ainſi quand ils ſe furent fait livrer (1) par JUGURTHA ſes Elephans, ſes Chevaux, ſes Tréſors, ſes Transfuges, ils lui demanderent de livrer ſa perſonne, choſe qui étant pour un Prince le dernier des malheurs, ne peut jamais faire une condition de paix.

Enfin ils jugerent les Rois pour leurs fautes & leurs crimes particuliers; ils écouterent les plaintes de tous ceux qui avoient quelques demêlés avec PHILIPPE; ils envoyerent des Deputés pour pourvoir à leur ſureté, & ils firent accuſer PERSÉE devant eux pour quelques meurtres, & quelques querelles avec des Citoyens des Villes alliées.

Peuples de Corſe, le Sénat ordonna qu'on leur feroit encore la guerre, & fit livrer Glycias aux habitants de l'Iſle qui ne voulurent pas le recevoir. On fait ce qui arriva aux fourches Caudines.

(1) Ils en agirent de même avec Viriate : après lui avoir fait rendre les Transfuges, on lui demanda qu'il rendît les armes, à quoi ni lui ni les ſiens ne purent conſentir. *Fragment de Dion.*

Comme on jugeoit de la gloire d'un Général par la quantité de l'or & de l'argent qu'on portait à ſon Triomphe, il ne laiſſoit rien à l'Ennemi vaincu. Rome s'enrichiſſoit toujours, & chaque guerre la mettoit en état d'en entreprendre une autre.

Les Peuples qui étoient amis ou alliés se ruïnoient (1) tous par les preſens immenses qu'ils faiſoient pour conserver la faveur, ou l'obtenir plus grande; & la moitié de l'argent qui fut envoyé pour ce ſujet aux Romains auroit ſuffi pour les vaincre.

Maîtres de l'Univers ils s'en attribuerent tous les threſors, raviſſeurs moins injuſtes en qualité de Conquerans qu'en qualité de Legiſlateurs. Ayant ſu que PTOLOMÉE Roi de Chypre avoit des richeſſes immenſes, ils firent (2) une Loi sur la propoſition d'un Tribun par laquelle ils ſe donnerent l'hérédité d'un homme vivant, & la confiſcation d'un Prince Allié.

(1) Les preſens que le Sénat envoyoit aux Rois n'étoient que des bagatelles, comme une chaiſe & un bâton d'yvoire, ou quelque Robe de Magiſtrature.

(2) *Divitiarum tanta fama erat,* dit Florus, *ut victor Gentium populus, et donare Regna conſuetus, Socii vivique Regis confiſcationem mandaverit,* l. 3. c. 9.

Bientôt la cupidité des Particuliers acheva d'enlever ce qui avoit échapé à l'avarice publique; les Magiſtrats, & les Gouverneurs vendoient aux Rois leurs injuſtices : deux Competiteurs ſe ruinoient à l'envie pour acheter une protection toujours douteuſe contre un Rival qui n'étoit pas entierement épuiſé : car on n'avoit pas même cette juſtice des brigands qui portent une certaine probité dans l'exercice du crime. Enfin les droits légitimes ou uſurpés ne ſe ſoutenant que par de l'argent, les Princes pour en avoir dépouilloient les Temples, confiſquoient les biens des plus riches Citoyens; on faiſoit mille crimes pour donner aux Romains tout l'argent du monde.

Mais rien ne servit mieux Rome que le reſpect qu'elle imprima à la terre; elle mit d'abord les Rois dans le ſilence, & les rendit comme ſtupides; il ne s'agiſſoit pas du degré de leur puiſſance, mais leur perſonne propre étoit attaquée ; riſquer une guerre, c'étoit s'expoſer à la captivité, à la mort, à l'infamie du Triomphe. Ainſi des Rois qui vivoient dans le faſte & dans les delices n'oſoient jetter des regards fixes ſur le Peuple Romain, & perdant le courage, atten-

doient de leur patience & de leurs baſſeſſes quelque délai aux miſeres dont ils étoient menacés.

Remarquez, je vous prie, la conduite des Romains. Après la défaite d'ANTIOCHUS ils étoient maîtres de l'Afrique, de l'Aſie et de la Grece, ſans y avoir preſque de Villes en propre : il sembloit qu'ils ne conquiſſent que pour donner; mais ils reſtoient ſi bien les maîtres que lorſqu'ils faiſoient la guerre à quelque Prince, ils l'accabloient, pour ainſi dire, du poids de tout l'Univers.

Il n'étoit pas tems encore de s'emparer des pays conquis; s'ils avoient gardé les Villes priſes à PHILIPPE, ils auroient fait ouvrir les yeux aux Grecs : ſi après la ſeconde guerre Punique ou celle contre ANTIOCHUS, ils avoient pris des terres (1) en Afrique ou en Aſie, ils n'auroient pû conſerver des Conquêtes ſi peu ſolidement établies.

(1) Ils n'oſerent y expoſer leurs Colonies : ils aimerent mieux mettre une jalouſie éternelle entre les Carthaginois & Maſſiniſſe, & ſe ſervir du ſecours des uns & des autres pour ſoumettre la Macédoine & la Gréce.

Il faloit attendre que toutes les Nations fuſſent accoutumées à obeir comme libres, & comme Alliées, avant de leur commander comme Sujettes, & qu'elles euſſent été ſe perdre peu à peu dans la République Romaine.

C'étoit une maniere lente de conquerir : on vainquoit un Peuple, & on ſe contentoit de l'affoiblir; on lui impoſoit des conditions qui le minoient inſenſiblement; s'il ſe relevoit, on l'abaiſſoit encore davantage, & il devenoit Sujet ſans qu'on pût donner une Epoque de ſa ſujettion.

Ainſi Rome n'étoit pas proprement une Monarchie, ou une République, mais la Tête du Corps formé par tous les peuples du monde.

Si les Eſpagnols après la Conquête du Mexique & du Perou, avoient ſuivi ce plan, ils n'auroient pas été obligés de tout détruire pour tout conſerver.

C'eſt la folie des Conquerans de vouloir donner à tous les Peuples leurs Loix & leurs Coutumes; cela n'eſt bon à rien; car dans toute ſorte de Gouvernement on eſt capable d'obéir.

Mais Rome n'impoſant aucunes Loix générales, les Peuples n'avoient point entr'eux de

liaiſons dangereuſes; ils ne faiſoient un Corps que par une obéiſſance commune; & ſans être Compatriotes ils étoient tous Romains.

On objectera peut-être que les Empires fondés ſur les Loix des Fiefs n'ont jamais été durables, ni puiſſans. Mais il n'y a rien au monde de ſi contradictoire que le plan des Romains & celui des Goths; & pour n'en dire qu'un mot, le premier étoit l'ouvrage de la force, l'autre de la foibleſſe; dans l'un la ſujettion étoit extrême, dans l'autre l'independance; dans les Etats Gothiques le pouvoir étoit dans la main des Vaſſaux, le droit ſeulement dans la main du Prince; c'étoit tout le contraire chez les Romains.

CHAPITRE VII.

Comment Mithridate put leur reſiſter.

De tous les Rois que les Romains attaquerent, MITHRIDATE ſeul ſe deffendit avec courage, & les mit en péril.

La ſituation de ſes Etats étoit admirable pour leur faire la guerre ; ils touchoient au pays inacceſſible du Caucaſe rempli de Nations féroces dont on pouvoit ſe ſervir ; de là ils s'étendoient ſur la mer du Pont, MITHRIDATE la couvroit de ſes vaiſſeaux, & alloit continuellement acheter de nouvelles Armées de Scythes ; l'Aſie étoit ouverte à ſes invaſions, il étoit riche parce que ſes Villes ſur le Pont Euxin faiſoient un Com-

merce avantageux avec des Nations moins induſtrieuſes qu'elles.

Les proſcriptions dont la coutume commença dans ces tems-là, obligerent pluſieurs Romains de quitter leur patrie. MITHRIDATE les reçut à bras ouverts, il forma des Legions (1) où il les fit entrer, qui furent ſes meilleures troupes.

D'un autre côté Rome travaillée par ſes diſſentions civiles, occupée de maux plus preſſans, négligea les affaires d'Aſie, & laiſſa Mithridate ſuivre ſes Victoires, ou reſpirer après ſes défaites.

Rien n'avoit plus perdu la plûpart des Rois que le deſir manifeſte qu'ils témoignoient de la paix, ils avoient détourné par-là tous les autres Peuples de partager avec eux un peril dont ils vouloient tant ſortir eux mêmes; mais MITHRIDATE fit d'abord ſentir à toute la terre qu'il étoit Ennemi des Romains, & qu'il le ſeroit toujours.

(1) Frontin, *Stratagem.* l. 2. c. 3, ex. 27. dit qu'Archelaüs, lieutenant de Mithridate combattant contre Sylla, mit au premier rang ſes Chariots à faux, au ſecond ſa Phalange, au troiſiéme, les auxiliaires armés à la Romaine, *mixtis fugitivis Italiæ quorum pervicaciæ multum fidebat.* Mithridate fit même une Alliance avec Sertorius. *Voyez* auſſi Plutarque, *Vie de Lucullus.*

Enfin les Villes de Gréce & d'Aſie voyant que le joug des Romains s'apeſantiſſoit tous les jours ſur elles, mirent leur confiance dans ce Roi barbare qui les apelloit à la Liberté.

Cette diſpoſition des choſes produiſit trois grandes guerres qui forment un des beaux morceaux de l'Hiſtoire Romaine, parce qu'on n'y voit pas des Princes déjà vaincus par les delices & l'orgueil, comme ANTIOCHUS & TIGRANE, ou par la crainte, comme PHILIPPE, PERSÉE, & JUGURTHA; mais un Roi magnanime qui dans les adverſités, tel qu'un lion qui regarde ſes bleſſures, n'en étoit que plus indigné.

Elles ſont ſingulieres, parce que les revolutions y ſont continuelles & toujours inopinées : car ſi MITHRIDATE pouvoit aiſément reparer ſes armées, il arrivoit auſſi que dans les revers où l'on a plus beſoin d'obeïſſance & de diſcipline, ſes troupes barbares l'abandonnoient : s'il avoit l'art de ſolliciter les Peuples & de faire revolter les Villes, il éprouvoit à ſon tour des perfidies de la part de ſes Capitaines, de ſes enfants & de ſes femmes : enfin s'il eut affaire à des Généraux Romains malhabiles, on envoya contre lui en divers tems SYLLA, LUCULLUS, & POMPÉE.

Ce Prince après avoir battu les Généraux Romains, & fait la conquête de l'Asie, de la Macédoine, & de la Gréce, ayant été vaincu à son tour par Sylla, reduit par un Traité à ses anciennes limites, fatigué par les Généraux Romains, devenu encore une fois leur Vainqueur, & le Conquerant de l'Asie, chassé par LUCULLUS, suivi dans son propre pays, obligé de se retirer chez TIGRANE, vaincu avec lui; voyant ce Roi perdu sans resſource, ne comptant plus que sur lui-même, il se refugia dans ses propres Etats, & s'y rétablit.

POMPÉE succeda à LUCULLUS, & MITHRIDATE en fut accablé, il fuit de ses Etats, & passant l'Araxe il marcha de peril en peril par le pays des Laziens, & ramassant dans son chemin ce qu'il trouva de Barbares, il parut dans le Bosphore devant son fils MACCHARES (1) qui avoit fait sa paix avec les Romains.

Dans l'abîme où il étoit (2) il forma le dessein de porter la guerre en Italie, & d'aller à Rome

(1) Mithridate l'avoit fait Roi du Bosphore : sur la nouvelle de l'arrivée de son pere, il se donna la mort.

(2) Voyez Appian *de bello Mithridatico*, c. 109.

avec les mêmes Nations qui l'aſſervirent quelques Siecles après, & par le même chemin qu'elles tinrent.

Trahi par PHARNACE un autre de ſes fils, & par une Armée effrayée de la grandeur de ſes entrepriſes, & par des hazards qu'il alloit chercher, il mourut en Roi.

Ce fut alors que POMPÉE dans la rapidité de ſes Victoires acheva le pompeux ouvrage de la grandeur de Rome; il unit au Corps de ſon Empire des pays infinis, ce qui ſervit plus au ſpectacle de la magnificence Romaine qu'à ſa vraye puiſſance; & quoiqu'il parût par les Ecriteaux portés à ſon triomphe qu'il avoit augmenté le revenu du Fiſc (1) de plus d'un tiers, le pouvoir n'augmenta pas, & la Liberté publique n'en fut que plus expoſée.

(1) Voyez Plutarque dans la *Vie de Pompée*, & Zonaras, l. 2.

CHAPITRE VIII.

Des diviſions qui furent toûjours dans la Ville.

PENDANT que Rome conqueroit l'Univers, il y avoit dans ſes murailles une guerre cachée; c'étoient des feux comme ceux de ces Volcans qui ſortent ſi-tôt que quelque matiere vient en augmenter la fermentation.

Après l'expulsion des Rois, le Gouvernement étoit devenu Ariſtocratique : les Familles Patriciennes obtenoient ſeules toutes (1) les Magiſtra-

(1) Les Patriciens avoient même en quelque façon un caractère ſacré, il n'y avoit qu'eux qui puſſent prendre les Auſpices. Voyez dans Tite-Live l. 6. c. 40. & 41 la Harangue d'Appius Claudius.

tures, toutes les Dignités, & par conſequent tous les (1) honneurs militaires & civils.

Les Patriciens voulant empêcher le retour des Rois, chercherent à augmenter le mouvement qui étoit dans l'eſprit du peuple; mais ils firent plus qu'ils ne voulurent; à force de lui donner de la haine pour les Rois ils lui donnerent un deſir immoderé de la Liberté. Comme l'autorité Royale avoit paſſé toute entière entre les mains des Conſuls, le Peuple ſentit que cette Liberté dont on vouloit lui donner tant d'amour, il ne l'avoit pas; il chercha donc à abaiſſer le Conſulat, à avoir des Magiſtrats Plebeïens, & partager avec les Nobles les Magiſtratures Curules. Les Patriciens furent forcés de lui accorder tout ce qu'il demanda; car dans une ville où la Pauvreté étoit la vertu publique, où les richeſſes, cette voye ſourde pour acquerir la puiſſance, étoient mepriſées, la naiſſance & les dignités ne pouvoient pas donner de grands avantages; la puiſſance devoit donc neceſſairement revenir au plus grand nom-

(1) Par exemple, il n'y avoit qu'eux qui puſſent triompher, puiſqu'il n'y avoit qu'eux qui puſſent être Conſuls et commander les Armées.

bre, & l'Ariſtocratie ſe changer peu à peu en un Etat populaire.

Ceux qui obeïſſent à un Roi ſont moins tourmentés d'envie & de jalouſie que ceux qui vivent dans une Ariſtocratie hereditaire : le Prince eſt ſi loin de ſes Sujets qu'il n'en eſt preſque pas vû, & il eſt ſi fort au deſſus d'eux qu'ils ne peuvent imaginer aucun raport qui puiſſe les choquer : mais les Nobles qui gouvernent ſont ſous les yeux de tous, et ne ſont pas ſi élevés, que des comparaiſons odieuſes ne ſe faſſent ſans ceſſe; auſſi a-t-on vû de tout tems, & le voit-on encore, le Peuple deteſter les Senateurs. Les Républiques où la naiſſance ne donne aucune part au Gouvernement ſont à cet égard les plus heureuſes; car le peuple peut moins envier une autorité qu'il donne à qui il veut, & qu'il reprend à ſa fantaiſie.

Le Peuple mecontent des Patriciens ſe retira ſur le mont ſacré, on lui envoya des Deputés qui l'appaiſerent, & comme chacun ſe promit ſecours l'un à l'autre en cas que les Patriciens ne tinſſent (1) pas les paroles données, ce qui eût cauſé

(1) Zonaras l. 2.

à tous les inſtans des ſéditions, & auroit troublé toutes les fonctions des Magiſtrats, on jugea qu'il valoit mieux créer une Magiſtrature (1) qui pût empêcher les injuſtices faites à un Plebeïen : mais par une maladie éternelle des hommes, les Plebeïens qui avoient obtenu des Tribuns pour les deffendre, s'en ſervirent pour attaquer ; ils enleverent peu à peu toutes les prerogatives des Patriciens : cela produiſit des diſputes continuelles ; le Peuple étoit ſoutenu, ou plutôt animé par ſes Tribuns, & les Patriciens étoient deffendus par le Sénat, qui étoit presque tout compoſé de Patriciens, qui étoit plus porté pour les maximes anciennes, & qui craignoit que la populace n'élevât à la Tyrannie quelque Tribun.

Le Peuple employoit pour lui ſes propres forces, & ſa superiorité dans les ſuffrages, ſes refus d'aller à la guerre, ſes menaces de ſe retirer, la partialité de ſes Loix, enfin ſes jugemens contre ceux qui lui avoient fait trop de reſiſtance : le Sénat ſe deffendoit par ſa ſageſſe, ſa juſtice, & l'amour qu'il inſpiroit pour la patrie, par ſes bienfaits, & une ſage diſpenſation des treſors de

(1) Origine des Tribuns du Peuple.

la République, par le reſpect que le Peuple avoit pour la gloire des principales (1) Familles, & la vertu des grands Personnages, par la Religion même, les inſtitutions anciennes, & la ſupreſſion des jours d'Aſſemblée ſous prétexte que les Auſpices n'avoient pas été favorables, par ſes Clients, par l'oppoſition d'un tribun à un autre, par la création d'un (2) Dictateur, les occupations d'une

(1) Le Peuple avoit tant de reſpect pour les principales Familles, que quoiqu'il eût obtenu le droit de faire des Tribuns militaires Plebeïens qui avoient la même puiſſance que les Conſuls, cependant il élevoit toujours à cette Charge des Patriciens : il fut obligé de ſe lier les mains, & d'établir qu'il y auroit toujours un Conſul Plebeïen, & quand quelques Familles Plebeïennes entrerent dans les Charges, elles y furent enſuite continuellement portées ; c'étoit avec peine que le Peuple dans le déſir continuel d'abaiſſer la Nobleſſe, l'abaiſſoit en effet, & quand il éleva aux honneurs quelque homme de neant, comme Varron & Marius, ce fut une Victoire qu'il gagna ſur lui-même.

(2) Les Patriciens pour ſe deffendre avoient coutume de créer un Dictateur, ce qui leur réuſſiſſoit admirablement bien ; mais les Plebeïens ayant obtenu de pouvoir être élus Conſuls purent auſſi être élus Dictateurs, ce qui deconcerta les Patriciens. Voyez dans Tite-Live l. 8. chap. 12, comment Publilius Philo les abaiſſa dans ſa Dictature ; il fit trois Loix qui leur furent très-préjudiciables.

nouvelle guerre, ou les malheurs qui réuniſſoient tous les intérêts, enfin par une condeſcendance paternelle à accorder au peuple une partie de ſes demandes pour lui faire abandonner les autres, & cette maxime conſtante de préferer la conſervation de la République aux prerogatives de quelque Ordre, ou de quelque Magiſtrature que ce fût.

Dans la ſuite des tems, lorſque les Plebeïens eurent tellement abaiſſé les Patriciens que cette diſtinction (1) de Familles devint vaine, & que les unes & les autres furent indifferemment élevées aux honneurs, il y eut de nouvelles diſputes entre le bas Peuple agité par ſes Tribuns, & les Principales Familles Patriciennes, ou Plebeïennes qu'on appella les Nobles, & qui avoient pour elles le Sénat qui en étoit compoſé. Mais comme les mœurs anciennes n'étoient plus, que des particuliers avoient des richeſſes immenſes, & qu'il eſt impoſſible que les richeſſes ne donnent du pouvoir, les Nobles reſiſterent avec plus de force que

(1) Les Patriciens ne conſerverent que quelques Sacerdoces, & le droit de créer un Magistrat qu'on appelloit Entreroi.

les Patriciens n'avoient fait, ce qui fut cauſe de la mort des Gracches, & de pluſieurs de ceux (1) qui travaillerent ſur leur plan.

Il faut que je parle d'une Magiſtrature qui contribua beaucoup à maintenir le gouvernement de Rome ; ce fut celle des Cenſeurs : ils faiſoient le denombrement (2) du Peuple ; & de plus comme la force de la République conſiſtoit dans la diſcipline, l'auſtérité des mœurs, & l'obſervation conſtante de certaines coutumes ; ils corrigeoient les abus que la Loi n'avoit pas prevûs, ou que le Magiſtrat (3) ordinaire ne pouvoit pas punir. Il y a de mauvais exemples qui ſont pires que les crimes ; & plus d'Etats ont peri parce qu'on a violé les mœurs, que parce qu'on

(1) Comme Saturninus & Glaucias.

(2) Le Cens en lui-même ou le denombrement des Citoyens étoit une choſe très ſage : c'étoit une reconnoiſſance de l'état de ſes affaires & un examen de ſa puiſſance ; il fut établi par Servius Tullius ; avant lui, dit Eutrope, l. 1. le Cens étoit inconnu dans le monde.

(3) On peut voir comme ils degraderent ceux qui après la bataille de Cannes avoient été d'avis d'abandonner l'Italie ; ceux qui s'étoient rendus à Annibal ; ceux qui par une mauvaiſe interpretation lui avoient manqué de parole.

a violé les Loix : à Rome tout ce qui pouvoit introduire des nouveautés dangereuſes, changer le cœur ou l'eſprit du Citoyen, & en empêcher, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, la perpétuité, les deſordres domeſtiques ou publics étoient reformés par les Cenſeurs ; ils pouvoient chaſſer du Sénat qui ils vouloient, ôter à un Chevalier le Cheval qui lui étoit entretenu par le public, reduire un Citoyen au nombre de ceux qui payoient les charges de la Ville ſans avoir part à ſes Privileges ; enfin ils jettoient les yeux ſur la ſituation actuelle de la République, & diſtribuoient de maniere le Peuple (1) dans ſes diverſes Tribus que

(1) Les Plebeïens obtinrent contre les Patriciens que les Loix & les Elections des Magiſtrats ſe feroient par le Peuple aſſemblé par Tribus & non pas par Centuries : il y avoit 35 Tribus qui donnoient chacune leur voix, quatre de la Ville et 31 de la Campagne. Comme il n'y avoit chez les Romains que deux profeſſions en honneur, la Guerre & l'Agriculture, les Tribus de la Campagne furent les plus conſiderées, & les quatre autres reçurent cette vile partie de Citoyens qui n'ayant pas de Terres à cultiver n'étoient, pour ainſi dire, Citoyens qu'à demi ; la plupart n'alloient pas même à la guerre, car pour faire les enrôlemens, on ſuivoit la diviſion par Centuries, & ceux qui étoient dans les quatre Tribus de la Ville

les Tribuns & les ambitieux ne puſſent pas ſe rendre maîtres des ſuffrages, & que le Peuple ne pût pas abuſer de ſon pouvoir.

M. LIVIUS (1) nota le Peuple même, & de trente-cinq Tribus il en mit trente-quatre au rang de ceux qui n'avoient point de part aux Privileges de la Ville ; car, diſoit-il, après m'avoir condamné, vous m'avez fait Conſul & Cenſeur, il faut donc que vous ayiez prevariqué une fois en m'infligeant une peine, ou deux fois en me créant Conſul, & enſuite Cenſeur.

étoient à peu près les mêmes qui dans la diviſion par Centuries étoient de la ſixième Claſſe, dans laquelle on n'enroloit perſonne; ainſi il étoit difficile que les ſuffrages fuſſent entre les mains du bas Peuple qui étoit enfermé dans ſes quatre Tribus; mais comme chacun faiſoit mille fraudes pour en ſortir, tous les cinq ans les Cenſeurs pouvoient corriger ce deſordre, & ils mettoient dans telle Tribu qu'ils vouloient non ſeulement un Citoyen, mais auſſi des Corps, & des Ordres entiers. Voyez la Remarque qui eſt la premiere du Chapitre XI. Voyez auſſi Tite-Live. Decad. 1. l. 1. où les differentes diviſions du Peuple faites par Servius Tullius ſont très-bien expliquées : c'étoit le même Corps du Peuple, mais diviſé ſous divers égards.

(1) Tite Live l. 29. ch. 37.

M. Duronius (1) Tribun du Peuple fut chaſſé du Sénat par les Cenſeurs, parce que pendant ſa Magiſtrature il avoit abrogé la Loi qui bornoit les depenſes des feſtins.

C'étoit une inſtitution bien ſage; ils ne pouvoient ôter à perſonne une (2) Magiſtrature, parce que cela auroit troublé l'exercice de la puiſſance publique, mais ils faiſoient decheoir de l'ordre & du rang, & privoient, pour ainſi dire, un Citoyen de ſa Nobleſſe particuliere.

Le Gouvernement de Rome fut admirable en ce que depuis ſa naiſſance ſa Conſtitution ſe trouva telle, ſoit par l'esprit du Peuple, la force du Sénat, ou l'autoritée de certains Magiſtrats que tout abus du pouvoir y pût toujours être corrigé. Carthage perit parce que lorſqu'il falut retrancher les abus, elle ne put ſouffrir la main de ſon Annibal même. Athénes tomba parce que ſes erreurs lui parurent ſi douces qu'elle ne voulut pas en guerir : & parmi nous les Républiques d'Italie, qui ſe vantent de la perpetuité

(1) Valere Maxime l. 2, ch. 9, art. 5.

(2) La dignité de Sénateur n'étoit pas une Magiſtrature.

de leur Gouvernement, ne doivent ſe vanter que de la perpetuité de leurs abus; auſſi n'ont-elles pas plus (1) de liberté que Rome n'en eut du tems des Decemvirs.

Le Gouvernement d'Angleterre eſt un des plus ſages de l'Europe parce qu'il y a un Corps qui l'examine continuellement, & qui s'examine continuellement lui-même; & telles ſont ſes erreurs qu'elles ne ſont jamais longues, & que par l'eſprit d'attention qu'elles donnent à la Nation elles ſont ſouvent utiles.

En un mot un Gouvernement libre, c'eſt-à-dire, toujours agité, ne ſauroit ſe maintenir, s'il n'eſt par ſes propres Loix capable de correction.

(1) Ni même plus de puiſſance.

CHAPITRE IX.

Deux cauſes de la perte de Rome.

LORSQUE la Domination de Rome étoit bornée dans l'Italie, la République pouvoit facilement ſubſiſter, tout Soldat étoit également Citoyen; chaque Conſul levoit une Armée, & d'autres Citoyens alloient à la guerre ſous celui qui ſuccedoit; le nombre de troupes n'étant pas exceſſif, on avoit attention à ne recevoir dans la Milice que des (1) gens qui euſſent aſſez de bien

(1) Les Affranchis & ceux qu'on apelloit *capite Cenſi*, parce qu'ayant très-peu de bien ils n'étoient taxés que pour leur tête, ne furent point d'abord enrolés dans la milice de terre, excepté dans les cas preſſans; Servius Tullius les avoit mis dans la ſixieme claſſe, & on ne prenoit des Soldats que dans

pour avoir interêt à la conſervation de la Ville, le Sénat voyoit de près la conduite des Généraux, & leur ôtoit la penſée de rien faire contre leur devoir.

Mais lorſque les Legions paſſerent les Alpes & la mer, les gens de guerre qu'on étoit obligé de laiſſer pendant pluſieurs Campagnes dans les pays que l'on ſoumettoit, perdirent peu à peu l'eſprit de Citoyens, & les Généraux qui diſpoſerent des Armées & des Royaumes ſentirent leur force, & ne purent plus obeïr.

Les Soldats commencerent donc à ne reconnoître que leur Général, à fonder ſur lui toutes leurs eſperances, & à regarder de loin la Ville; ce ne furent plus les Soldats de la République, mais de SYLLA, de MARIUS, de POMPÉE, de CESAR. Rome ne put plus ſavoir ſi celui qui étoit à la tête d'une Armée dans une Province, étoit ſon Général ou ſon Ennemi.

Tandis que le peuple de Rome ne fut cor-

---

les cinq premieres : mais Marius partant contre Jugurtha, enrôla indifferemment tout le monde, *milites ſcribere*, dit Salluſte, *non more majorum neque ex Claſſibus, ſed uti cujuſque libido erat* capite Cenſos *pleroſque :* De bello Jugurthin.

rompu que par ſes Tribuns, à qui il ne pouvoit accorder que ſa puiſſance même, le Sénat put aiſément ſe deffendre, parce qu'il agiſſoit conſtamment; au lieu que la populace paſſoit ſans ceſſe de l'extrémité de la fougue à l'extrémité de la foibleſſe; mais lorſqu'il put donner à ſes favoris une formidable autorité au dehors, toute la ſageſſe du Sénat devint inutile, & la République fut perduë.

Ce qui fait que les Etats libres durent moins que les autres, c'eſt que les malheurs & les ſuccès qui leur arrivent leur font preſque toujours perdre la Liberté, au lieu que les ſuccès & les malheurs d'un Etat où le Peuple eſt ſoumis. confirment également ſa ſervitude. Une République ſage ne doit rien hazarder qui l'expoſe à la bonne ou à la mauvaise fortune; le ſeul bien auquel elle doit aſpirer, c'eſt à la perpetuité de ſon Etat.

Si la grandeur de l'Empire perdit la République, la grandeur de la Ville ne la perdit pas moins.

Rome avoit ſoumis tout l'Univers avec le ſecours des Peuples d'Italie, auſquels elle avoit donné en differens tems divers Privileges: la

plupart de ces Peuples ne s'étoient pas d'abord fort ſouciés du droit de bourgeoiſie chez les Romains, & quelques-uns (1) aimerent mieux garder leurs uſages : mais lorſque ce droit fut celui de la Souveraineté univerſelle, qu'on ne fut rien dans le monde, ſi l'on n'étoit Citoyen Romain, & qu'avec ce titre on étoit tout, les Peuples d'Italie reſolurent de perir ou d'être Romains; ne pouvant en venir à bout par leurs brigues & par leurs prieres, ils prirent la voye des armes, ils ſe revolterent dans tout ce côté qui regarde la mer Ionienne (2), les autres Alliés alloient les ſuivre : Rome obligée de combattre contre ceux qui étoient, pour ainſi dire, les mains avec leſquelles elle enchainoit l'Univers, étoit perduë, elle alloit être reduite à ſes murailles, elle accorda ce droit

(1) Les Eques diſoient dans leurs Aſſemblées, ceux qui ont pû choiſir ont preferé leurs Loix au droit de la Cité Romaine qui a été une peine neceſſaire pour ceux qui n'ont pû s'en deffendre. Tite Live l. 9, ch. 45.

(2) Les Aſculans, les Marſes, les Veſtins, les Marrucins, les Ferentans, les Hirpins, les Pompeïans, les Venuſiens, les Japiges, les Lucaniens, les Sammites & autres. Appian *de la guerre Civile*, l. 1, ch. 39.

tant deſiré aux Alliés qui n'avoient pas (1) encore ceſſé d'être fidelles, & peu à peu elle l'accorda à tous.

Pour lors Rome ne fut plus cette Ville dont le Peuple n'avoit eu qu'un même eſprit, un même amour pour la Liberté, une même haine pour la Tyrannie, où cette jalouſie du pouvoir du Sénat & des prérogatives des Grands toujours mêlée de reſpect, n'étoit qu'un amour de l'égalité. Les Peuples (2) d'Italie étant devenus ſes Citoyens, chaque Ville y aporta ſon genie, ſes interêts particuliers, & ſa dependance de quelque grand protecteur, la Ville dechirée ne forma plus un tout enſemble; & comme on n'en étoit Citoyen que par une eſpece de fiction, qu'on n'avoit plus les mêmes Magiſtrats, les mêmes murailles, les mêmes Dieux, les mêmes Temples, les mêmes ſepultures, on ne vit plus Rome des

(1) Les Toſcans, les Umbriens, les Latins. Cela porta quelques peuples à ſe ſoumettre, & comme on les fit auſſi Citoyens, d'autres poſerent encore les armes, & enfin il ne reſta que les Samnites qui furent exterminés.

(2) Qu'on s'imagine cette tête monſtrueuſe des peuples d'Italie qui par le ſuffrage de chaque homme conduiſoit le reſte du monde.

mêmes yeux, on n'eut plus le même amour pour la patrie, & les ſentimens Romains ne furent plus.

Les ambitieux firent venir à Rome des Villes & des Nations entieres pour troubler les ſuffrages, ou ſe les faire donner ; les Aſſemblées furent de veritables Conjurations; on apella *Comices* une troupe de quelques ſeditieux ; l'autorité du Peuple, ſes Loix, lui-même devinrent des choſes chimeriques. & l'Anarchie fut telle qu'on ne put plus ſavoir ſi le Peuple avoit fait une Ordonnance, ou s'il ne l'avoit point faite.

On n'entend parler dans les Auteurs que des diviſions qui perdirent Rome; mais on ne voit pas que ces diviſions y étoient neceſſaires, qu'elles y avoient toujours été, & qu'elles y devoient toujours être. Ce fut uniquement la grandeur de la République qui fit le mal, & changea en guerres Civiles les tumultes populaires. Il faloit bien qu'il y eût à Rome des diviſions, & ces Guerriers ſi fiers, ſi audacieux, ſi terribles au dehors, ne pouvoient pas être bien moderés au dedans. Demander dans un Etat libre des gens hardis dans la guerre, & timides dans la paix, c'eſt vouloir des choſes impoſſibles ; & pour règle

génerale, toutes les fois qu'on verra tout le monde tranquille dans un Etat qui se donne le nom de République, on peut être aſſuré que la Liberté n'y eſt pas.

Ce qu'on appelle union dans un Corps Politique, eſt une choſe très-équivoque; la vraye eſt une union d'harmonie, qui fait que toutes les parties, quelque oppoſées qu'elles nous paroiſſent, concourent au bien général de la Société, comme des diſſonances dans la Muſique concourent à l'accord total. Il peut y avoir de l'union dans un Etat où l'on ne croit voir que du trouble, c'eſt-à-dire, une harmonie d'où reſulte le bonheur qui ſeul eſt la vraye paix; il en eſt comme des parties de cet Univers éternellement liées par l'action des unes, & la reaction des autres.

Mais dans l'accord du Deſpotiſme Aſiatique, c'eſt-à-dire, de tout Gouvernement qui n'eſt pas modéré, il y a toujours une diviſion réelle, le Laboureur, l'Homme de guerre, le Negotiant, le Magiſtrat, le Noble, ne ſont joints que parce que les uns oppriment les autres ſans reſiſtance; & quand il y a de l'union, ce ne ſont pas des Citoyens qui ſont unis, mais des Corps morts enſevelis les uns auprès des autres.

Il eſt vrai que les Loix de Rome devinrent impuiſſantes pour gouverner la République : mais c'eſt une choſe qu'on a vû toujours que de bonnes Loix qui ont fait qu'une petite République devient grande, lui deviennent à charge lorſqu'elle s'eſt agrandie, parce qu'elles étoient telles que leur effet naturel étoit de faire un grand Peuple, & non pas de le gouverner.

Il y a bien de la différence entre les Loix bonnes & les Loix convenables, celles qui font qu'un Peuple ſe rend maître des autres, & celles qui maintiennent ſa puiſſance lorſqu'il l'a acquiſe.

Il y a à préſent dans le monde une République (1) que preſque perſonne ne connoît, & qui dans le ſecret & dans le ſilence augmente ſes forces chaque jour. Il eſt certain que ſi elle parvient jamais à l'état de grandeur où ſa ſageſſe la deſtine, elle changera neceſſairement ſes Loix, & ce ne ſera point l'ouvrage d'un Légiſlateur, mais celui de la corruption même.

Rome étoit faite pour s'agrandir, & ſes Loix (2)

(1) Le Canton de Berne.

(2) Il y a des gens qui ont regardé le Gouvernement de Rome comme vicieux, parce qu'il étoit un

étoient admirables pour cela; auſſi dans quelque Gouvernement qu'elle ait été sous le pouvoir des Rois, ou dans l'Ariſtocratie, ou dans l'Etat populaire, elle n'a jamais ceſſé de faire des entrepriſes qui demandoient de la conduite, & y a réuſſi; elle ne s'eſt pas trouvée plus ſage que tous les autres Etats de la Terre en un jour, mais continuellement, elle a ſoutenu une petite, une médiocre, une grande fortune avec la même ſuperiorité, & n'a point eu de proſperités dont elle n'ait profité, ni de malheurs dont elle ne ſe ſoit ſervie.

Elle perdit ſa Liberté, parce qu'elle acheva trop-tôt ſon ouvrage.

---

mélange de la Monarchie, de l'Ariſtocratie & de l'Etat populaire. Mais la perfection d'un Gouvernement ne conſiſte pas à ſe raporter à une des eſpeces de Police qui ſe trouvent dans les Livres des Politiques, mais à repondre aux vues que tout Légiſlateur doit avoir, qui ſont la grandeur d'un Peuple ou ſa félicité. Le Gouvernement de Lacedemone n'étoit-il pas auſſi compoſé des trois?

CHAPITRE X.

De la corruption des Romains.

Je crois que la Secte (1) d'Epicure qui s'introduisit à Rome sur la fin de la République contribua beaucoup à gâter le cœur & l'esprit des Romains. Les Grecs en avoient été infatués avant eux; aussi avoient-ils été plûtôt corrompus. Polybe nous (2) dit que de son tems les sermens

(1) Cyneas en ayant discouru à la Table de Pyrrhus, Fabricius souhaita que les Ennemis de Rome pussent tous prendre les principes d'une pareille Secte. Plutarque, *Vie de Pyrrhus*. Tom. 4, p. 178.

(2) Si vous prêtez aux Grecs un talent avec dix promesses, dix cautions, autant de temoins, il est impossible qu'ils gardent leur foi; mais parmi les Romains soit qu'on doive rendre compte des deniers

ne pouvoient donner de la confiance pour un Grec; au lieu qu'un Romain en étoit, pour ainſi dire, enchainé.

Il y a un fait dans les Lettres de Ciceron (1) à Atticus qui fait bien voir combien les Romains avoient changé à cet égard depuis le tems de Polybe.

Memmius, dit-il, vient de communiquer au Sénat l'accord que ſon Competiteur & lui avoient fait avec les Conſuls, par lequel ceux ci s'étoient engagés de les favoriſer dans la pourſuite du Conſulat pour l'année ſuivante, & eux de leur côté s'obligeoient de payer aux Conſuls quatre cens mille ſeſterces, s'ils ne leur fourniſſoient trois Augures qui déclareroient qu'ils étoient preſens lorſque le Peuple avoit fait (2) la Loi *Curiate*, quoiqu'il n'en eût point fait; & deux Conſulaires qui affirmeroient qu'ils avoient aſſiſté à la ſignature du *Senatus-Conſulte* qui regloit l'état de

publics ou de ceux des particuliers, on eſt fidele à cauſe du ſerment que l'on a fait. On a donc ſagement établi la crainte des enfers, & c'eſt ſans raison qu'on la combat aujourd'hui. Polybe l. 6, ch. 56.

(1) Livre 4. Lettre 18.

(2) La Loi *Curiate* donnoit la puiſſance militaire, & le *Senatus-Conſulte* regloit les troupes, l'argent, les

leurs Provinces, quoiqu'il n'y en eût point eu. Que de malhonnêtes gens dans un ſeul Contrat!

Outre que la religion eſt toujours le meilleur garant que l'on puiſſe avoir des mœurs des hommes, il y avoit ceci de particulier chez les Romains, qu'ils mêloient quelque ſentiment religieux à l'amour qu'ils avoient pour leur patrie; cette Ville fondée ſous les meilleurs Auſpices, ce Romulus leur Roi & leur Dieu, ce Capitole éternel comme la Ville, & la Ville éternelle comme ſon Fondateur, avoient fait autrefois ſur l'Eſprit des Romains une impreſſion qu'il eût été à ſouhaiter qu'il euſſent conſervée.

La grandeur de l'État fit la grandeur des fortunes particulieres; mais comme l'opulence eſt dans les mœurs & non pas dans les richeſſes, celles des Romains qui ne laiſſoient pas d'avoir des bornes produiſirent un luxe & des profuſions qui n'en avoient point. Ceux qui avoient d'abord été corrompus par leurs richeſſes le furent enſuite par leur pauvreté avec des biens

officiers que devoit avoir le Gouverneur : Or les Conſuls pour que tout cela fût fait à leur fantaiſie vouloient fabriquer une fauſſe Loi & un faux Senatus-Conſulte.

au-deſſus d'une condition privée ; il fut difficile d'être un bon Citoyen avec les deſirs & les regrets d'une grande fortune ruïnée, on fut prêt à tous les attentats, & comme dit Salluſte (1), on vit une génération de gens qui ne pouvoient avoir de patrimoine, ni ſouffrir que d'autres en euſſent.

Cependant quelle que fût la corruption de Rome, tous les malheurs ne s'y étoient pas introduits, car la force de ſon inſtitution avoit été telle qu'elle avoit conſervé une valeur heroïque, & toute ſon aplication à la guerre au milieu des richeſſes, de la moleſſe, & de la volupté; ce qui n'eſt, je croi, arrivé à aucune Nation du monde.

Le Peuple Romain ne cultivoit point le Commerce & les Arts, il les regardoit comme des occupations (2) d'Eſclave; s'il y a quelques ex-

(1) *Ut merito dicatur genitos eſſe, qui nec ipsi habere poſſent res familiares, nec alios pati.* Fragment de l'Hiſtoire de Saluſte qui eſt perduë, cité dans le livre de la *Cité de Dieu* l. 2. c. 18.

(2) Ciceron l. 1 c. 42. *des Offices,* dit : *Illiberales & ſordidi quæſtus Mercenariorum omnium quorum operæ, non quorum artes emuntur : eſt enim illis ipſa merces auctoramentum ſervitutis.* » Les Marchands, *ajoute-t-il,*

ceptions, ce n'étoient gueres que quelques Affranchis qui continuoient leur premiere induſtrie. Mais en général ils ne connoiſſoient que l'Art de la guerre, qui étoit la ſeule voye pour aller aux Magiſtratures & aux honneurs (1); ainſi les vertus guerriéres reſterent après qu'on eut perdu toutes les autres.

« ne font aucun profit s'ils ne mentent... L'Agricul-
« ture eſt le plus beau de tous les Arts & le plus
« digne d'un homme libre. »

(1) Il faloit avoir ſervi dix années entre l'âge de 16 ans & celui de 47. Voyez Polybe, Livre 6. c. 19.

CHAPITRE XI.

1. *De Sylla.* 2. *De Pompée & Ceſar.*

JE ſuplie qu'on me permette de detourner mes yeux des horreurs des guerres de MARIUS & de SYLLA; on en trouvera dans Appien l'épouvantable Hiſtoire : outre la jalouſie, l'ambition, & la cruauté des deux Cheſs, chaque Romain étoit furieux, les (1) nouveaux Citoyens & les anciens ne ſe regardoient plus comme les Membres d'une

(1) Comme Marius, pour ſe faire donner la Commiſſion de la guerre contre Mithridate au préjudice de Sylla, avoit par le ſecours du Tribun Sulpitius répandu les huit nouvelles Tribus des Peuples d'Italie dans les anciennes, ce qui rendoit les Italiens maîtres des ſuffrages, ils étoient la plupart du parti de Marius, pendant que le Sénat & les anciens Citoyens étoient du parti de Sylla.

même République, & l'on ſe faiſoit une guerre qui par un caractere particulier étoit en même tems civile & étrangere.

SYLLA fit d'aſſez bonnes Loix, il diminua la puiſſance des Tribuns ; & la moderation, ou la fantaiſie qui lui fit quitter la Dictature rétablit pour un tems le Sénat ; mais dans la fureur de ſes ſuccès il avoit fait deux choſes qui dans la ſuite mirent Rome dans l'impoſſibilité de conſerver ſa Liberté.

Il donna (1) les terres des Citoyens aux Soldats, & par-là il les corrompit pour jamais, car dès ce moment il n'y eut plus un homme de guerre qui n'attendît une occaſion qui pût mettre les biens de ſes Concitoyens entre ſes mains.

Il inventa les proſcriptions ; & mit à prix la tête de tous ceux qui n'étoient pas de ſon parti ; dès lors (2) il fut impoſſible de s'attacher davan-

(1) On diſtribua bien au commencement une partie des terres des Ennemis vaincus, mais Sylla donna celle des Citoyens.

(2) Il vint après lui un homme qui dans une cauſe impie & une Victoire encore plus honteuſe, ne confiſqua pas ſeulement les biens des Particuliers, mais enveloppa dans la même calamité des Provinces entieres. Ciceron, *des Offices*, l. 2. c. 8.

tage à la République : car parmi deux hommes ambitieux & qui ſe disputoient la victoire, ceux qui étoient neutres, & pour le parti de la Liberté, étoient sûrs d'être proſcrits par celui des deux qui ſeroit le Vainqueur ; il étoit donc de la prudence de s'attacher à l'un des d'eux.

La République devant neceſſairement perir, il n'étoit plus queſtion que de ſavoir comment, & par qui elle devait être abattuë.

Deux hommes également ambitieux, excepté que l'un ne ſavait pas aller à ſon but ſi directement que l'autre, effacerent par leur credit, par leurs exploits, par leurs vertus tous les autres Citoyens; POMPÉE parut le premier, & CESAR le ſuivit de près.

POMPÉE pour s'attirer la faveur fit caſſer les Loix de SYLLA qui bornoient le pouvoir du Peuple ; & quand il eut fait à ſon ambition un ſacrifice des Loix les plus ſalutaires de ſa patrie, il obtint tout ce qu'il voulut, & la témérité du Peuple fut ſans bornes à ſon égard.

Les Loix de Rome avoient ſagement diviſé la puiſſance publique en un grand nombre de Magiſtratures qui ſe ſoutenoient, s'arrêtoient, & ſe temperoient l'une l'autre, & comme elles n'a-

voient toutes qu'un pouvoir borné, chaque Citoyen étoit bon pour y parvenir; & le Peuple voyant paſſer devant lui pluſieurs perſonages l'un après l'autre, ne s'accoutumoit à aucun d'eux : mais dans ces tems-ci le ſyſtème de la République changea; les plus puiſſans ſe firent donner par le Peuple des Commiſſions extraordinaires, ce qui aneantit l'autorité des Magiſtrats, & mit toutes les grandes affaires dans les mains d'un ſeul, ou de peu de gens.

Falut-il faire la guerre à SERTORIUS? on en donna la Commiſſion à POMPÉE. Falut-il la faire à MITHRIDATE? Tout le monde cria POMPÉE. Eut-on beſoin de faire venir des bleds à Rome? Le Peuple croit être perdu ſi on n'en charge POMPÉE. Veut-on détruire les Pirates? Il n'y a que POMPÉE : & lorſque CESAR menace d'envahir, le Senat crie à ſon tour, & n'eſpere plus qu'en POMPÉE.

Je croi bien (diſoit MARCUS (1) au Peuple) que POMPÉE que les Nobles attendent aimera mieux aſſurer votre Liberté que leur domination; mais il y a eu un tems où chacun de vous avoit la

(1) Fragment de l'Hiſtoire de Salluſte.

protection de pluſieurs, & non pas tous la protection d'un ſeul, & où il étoit inouï qu'un mortel pût donner ou ôter de pareilles choſes.

A Rome faite pour s'agrandir il avoit falu réunir dans les mêmes perſonnes les honneurs & la puiſſance, ce qui dans des tems de trouble pouvoit fixer l'admiration du Peuple ſur un ſeul Citoyen.

Quand on accorde des honneurs, on ſait préciſément ce que l'on donne ; mais quand on y joint le pouvoir, on ne peut dire à quel point il pourra être porté.

Des preferences exceſſives données à un Citoyen dans une République ont toujours des effets neceſſaires, elles font naitre l'envie du Peuple, ou elles augmentent ſans meſure ſon amour.

Deux fois POMPÉE retournant à Rome maître d'opprimer la République, eut la moderation de congedier ſes Armées avant que d'y entrer, & d'y paroître en ſimple Citoyen ; ces actions qui le comblerent de gloire, firent que dans la ſuite quelque choſe qu'il eût fait au préjudice des Loix, le Senat ſe declara toujours pour lui.

POMPÉE avoit une ambition plus lente & plus

douce que celle de CESAR ; celui-ci vouloit aller à la Souveraine puiſſance les armes à la main, comme SYLLA ; cette façon d'opprimer ne plaiſoit point à POMPÉE ; il aſpiroit à la Dictature, mais par les ſuffrages du Peuple ; il ne pouvoit conſentir à uſurper la puiſſance, mais il auroit voulu qu'on la lui remît entre les mains.

Comme la faveur du Peuple n'eſt jamais conſtante, il y eut des tems où POMPÉE vit diminuer (1) ſon credit ; & ce qui le toucha bien ſenſiblement, des gens qu'il mépriſoit, augmenterent le leur, & s'en ſervirent contre lui.

Cela lui fit faire trois choſes également funeſtes ; il corrompit le Peuple à force d'argent, & mit dans les Elections un prix aux ſuffrages de chaque Citoyen.

De plus, il ſe ſervit de la plus vile populace pour troubler les Magiſtrats dans leurs fonctions, eſperant que les gens ſages laſſés de vivre dans l'Anarchie, le créeroient Dictateur par deſeſpoir.

Tent il est dangereux de se confier sans réserve à un ami qu'aucun autre

Enfin il s'unit d'interêts avec CESAR & CRASSUS : CATON diſoit que ce n'etoit pas leur ini-

(1) Voyez Plutarque, *Vie de Pompée.*

mitié qui avoit perdu la République, mais leur union ; en effet elle étoit en ce malheureux état qu'elle étoit moins accablée par les guerres Civiles que par la paix, qui réuniſſant les vûës & les interêts des principaux ne faiſoit plus qu'une Tyrannie.

lien ne vous attache que celu de la politique On voit journellement des exemples que de pareils amis se trahissent, qu'ils se décellent, qu'ils se persecutent après avoir parus indisolublement atachez les uns aux autres. Ce n'étoit pas l'amitié qui les unisoit, c'étoit l'intéret, et dès que cet intérêt n'avoit plus lieux, on secouoit le jouc du pretexte et on suivoit le principe.

POMPÉE ne prêta pas proprement ſon credit à CESAR, mais ſans le ſavoir il le lui ſacrifia : bientôt CESAR employa contre lui les forces qu'il lui avoit données & ſes artifices même, il troubla la Ville par ſes Emiſſaires, & ſe rendit maître des Elections. Conſuls, Preteurs, Tribuns, ſurent achetés au prix qu'ils mirent eux-mêmes.

Le Senat qui vit clairement les deſſeins de CESAR, eut recours à POMPÉE, il le pria de prendre la défenſe de la République, ſi l'on pouvoit apeller de ce nom un Gouvernement qui demandoit la protection d'un de ſes Citoyens.

Je crois que ce qui perdit ſur tout POMPÉE, fut la honte qu'il eut de penſer qu'en élevant CESAR comme il avoit fait, il eût manqué de prevoyance ; il s'accoutuma le plus tard qu'il put à cette idée ; il ne ſe mettoit point en défenſe pour ne point avouer qu'il ſe fût mis en danger ; il ſoutenoit au Senat que CESAR n'oſeroit faire la

Voila une expretion naturelle et veritable de Meurs, com-

bien de gens capritieux se precipitent plustôt dans l'infortune que d'avouer leur tort? Combiens de Pompées ne voit-on pas de nos jours, ne soutenir une opignion, que parce qu'ils l'ont avancée. Aparament que Mons: de Sintzouder, a voulu imiter à Viene la conduite que Pompée tint à Rome.

guerre, & parce qu'il l'avoit dit tant de fois, il le redisoit toujours.

Il semble qu'une chose avoit mis CESAR en état de tout entreprendre ; c'est que par une malheureuse conformité de noms, on avoit joint à son Gouvernement de la Gaule Cisalpine celui de la Gaule d'au delà des Alpes.

La Politique n'avoit point permis qu'il y eût des Armées auprès de Rome, mais elle n'avoit pas souffert non plus que l'Italie fût entierement degarnie de troupes : cela fit qu'on tint des forces considerables dans la Gaule Cisalpine, c'est-à-dire, dans le pays qui est depuis le Rubicon petit fleuve de la Romagne jusqu'aux Alpes. Mais pour assûrer la Ville de Rome contre ces troupes, on fit le célébre Senatus-Consulte, que l'on voit encore gravé sur le chemin de Rimini à Cesene, par lequel on devouoit aux Dieux infernaux, & l'on déclaroit sacrilege & parricide quiconque avec une Legion, avec une armée, ou avec une Cohorte passeroit le Rubicon.

A un Gouvernement si important qui tenoit la Ville en échec, on en joignit un autre plus considerable encore, c'étoit celui de la Gaule Transalpine qui comprenoit les pays du Midi de la

France, qui ayant donné à CESAR l'occaſion de faire la guerre pendant pluſieurs années à tous les Peuples qu'il voulut, fit que ſes ſoldats vieillirent avec lui, & qu'il ne les conquit pas moins que les Barbares. Si CESAR n'avoit point eu le Gouvernement de la Gaule Tranſalpine, il n'auroit pas corrompu ſes Soldats, ni fait reſpecter ſon nom par tant de Victoires. S'il n'avoit pas eu celui de la Gaule Ciſalpine, POMPÉE auroit pû l'arrêter au paſſage des Alpes, au lieu que dès le commencement de la guerre il fut obligé d'abandonner l'Italie ; ce qui fit perdre à ſon parti la réputation, qui dans les Guerres Civiles eſt la puiſſance même.

La même frayeur qu'ANNIBAL porta dans Rome après la bataille de Cannes, CESAR l'y répandit lorſqu'il paſſa le Rubicon. POMPÉE éperdu ne vit, dans les premiers momens de la guerre, de parti à prendre que celui qui reſte dans les affaires deſeſperées : il ne fut que ceder & que fuir ; il ſortit de Rome, y laiſſa le Treſor public, il ne put nulle part retarder le Vainqueur, il abandonna une partie de ſes troupes, toute l'Italie, & paſſa la mer.

On parle beaucoup de la fortune de Ceſar ;

mais cet homme extraordinaire avoit tant de grandes qualités ſans pas un défaut, quoiqu'il eût bien des vices, qu'il eût été bien difficile que quelque Armée qu'il eût commandée, il n'eût été Vainqueur, & qu'en quelque République qu'il fût né, il ne l'eût gouvernée.

CESAR après avoir defait les Lieutenans de POMPÉE en Eſpagne, alla en Gréce le chercher lui-même : POMPÉE, qui avoit la côte de la mer & des forces ſuperieures, étoit ſur le point de voir l'Armée de CESAR détruite par la miſere et la faim : mais comme il avoit ſouverainement le foible de vouloir être aprouvé, il ne pouvoit s'empêcher de (1) prêter l'oreille aux vains diſcours de ſes gens qui le railloient ou l'accuſoient ſans ceſſe ; il veut, diſoit l'un, ſe perpetuer dans le Commandement, & être comme AGAMEMNON le Roi des Rois : je vous avertis, diſoit un autre, que nous ne mangerons pas encore cette année des figues de Tuſculum. Quelques ſuccès particuliers qu'il eut acheverent de tourner la tête à cette troupe Senatoriale : ainſi pour n'être pas blâmé, il fit une choſe que la poſterité blâmera

(1) Voyez Plutarque, *Vie de Pompée.*

toujours, de ſacrifier tant d'avantages pour aller avec des troupes nouvelles combattre une Armée qui avoit vaincu tant de fois.

Lorſque les reſtes de Pharſale ſe furent retirés en Afrique, SCIPION qui les commandoit, ne voulut jamais ſuivre l'avis de CATON de traîner la guerre en longueur; enflé de quelques avantages il riſqua tout, & perdit tout; & lorſque BRUTUS & CASSIUS rétablirent ce parti, la même précipitation (1) perdit la République une troiſiéme fois.

Vous remarquerez que dans ces Guerres Civiles qui durerent ſi longtems, la puiſſance de Rome s'accrut ſans ceſſe au dehors ſous MARIUS, SYLLA, POMPÉE, CESAR, ANTOINE, AUGUSTE; Rome toujours plus terrible acheva de détruire tous les Rois qui reſtoient encore.

Il n'y a point d'Etat qui menace ſi fort les autres d'une Conquête que celui qui eſt dans les horreurs de la guerre civile; tout le monde, Noble, Bourgeois, Artiſan, Laboureur y devient Soldat; & lorſque par la paix les forces ſont réu-

(1) Cela eſt bien expliqué dans Appien, de la guerre Civile l. 4. L'Armée d'Octave & d'Antoine auroit peri de faim ſi l'on n'avoit pas donné la bataille.

nies, cet Etat a de grands avantages fur les autres qui n'ont gueres que des Citoyens; d'ailleurs dans les guerres civiles il ſe forme toujours de Grands Hommes, parce que dans la confuſion ceux qui ont du mérite ſe font jour, chacun ſe place, & ſe met à ſon rang; au lieu que dans les autres tems on eſt placé, & on l'eſt preſque toujours tout de travers; & pour paſſer de l'exemple des Romains à d'autres plus recens, les François n'ont jamais été ſi redoutables au dehors qu'après les querelles des Maiſons de Bourgogne & d'Orleans, après les troubles de la Ligue, après les Guerres Civiles de la minorité de LOUIS XIII & celle de LOUIS XIV. L'Angleterre n'a jamais été ſi reſpectée que ſous CROMWEL après les guerres du long Parlement. Les Allemans n'ont pris la ſuperiorité ſur les Turcs qu'après les Guerres Civiles d'Allemagne. Les Eſpagnols ſous PHILIPPE V d'abord après les Guerres Civiles pour la ſucceſſion ont montré en Sicile une force qui a étonné l'Europe; & nous voyons aujourd'hui la Perſe renaître des cendres de la Guerre Civile, & humilier les Turcs.

Don Carlos ne brilleroit pas dans les guerres civiles: Combien peu de personnes de condition y feroient fortune: Il est bien heureux pour les incapables que la fortune aveugle veuille bien prendre soin de leur destinée.

Enfin la République fut opprimée, & il n'en faut pas accuſer l'ambition de quelques Particu-

liers, il en faut accuſer l'Homme toujours plus avide du pouvoir à meſure qu'il en a davantage, & qui ne deſire tout, que parce qu'il poſſede beaucoup.

Si CESAR & POMPÉE avoient penſé comme CATON, d'autres auroient penſé comme firent CESAR & POMPÉE, & la République, deſtinée à perir, auroit été entrainée au précipice par une autre main.

CESAR pardonna à tout le monde; mais il me ſemble que la moderation que l'on montre après qu'on a tout uſurpé, ne mérite pas de grandes louanges.

Ceci est d'un critique outré. Silla, le barbare Silla, n'en usa pas avec autens de modération que Cesar : une ame basse qui auroit pu se venger l'auroit pourtent faite. Mais Cesar ne sait que pardonér. Il est toujours beau de pardonér quand méme on n'a plus rien à craindre.

Quoique l'on ait dit de ſa diligence après Pharſale, CICERON l'accuſe de lenteur avec raiſon; il dit à CASSIUS (1) qu'ils n'auroient jamais cru que le parti de POMPÉE ſe fût ainſi relevé en Eſpagne, & en Afrique, & que s'ils avoient pû prevoir que CESAR ſe fût amuſé à ſa guerre d'Alexandrie, ils n'auroient pas fait leur paix, & auroient ſuivi SCIPION & CATON en Afrique; ainſi un fol amour lui fit eſſuyer quatre guerres, & en ne prévenant pas les deux dernieres, il

(1) Epitres familieres, l. 15, lettre 15.

remit en queſtion ce qui avoit été décidé à Pharſale.

CESAR gouverna d'abord ſous des titres de Magiſtrature ; car les hommes ne ſont gueres touchés que des noms, & comme les Peuples d'Aſie abhorroient ceux de Conſul & de Proconſul, les Peuples d'Europe deteſtoient celui de Roi, de ſorte que dans ces tems-là ces deux noms faiſoient le bonheur, ou le deſeſpoir de toute la terre. Il ne laiſſa pas de tenter de ſe faire mettre le Diadême ſur la tête ; mais voyant que le Peuple ceſſoit ſes acclamations, il le rejetta ; il fit encore d'autres tentatives (1), & je ne puis comprendre qu'il pût croire que les Romains pour le ſouffrir Tyran aimaſſent pour cela la Tyrannie, ou cruſſent avoir fait ce qu'ils avoient fait.

Liséz Baille, Vie de Cesar, vous y trouverés des raisons curieuses.

Un jour que le Sénat lui deferoit de certains honneurs, il negligea de ſe lever, & pour lors les plus graves de ce Corps acheverent de perdre patience.

C'est la vrai cause du zelle que le peuple a pour sa religion; il y est acoutumé. Il suit son chemin qui le mene au ciel; et il l'a

On n'offenſe jamais plus les hommes que lorſqu'on choque leurs Cérémonies & leurs uſages ;

(1) Il caſſa les Tribuns du Peuple.

cherchez à les opprimer, c'eſt quelquefois une preuve de l'eſtime que vous en faites; choquez leur Coutumes, c'eſt toujours une marque de mepris.

cheminé déjà depuis longtems. C'est pourquoi il le veut cheminér encore, et il veut pas qu'on s'imagine que sa manière de se sauvér est moins bone qu'une autre mode.

CESAR de tout tems ennemi du Sénat ne put cacher le mépris qu'il conçut pour ce Corps qui étoit devenu preſque ridicule (1) depuis qu'il n'avoit plus de puiſſance; par-là ſa clemence même fut inſultante; on regarda qu'il ne pardonnoit pas, mais qu'il dedaignoit de punir.

Cette reflextion est outrée, et à jugér des homes avec cette même rigueur, il n'y en a aucune de heroïque. Qui prouve trop ne prouve rien.

On peut voir dans les Lettres de quelques grands hommes de ce tems-là (2), qu'on a miſes ſous le nom de Ciceron, parce que la plupart ſont de lui, l'abattement & le deſeſpoir des pre-

(1) Cesar faisoit lui-même les Sénatus-Conſultes, & les ſouſcrivoit du nom des premiers Sénateurs qui lui venoient dans l'eſprit : Ciceron, *Lettres familieres*, l. 9. lettre 15, dit, « J'aprens quelquefois « qu'un Sénatus-Conſulte paſſé à mon avis a été porté « en Syrie & en Armenie avant que j'aye ſu qu'il ait « été fait, & pluſieurs Princes m'ont écrit des Lettres « de remerciement ſur ce que j'avois été d'avis qu'on « leur donnât le titre de Rois, que non ſeulement je « ne savois pas être Rois, mais même qu'ils fuſſent « au monde. »

(2) Voyez les Lettres de Ciceron & de Servius Sulpitius.

miers hommes de la République à cette revolution ſubite, qui les priva de leurs honneurs & de leurs occupations mêmes, lorſque le Sénat étant ſans fonctions ce credit qu'ils avoient eu par toute la terre, ils ne pûrent plus l'eſperer que dans le cabinet d'un ſeul, & cela ſe voit bien mieux dans ces Lettres que dans les diſcours des Hiſtoriens ; elles ſont le Chef-d'œuvre de la naïveté de gens unis par une douleur commune, & d'un ſiecle où la fauſſe politeſſe n'avoit pas mis le menſonge par-tout ; enfin on n'y voit point comme dans la plûpart de nos Lettres modernes des gens qui veulent ſe tromper, mais des amis malheureux qui cherchent à ſe tout dire.

Il étoit bien difficile que CESAR pût deffendre ſa vie, la plûpart des Conjurés (1) étoient de ſon parti, ou avoient été par lui comblés de bienfaits, & la raiſon en eſt bien naturelle, ils avoient trouvé de grands avantages dans ſa Victoire, mais plus leur fortune devenoit meilleure, plus ils commençoient à avoir part au malheur com-

(1) Decimus Brutus, Caïus Caſca, Trebonius, Tullius Cimber, Minutius Baſillus étoient amis de Cesar. Appian, *de bello civili*, l. 2. cap. 113.

mun ; car à un homme qui n'a rien, il importe aſſez peu à certains égards en quel Gouvernement il vive.

De plus, il y avoit un certain Droit des gens, une opinion établie dans toutes les Républiques de Gréce & d'Italie, qui faiſoit regarder comme un homme vertueux l'aſſaſſin de celui qui avoit uſurpé la Souveraine puiſſance; à Rome ſur-tout depuis l'expulſion des Rois, la Loi étoit préciſe, les exemples reçus, la République armoit le bras de chaque Citoyen, le faiſoit Magiſtrat pour le moment, & l'avouoit pour ſa défenſe.

BRUTUS (1) oſe bien dire à ſes amis que quand ſon père reviendroit ſur la terre, il le tueroit tout de même, & quoique par la continuation de la Tyrannie, cet eſprit de liberté ſe perdit peu à peu, les conjurations au commencement du Regne d'AUGUSTE renaiſſoient toujours.

C'étoit un amour dominant pour la patrie qui ſortant des Régles ordinaires des Crimes & des Vertus, n'écoutoit que lui ſeul, & ne voyoit ni Citoyen, ni ami, ni bienfaiteur, ni pere ; la Vertu

(1) Lettre de Brutus dans le Recueil de celles de Ciceron. Lettre 16.

ſembloit s'oublier pour ſe ſurpaſſer elle-même, & l'action qu'on ne pouvoit d'abord aprouver parce qu'elle étoit atroce, elle la faiſoit admirer comme divine.

On pouroit dire beaucoup de choſes pour excuſer Céſar. Je n'aléguerai qu'une raiſon qui eſt que la ſituation de la République étoit ſi violente qu'elle ne pouvoit pas être ſauvée autrement des guerres inteſtines qui la déchiroyent qu'en tombant ſous le pouvoir d'un ſeul chef.

En effet le crime de CESAR qui vivoit dans un Gouvernement libre, n'étoit-il pas de s'être mis hors d'état d'être puni autrement que par un aſſaſſinat ? & demander pourquoi on ne l'avoit pas pourſuivi par la force ouverte, ou par les Loix, n'étoit-ce pas demander raiſon de ſes Crimes ?

CHAPITRE XII.

De l'état de Rome après la mort de Ceſar.

Il étoit tellement impoſſible que la République pût ſe rétablir qu'il arriva ce qu'on n'avoit jamais encore vû, qu'il n'y eut plus de Tyran, & qu'il n'y eut pas de liberté ; car les Cauſes, qui l'avoient détruite, ſubſiſtoient toujours.

Les Conjurés n'avoient formé de plan que pour la Conjuration, & n'en avoient point fait pour la ſoutenir.

Après l'action faite ils ſe retirerent au Capitole, le Sénat ne s'aſſembla pas, & le lendemain Lepidus qui cherchoit le trouble, ſe ſaiſit avec des gens armés de la Place Romaine.

Les Soldats Veterans qui craignoient qu'on ne repetât les dons immenſes qu'ils avoient reçus,

entrerent dans Rome, cela fit que le Sénat aprouva tous les actes de CESAR, & que conciliant les extrêmes, il accorda une Amniſtie aux Conjurés, ce qui produiſit une fauſſe paix.

CESAR avant ſa mort ſe préparant à ſon expedition contre les Parthes avoit nommé des Magiſtrats pour pluſieurs années, afin qu'il eût des gens à lui qui maintinſſent dans ſon abſence la tranquilité de ſon Gouvernement; ainſi après la mort ceux de ſon parti ſe ſentirent des reſſources pour longtems.

Comme le Sénat avoit aprouvé tous les actes de CESAR ſans reſtriction, & que l'execution en fut donnée aux Conſuls, ANTOINE qui l'étoit ſe ſaiſit du livre de raiſon de CESAR, gagna ſon Secretaire, & y fit écrire tout ce qu'il voulut, de maniere que le Dictateur regnoit plus imperieuſement que pendant ſa vie; car ce qu'il n'auroit jamais fait, ANTOINE le faiſoit, l'argent qu'il n'auroit jamais donné, ANTOINE le donnoit, & tout homme qui avoit de mauvaiſes intentions contre la République, trouvoit ſoudain une recompenſe dans les livres de CESAR.

Par un nouveau malheur CESAR avoit amaſſé pour ſon expedition des ſommes immenſes qu'il

avoit miſes dans le Temple d'Ops, ANTOINE avec ſon livre en diſpoſa à ſa fantaiſie.

Les Conjurés avoient d'abord réſolu de jetter le Corps (1) de CESAR dans le Tibre, ils n'y auroient trouvé nul obſtacle, car dans ces momens d'étonnement qui ſuivent une action inopinée, il eſt facile de faire tout ce qu'on peut oſer; cela ne fut point executé, & voici ce qui en arriva.

Le Sénat ſe crut obligé de permettre qu'on fît les obſeques de CESAR, & effectivement dès qu'il ne l'avoit pas déclaré Tyran, il ne pouvoit lui refuſer la ſepulture : Or c'étoit une Coutume des Romains ſi vantée par Polybe de porter dans les funerailles les Images des Ancêtres, & de faire enſuite l'Oraison funebre du defunt, ANTOINE qui la fit montra au Peuple la Robe enſanglantée de CESAR, lui lut ſon Teſtament où il lui faiſoit de grandes largeſſes, & l'agita au point qu'il mit le feu aux maiſons des Conjurés.

Nous avons un aveu (2) de CICERON qui gou-

(1) Cela n'auroit pas été ſans exemple; après que Tiberius Gracchus eut été tué, Lucretius Edile, qui fut depuis appelé *Veſpillo*, jetta ſon Corps dans le Tibre. Aurel. Vict. *de viris Illuſt.* cap. 64.

(2) Lettres à Atticus, l. 14. l. 9

verna le Sénat dans toute cette affaire, qu'il auroit mieux valu agir avec vigueur, & s'expoſer à perir, & que même on n'auroit point peri; mais il ſe diſculpe ſur ce que lorſque le Sénat fut aſſemblé, il n'étoit plus tems, & ceux qui ſavent le prix d'un moment dans des affaires où le Peuple a tant de part, n'en ſeront pas étonnés.

Voici un autre accident: pendant qu'on faiſoit des Jeux en l'honneur de Cesar, une Comete à longue chevelure parut pendant ſept jours, le Peuple crut que ſon ame avoit été reçue dans le Ciel.

C'étoit bien une Coutume des Peuples de Grece & d'Aſie de bâtir (1) des Temples aux Rois & même aux Proconſuls qui les avoient gouvernés; on leur laiſſoit faire ces choſes comme le témoignage le plus fort qu'ils puſſent donner de leur ſervitude: les Romains même pouvoient dans des Laraires ou des Temples particuliers rendre des honneurs divins à leurs ancêtres; mais je ne vois pas que depuis Romulus juſ-

(1) Voyez là-deſſus les Lettres de Ciceron à Atticus, l. 5 & la remarque de Mr. l'Abbé de Mongaut.

qu'à CESAR aucun Romain ait (1) été mis au nombre des Divinités publiques.

Le Gouvernement de la Macédoine étoit échu à ANTOINE, il voulut au lieu de celui-là avoir celui des Gaules, on voit bien par quel motif; DECIMUS BRUTUS qui avoit la Gaule Cisalpine ayant refusé de la lui remettre, il voulut l'en chasser, cela produisit une guerre Civile, dans laquelle le Sénat déclara ANTOINE ennemi de la patrie.

CICERON pour perdre ANTOINE son ennemi particulier, avoit pris le mauvais parti de travailler à l'élévation d'OCTAVE; & au lieu de chercher à faire oublier au Peuple CESAR, il le lui avoit remis devant les yeux.

OCTAVE se conduisit avec CICERON en homme habile, il le flatta, le loua, le consulta, & employa tous ces artifices, dont la vanité ne se défie jamais.

Ce qui gâte presque toutes les affaires, c'est qu'ordinairement ceux qui les entreprennent,

(1) Dion dit que les Triumvirs qui esperoient tous d'avoir quelque jour la place de Cesar, firent tout ce qu'ils purent pour augmenter les honneurs qu'on lui rendoit, l. 47.

outre la réuſſite principale, cherchent encore de certains petits ſuccès particuliers qui flattent leur amour propre & les rendent contens d'eux.

Pourvue qu'un citoyein contribue au bien public, s'il le fait par le plaisir seul de bien faire, il est d'autans plus louables; s'il le fait pour l'amour de la gloire le principe n'est pas si beau, mais l'effet est le même.

Je crois que ſi CATON s'étoit reſervé pour la République, il auroit donné aux choſes tout un autre tour. CICERON avec des parties admirables pour un ſecond rôle, étoit incapable du premier; il avoit un beau genie, mais une ame ſouvent commune; l'acceſſoire chez CICERON c'étoit la vertu, chez CATON (1) c'étoit la gloire; CICERON ſe voyoit toujours le premier, CATON s'oublioit toujours; celui-ci vouloit ſauver la République pour elle-même, celui-là pour s'en vanter.

Je pourrois continuer le parallele en diſant que quand CATON prevoyoit, CICERON craignoit; que là où CATON eſperoit, CICERON ſe confioit; que le premier voyoit toujours les choſes de ſang froid, l'autre au travers de cent petites paſſions.

ANTOINE fut défait à Modêne, les deux Conſuls HIRTIUS & PANSA y périrent, le Sénat qui ſe crut au deſſus de ſes affaires ſongea à abaiſſer

(1) *Eſſe quam videri bonus malebat; itaque quominùs gloriam petebat, eo magis illam aſſequebatur.* Salluſt. bell., Catil. Cap. 54.

OCTAVE, qui de ſon côté ceſſa d'agir contre ANTOINE, mena ſon Armée à Rome, & ſe fit déclarer Conſul.

Voila comment CICERON qui ſe vantoit que ſa Robe avoit détruit les Armées d'ANTOINE, donna à la République un Ennemi plus dangereux parce que ſon nom étoit plus cher, & ſes droits en aparence (1) plus légitimes.

ANTOINE de fait s'étoit refugié dans la Gaule Tranſalpine, où il avoit été reçu par Lepidus; ces deux hommes convinrent avec OCTAVE, & ils ſe donnerent l'un à l'autre la vie de leurs amis (2) & de leurs ennemis; LEPIDE reſta à Rome, & les deux autres allerent chercher BRUTUS & CASSIUS, & ils les trouverent dans ces lieux où l'on combattit trois fois pour l'Empire du Monde.

BRUTUS & CASSIUS ſe tuerent avec une précipitation qui n'eſt pas excuſable; & l'on ne peut lire cet endroit de leur vie ſans avoir pitié de la

(1) Il étoit héritier de Ceſar & son fils par adoption.

(2) Leur cruauté fut ſi inſenſée, qu'ils ordonnerent que chacun eût à se réjouïr des proſcriptions ſous peine de la vie. Voyez Dion.

C'est un remède qu'il ne faut employer que dans les extrêmes, la raison en est qu'on ne peut s'en servir qu'une fois.

République qui fut ainſi abandonnée, CATON s'étoit donné la mort à la fin de la Tragedie, ceux-ci la commencerent en quelque façon par leur mort.

On peut donner pluſieurs cauſes de cette Coutume ſi générale des Romains de ſe donner la mort ; le progrès de la Secte Stoïque qui y encourageoit ; l'établiſſement des Triomphes & de l'Eſclavage, qui firent penſer à pluſieurs grands hommes qu'il ne faloit pas ſurvivre à une défaite ; l'avantage que les accuſés avoient de ſe donner la mort plutôt que de ſubir un jugement par lequel leur mémoire devoit être flétrie (1), & leurs biens confiſqués, une eſpece de point d'honneur peut-être plus raiſonnable que celui qui nous porte aujourd'hui à égorger notre ami pour un geſte ou une parole ; enfin (2) une grande commodité pour le Héroïſme, chacun faiſant finir la

Tout acte qui se fait avec le consentement des parties est légal, ore, des que je résous de m'ôter la vie, j'y donne mon consentement, donc ce n'est point une violence, et

(1) *Eorum qui de ſe ſtatuebant humabantur corpora manebant Teſtamenta, pretium feſtinandi.* Tacit. Annal. l. 6. cap. 29.

(2) Si Charles Ier, ſi Jacques II avoient vécu dans une Religion qui leur eût permis de ſe tuer, ils n'auroient pas eu à ſoutenir, l'un une telle mort, l'autre une telle vie.

piece qu'il jouoit dans le monde à l'endroit où il vouloit.

On pourroit ajoûter une grande facilité dans l'exécution ; l'ame toute occupée de l'action qu'elle va faire, du motif qui la détermine, du peril qu'elle va éviter, ne voit point proprement la mort, parce que la paſſion fait ſentir, & jamais voir.

L'amour propre, l'amour de notre conſervation ſe transforme en tant de manieres, & agit par des principes ſi contraires, qu'il nous porte à ſacrifier notre Etre pour l'amour de notre Etre ; & tel eſt le cas que nous faiſons de nous-mêmes, que nous conſentons à ceſſer de vivre par un inſtinct naturel & obſcur qui fait que nous nous aimons plus que notre vie même.

Il eſt certain que les hommes ſont devenus moins libres, moins courageux, moins portés aux grandes entrepriſes qu'ils n'étoient, lorſque par cette puiſſance qu'on prenoit ſur ſoi-même, on pouvoit à tous les inſtans échaper à toute autre puiſſance.

c'est un acte volontaire qui par cela même devient juste.

La religion a beaucoup énervé le courage des peuples ou elle a été annoncée. Un home qui craint de se tuer doit craindre la mort et qui craint la mort ne peut avoir un cœur héroïque.

De plus la teeur de ces Jugemens de Proserpine Canonisez fait trembler meinte home qui sans cet article de foi eut méconnu la crainte.

CHAPITRE XIII.

Auguste.

Sextus Pompée tenoit la Sicile & la Sardaigne, il étoit maître de la mer, & il avoit avec lui une infinité de fugitifs & de proſcrits, qui combattoient pour leurs dernieres eſperances ; Octave lui fit deux guerres très laborieuses, & après bien des mauvais ſucces il le vainquit par l'habileté d'Agrippa.

Les Conjurés avoient preſque tous fini malheureuſement leur vie ; & il étoit bien naturel que des gens qui étoient à la tête d'un parti abattu tant de fois dans des guerres où l'on ne ſe faiſoit aucun quartier, euſſent peri de mort violente. De là cependant on tira la conſéquence

d'une Vangeance celeſte, qui puniſſoit les meurtriers de CESAR, & proſcrivoit leur cauſe.

OCTAVE gagna les Soldats de LEPIDUS, & le dépouilla de la puiſſance du Triumvirat, il lui envia même la conſolation de mener une vie obſcure, & le força de ſe trouver comme homme privé dans les aſſemblées du Peuple.

On eſt bien aiſe de voir l'humiliation de ce LEPIDUS ; c'étoit le plus mechant Citoyen qui fût dans la République, toujours le premier à commencer les troubles, formant ſans ceſſe des projets funeſtes, où il étoit obligé d'aſſocier de plus habiles gens que lui : un Auteur moderne (1) s'eſt plû à en faire l'éloge, & cite ANTOINE qui dans une de ſes Lettres lui donne la qualité d'honnête homme ; mais un honnête homme pour ANTOINE ne devoit guere l'être pour les autres.

C'est qu'Antoine se gardoit bien de condamner ses propres vices, et quiconque suivoit son parti étoit honnête homme à ses yeux, et qui suivoit un parti contraire étoit un scélérat à son avis.

Je crois qu'OCTAVE eſt le ſeul de tous les Capitaines Romains qui ait gagné l'affection des Soldats en leur donnant ſans ceſſe des marques d'une lâcheté naturelle. Dans ces tems-là les Soldats faiſoient plus de cas de la liberalité de

(1) L'abbé de St. Real.

leur Général que de ſa valeur ; peut-être même que ce fut un bonheur pour lui de n'avoir eu aucune des qualités qui pouvoient lui procurer l'Empire, & que cela même l'y porta, on le craignit moins ; il n'eſt pas impoſſible que les choſes qui le deshonorerent le plus ayent été celles qui le ſervirent le mieux ; s'il avoit d'abord montré une grande ame, tout le monde ſe ſeroit meſié de lui, & s'il eût eu de la hardieſſe, il n'auroit pas donné à ANTOINE le tems de faire toutes les extravagances qui le perdirent.

ANTOINE ſe préparant contre OCTAVE jura à ſes Soldats que deux mois après ſa Victoire il rétabliroit la République ; ce qui fait bien voir que les Soldats mêmes étoient jaloux de la Liberté de leur patrie, quoiqu'ils la détruiſiſſent ſans ceſſe, n'y ayant rien de ſi aveugle qu'une Armée.

La bataille d'Actium ſe donna, CLEOPATRE fuit, & entraina ANTOINE avec elle : il eſt certain que dans la fuite (1) elle le trahit : peut-être que par cet eſprit de coquetterie inconcevable des femmes, elle avoit formé le deſſein de mettre

(1) Voyez Dion, l. 51.

encore à ſes pieds un troiſième Maître du Monde.

Ce qu'il y a de ſurprenant dans ces guerres, c'eſt qu'une bataille décidoit preſque toujours l'affaire, & qu'une defaite ne ſe reparoit pas.

Les Soldats Romains n'avoient point proprement d'eſprit de parti; ils ne combattoient point pour une certaine choſe, mais pour une certaine perſonne; ils ne connoiſſoient que leur Chef qui les engageoit par des eſperances immenſes: mais le Chef battu n'étant plus en état de remplir ſes promeſſes, ils ſe tournoient d'un autre côté. Les Provinces n'entroient point non plus ſincerement dans la querelle, car il leur importoit fort peu qui eût le deſſus du Sénat ou du Peuple: ainſi ſi-tôt qu'un des Chefs étoit battu, elles ſe donnoient (1) à l'autre; car il faloit que chaque Ville ſongeât à ſe juſtifier devant le Vainqueur, qui ayant des promeſſes immenſes à tenir aux Soldats, devoit leur ſacrifier les pays les plus coupables.

(1) Il n'y avoit point de garniſons dans les Villes pour les contenir, & les Romains n'avoient eu beſoin d'aſſurer leur empire que par des Armées ou des Colonies.

Nous avons eu en France deux ſortes de guerres Civiles; les unes avoient pour prétexte la Religion, & elles ont duré, parce que le motif ſubſiſtoit après la Victoire : les autres n'avoient pas proprement de motif, mais étoient excitées par la legereté ou l'ambition de quelques Grands, & elles étoient d'abord étouffées.

AUGUSTE (c'eſt le nom que la flatterie donna à Octave) établit l'ordre, c'eſt-à-dire une ſervitude durable; car dans un Etat libre où l'on vient d'uſurper la Souveraineté, on appelle Régle tout ce qui peut fonder l'autorité ſans bornes d'un ſeul, & on nomme trouble, diſſenſion, mauvais Gouvernement tout ce qui peut maintenir l'honnête liberté des Sujets. *N. B.*

Tous les gens qui avoient eu des projets ambitieux avoient travaillé à mettre une eſpece d'anarchie dans la République, POMPEE, CRASSUS & CESAR y réuſſirent à merveille; ils établirent une impunité de tous les crimes publics; tout ce qui pouvoit arrêter la corruption des mœurs, tout ce qui pouvoit faire une bonne Police, ils l'abolirent; & comme les bons Legiſlateurs cherchent à rendre leurs Concitoyens meilleurs, ceux-ci travailloient à les rendre pires : ils intro-

duiſirent donc la coutume de corrompre le Peuple à prix d'argent, & quand on étoit accuſé de brigues, on corrompoit auſſi les Juges: ils firent troubler les Elections par toutes ſortes de violences, & quand on étoit mis en Juſtice, on intimidoit encore les Juges; l'autorité même du Peuple étoit anéantie, temoin (1) Gabinius, qui après avoir rétabli malgré le Peuple Ptolomée à main armée, vint froidement demander le Triomphe.

Ces premiers hommes de la République cherchoient à degoûter le Peuple de ſon pouvoir, & à devenir néceſſaires en rendant extrêmes les inconveniens du Gouvernement Républicain: mais lorſqu'Auguste fut une fois le maître, la Politique le fit travailler à rétablir l'ordre pour faire ſentir le bonheur du Gouvernement d'un ſeul.

Lorſqu'Auguste avoit les armes à la main, il craignoit les revoltes des Soldats, & non pas les Conjurations des Citoyens; c'eſt pour cela qu'il menagea les premiers, & fut ſi cruel aux autres; lorſqu'il fut en paix il craigni les Conjurations,

(1) Ceſar fit la Guerre aux Gaulois, & Craſſus aux Parthes ſans qu'il y eût eu aucune délibération du Sénat, ni aucun Decret du Peuple. Voyez Dion.

& ayant toujours devant les yeux le deſtin de CESAR pour éviter ſon ſort, il ſongea à s'éloigner de ſa conduite; voilà la clef de toute la vie d'AUGUSTE : il porta dans le Sénat une Cuiraſſe ſous ſa Robe, il refuſa le nom de Dictateur; & au lieu que CESAR diſoit inſolemment que la République n'étoit rien, & que ſes paroles étoient des Loix, AUGUSTE ne parla que de la dignité du Sénat, & de ſon reſpect pour la République. Il ſongea donc à établir le Gouvernement le plus capable de plaire qui fût poſſible ſans choquer ſes interêts, & il en fit un Ariſtocratique par raport au Civil, & Monarchique par raport au Militaire : Gouvernement ambigu, qui n'étant pas ſoutenu par ſes propres forces, ne pouvoit ſubſiſter que tandis qu'il plairoit au Monarque, & étoit entierement Monarchique par conſéquent.

On a mis en queſtion ſi AUGUSTE avoit eu veritablement le deſſein de ſe démettre de l'Empire: mais qui ne voit que s'il l'eût voulu, il étoit impoſſible qu'il n'y eût réuſſi? Ce qui fait voir que c'étoit un jeu, c'eſt qu'il demanda tous les dix ans qu'on le ſoulageât de ce poids, & qu'il le porta toujours; c'étoient de petites fineſſes pour ſe faire encore donner ce qu'il ne croyoit pas avoir aſſez

acquis. Je me détermine par toute la vie d'AUGUSTE ; & quoique les hommes ſoient fort bizarres, cependant il arrive très rarement qu'ils renoncent dans un moment à ce à quoi ils ont reflechi pendant toute leur vie. Toutes les actions d'AUGUSTE, tous ſes Reglemens tendoient viſiblement à l'établiſſement de la Monarchie : SYLLA ſe defait de la Dictature ; mais dans toute la vie de SYLLA, au milieu de ſes violences on voit un eſprit Républicain ; tous ſes Reglemens quoique tyranniquement exécutés tendent toujours à une certaine forme de République : SYLLA homme emporté mene violemment les Romains à la Liberté, AUGUSTE rufé Tyran (1) les conduit doucement à la Servitude. Pendant que ſous SYLLA la République reprenoit des forces, tout le monde crioit à la Tyrannie, & pendant que ſous AUGUSTE la Tyrannie ſe fortifioit, on ne parloit que de Liberté.

C'eſt que l'un ſuivoit les impulſions d'un naturel franc et incapable de feindre, et l'autre pretoit à ſes deſſeints dangereux toutes les couleurs de la Vertu et de la Juſtice.

(1) J'employe ici ce mot dans le ſens des Grecs & des Romains qui donnoient ce nom à tous ceux qui avoient renverſé la Democratie; car d'ailleurs depuis la Loi du Peuple, AUGUSTE étoit devenu prince légitime, *Lege Regiâ quæ de ejus imperio lata eſt, Populus ei & in eum omne imperium tranſtulit.* Inſtitutes, l. 1.

La Coutume des Triomphes qui avoient tant contribué à la grandeur de Rome, ſe perdit ſous AUGUSTE, ou plutôt cet honneur devint un privilege (1) de la Souveraineté. La plûpart des choſes qui arriverent ſous les Empereurs avoient leur origine dans la République (2), & il faut les raprocher; celui-là ſeul avoit droit de demander (3) le Triomphe ſous les auſpices duquel la guerre s'étoit faite; or elle se faiſoit toujours ſous les auſpices du Chef, & par conſéquent de l'Empereur, qui étoit le Chef de toutes les Armées.

Comme du tems de la République on eut pour principe de faire continuellement la guerre, ſous

(1) On ne donna plus aux Particuliers que les Ornemens triomphaux. Dion *in Aug.*

(2) Les Romains ayant changé de Gouvernement ſans avoir été envahis, les mêmes Coutumes reſtèrent après le changement du Gouvernement, dont la forme même reſta à l'eſſentiel près.

(3) Dion *in Aug.* l. 54. dit qu'Agrippa négligea par modeſtie de rendre compte au Sénat de ſon expédition contre les Peuples du Boſphore, & refuſa même le Triomphe, & que depuis lui perſonne de ſes pareils ne triompha; mais c'étoit une grace qu'Auguste vouloit faire à Agrippa, & qu'Antoine ne fit point à Ventidius la premiere fois qu'il vainquit les Parthes.

les Empereurs la maxime fut d'entretenir la paix : les Victoires ne furent regardées que comme des sujets d'inquiétude avec des Armées qui pouvoient mettre leurs services à trop haut prix. Ceux qui eurent quelque Commandement craignirent d'entreprendre de trop grandes choses ; il falut moderer sa gloire, de façon qu'elle ne reveillât que l'attention, & non pas la jalousie du Prince, & ne point paroître devant lui avec un éclat que ses yeux ne pouvoient souffrir.

NB. — C'est une maxime qu'on est obligé de practiquer encore de nos jours, comme s'il n'étoit pas indifférent au bien public de qui il vient et de quelle main il est cimenté.

AUGUSTE fut fort retenu (1) à accorder le droit de Bourgeoisie Romaine, il fit des Loix (2) pour empêcher qu'on n'affranchît trop d'Esclaves (3), il recommanda par son Testament que l'on gardât ces deux maximes, & qu'on ne cherchât point à étendre l'Empire par de nouvelles guerres.

Ces trois choses étoient très-bien liées ensemble ; dès qu'il n'y avoit plus de guerres, il ne faloit plus de Bourgeoisie nouvelle, ni d'affranchissemens.

(1) Suetone *in Aug.*

(2) Institutes de Justinien. l. 1, tit. 4, & Suet. *in Aug.*

(1) Dion *in Aug.*

Lorſque Rome avoit des guerres continuelles, il ſaloit qu'elle reparât continuellement ſes habitans : dans les commencemens on y mena une partie du Peuple de la ville vaincuë ; dans la ſuite pluſieurs Citoyens des villes voiſines y vinrent pour avoir part au droit de ſuffrage, & ils s'y établirent en ſi grand nombre, que ſur les plaintes des Alliés on fut ſouvent obligé de les leur renvoyer ; enfin on y arriva en foule des Provinces ; les Loix favoriſerent les Mariages, & même les rendirent néceſſaires : Rome fit dans toutes ſes guerres un nombre d'Eſclaves prodigieux ; & lorſque ſes Citoyens furent comblés de richeſſes, ils en acheterent de toutes parts, mais ils les affranchirent ſans (1) nombre, par généroſité, par avarice, par foibleſſe ; les uns vouloient recompenſer des Eſclaves fidelles ; les autres vouloient recevoir en leur nom le bled que la République diſtribuoit aux pauvres Citoyens ; d'autres enfin deſiroient d'avoir à leur pompe funebre beaucoup de gens qui la ſuiviſſent avec un chapeau de fleurs. Le Peuple fut preſque compoſé d'Affranchis de façon que ces maîtres du

(1) Denis d'Halicarnaſſe, l. 4.

monde, non ſeulement dans les commencemens, mais dans tous les tems furent pour la plûpart d'origine ſervile.

Le nombre du petit peuple preſque tout compoſé d'Affranchis, ou de fils d'Affranchis devenant incommode, on en fit des Colonies par le moyen deſquelles on s'aſſûra de la fidélité des Provinces; c'étoit une circulation des hommes de tout l'Univers, Rome les recevoit Eſclaves, & les renvoyoit Romains.

Sous prétexte de quelques tumultes arrivés dans les élections, AUGUSTE mit dans la Ville un Gouverneur & une Garniſon, il rendit les Corps des Legions éternels, les plaça ſur les frontières, & établit des fonds particuliers pour les payer: enfin il ordonna que les Veterans recevroient leur recompenſe(1) en argent & non pas en terres.

Il reſultoit pluſieurs mauvais effets de cette diſtribution de terres que l'on faiſoit depuis SYLLA, la propriété des biens des Citoyens étoit renduë incertaine. Si on ne menoit pas dans un

(1) Il régla que les Soldats Prétoriens auroient cinq mille Drachmes, deux mille après 16 ans de ſervice, & les autres trois mille Drachmes après vingt ans. Dion *in Aug.*

même lieu les Soldats d'une Cohorte ils ſe degoutoient de leur établiſſement, laiſſoient les terres incultes & devenoient de dangereux Citoyens; mais ſi on les diſtribuoit par Legions les ambitieux pouvoient trouver contre la République des Armées dans un moment.

AUGUSTE fit des établiſſemens fixes pour la Marine; avant lui les Romains n'en avoient point eu : comme ils étoient maîtres de la Méditerranée, & qu'on ne navigeoit dans ces tems-là que dans cette Mer ils n'avoient aucun ennemi à craindre.

Dion remarque très-bien que depuis les Empereurs il fut plus difficile d'écrire l'Hiſtoire, tout devint ſecret, toutes les Depêches des Provinces furent portées dans le Cabinet des Empereurs, on ne ſut plus que ce que la folie & la hardieſſe des Tyrans ne voulut point cacher, ou ce que les Hiſtoriens conjecturerent.

CHAPITRE XIV.

Tibere.

COMME on voit un fleuve miner lentement & ſans bruit les digues qu'on lui oppoſe, & enfin les renverſer dans un moment, & couvrir les Campagnes qu'elles conſervoient, ainſi la Puiſſance Souveraine ſous AUGUSTE agit inſenſiblement, & renverſa ſous TIBERE avec violence.

Il y avoit une *Loi de Majeſté* contre ceux qui commettoient quelque attentat contre le Peuple Romain. TIBERE ſe ſaiſit de cette Loi & l'appliqua non pas aux cas pour leſquels elle avoit été faite, mais à tout ce qui put ſervir ſa haine ou ſes defiances ; ce n'étoient pas ſeulement les actions qui tomboient dans le cas de cette Loi : mais des paroles, des ſignes, & des penſées mêmes; car ce

qui ſe dit dans ces épanchemens de cœur que la converſation produit entre deux amis, ne peut être regardé que comme des penſées : il n'y eut donc plus de liberté dans les feſtins, de confiance dans les parentés, de fidélité dans les Eſclaves; la diſſimulation & la triſteſſe du Prince ſe communiquant par-tout, l'amitié fut regardée comme un écueil, l'ingénuité comme une imprudence, la vertu comme une affectation qui pouvoit rappeller dans l'eſprit des Peuples le bonheur des tems precedens.

Tant les homes ſe reſemblent dans tout les ſiecles.

Il n'y a point de plus cruelle Tyrannie que celle que l'on exerce à l'ombre des Loix, & avec les couleurs de la Juſtice, lorſqu'on va, pour ainſi dire, noyer des malheureux ſur la planche même ſur laquelle ils s'étoient ſauvés.

Un Tiran ſpirituel eſt un animal bien dangereux; Il ne ſe contente pas d'opriméer, mais il veut encore que le peuple benise la main qui le foulle et le perſécute.

Et comme il n'eſt jamais arrivé qu'un Tyran ait manqué d'inſtruments de ſa Tyrannie, TIBERE trouva toûjours le Sénat prêt à condamner (1) autant de gens qu'il en put ſoupçonner : ce Corps tomba dans un état de baſſeſſe qui ne peut

(1) Avant les Empereurs le Sénat occupé des affaires publiques ne jugeoit point en corps les affaires des particuliers.

s'exprimer; les Sénateurs alloient au devant de la ſervitude ſous la faveur de SEJAN; les plus illuſtres d'entr'eux faiſoient le métier de delateurs.

Il me ſemble que je vois pluſieurs cauſes de cet eſprit de ſervitude qui regnoit pour lors dans le Sénat. Après que CESAR eut vaincu le parti de la République, les Amis & les Ennemis qu'il avoit dans le Sénat concoururent également à ôter toutes les bornes que les Loix avoient miſes à ſa puiſſance, & à lui deferer des honneurs exceſſifs; les uns cherchoient à lui plaire, les autres à le rendre odieux; Dion nous dit que quelques-uns allerent juſqu'à propoſer qu'il lui fût permis de jouïr de toutes les femmes qu'il lui plairoit; cela fit qu'il ne ſe défia point du Sénat, & qu'il y fut aſſaſſiné; mais cela fit auſſi que dans les Règnes ſuivans il n'y eut point de flatterie qui fût ſans exemple, & qui pût revolter les eſprits.

Avant que Rome fût gouvernée par un ſeul, les richeſſes des principaux Romains étoient immenſes, quelles que fuſſent les voyes qu'ils employoient pour les acquerir; elles furent preſque toutes ôtées ſous (1) les Empereurs; les Sénateurs

(1) Les Grands de Rome étoient déjà pauvres du

n'avoient plus ces grands Cliens qui les combloient de biens; on ne pouvoit guéres rien prendre dans les Provinces que pour CESAR, ſur-tout lorſque ſes Procurateurs, qui étoient à peu près comme ſont aujourd'hui nos Intendans, y furent établis. Cependant quoique la ſource des richeſſes fût coupée, les depenses ſubſiſtoient toûjours, le train de vie étoit pris, & on ne pouvoit plus le ſoutenir que par la faveur de l'Empereur.

AUGUSTE avoit ôté au Peuple la puiſſance de faire des Loix, & celle de juger les crimes publics; mais il lui avoit laiſſé, ou du moins avoit paru lui laiſſer celle d'élire les Magiſtrats. TIBERE qui craignoit les aſſemblées d'un Peuple ſi nombreux, lui ôta encore ce privilege, & le donna au (1) Sénat, c'eſt-à-dire à lui-même : or on ne ſauroit croire combien cette décadence du pouvoir du Peuple avilit l'ame des Grands; lorſque le Peuple diſpoſoit des dignités, les Magiſtrats

tems d'Auguſte, on ne vouloit plus être Edile ni Tribun du Peuple, beaucoup même ne ſe foucioient pas d'être Sénateurs.

(1) Tacit. Ann. l. 1, ch. 15. Dion l. 54. Caligula rétablit les Comices & les ôta enſuite.

qui les briguoient faiſoient bien des baſſeſſes, mais elles étoient jointes à une certaine magnificence qui les cachoient, par exemple de donner des Jeux, ou bien de certains repas au Peuple, de lui diſtribuer de l'argent, ou des grains; quoique le motif fût bas, le moyen avoit quelque choſe de noble, parce qu'il convient toujours à un grand homme d'obtenir par des liberalités la faveur du Peuple : mais lorſque le Peuple n'eut plus rien à donner, & que le Prince au nom du Sénat diſpoſa de tous les emplois, on les demanda, & on les obtint par des voyes indignes, la flatterie, l'infamie, les crimes furent des arts néceſſaires pour y parvenir.

Le Souverain eſt un moulle sur lequel par la longueur du tems ſe forme la faſon de penſer de tout ſes ſujets.

Il ne paroît pourtant point que TIBERE voulût avilir le Sénat; il ne ſe plaignoit de rien tant que du panchant qui entraînoit ce Corps à la ſervitude, toute ſa vie eſt pleine de ſes dégoûts là-deſſus : mais il étoit comme la plûpart des hommes, il vouloit des choſes contradictoires : la Politique générale n'étoit point d'accord avec ſes paſſions particulières ; il auroit déſiré un Sénat libre, & capable de faire reſpecter ſon Gouvernement ; mais il vouloit auſſi un Sénat qui ſatisfît à tous les momens ſes craintes, ſes jalouſies, ſes

haines ; enfin l'Homme d'État cédoit continuellement à l'Homme.

Nous avons dit que le Peuple avoit autrefois obtenu des Patriciens qu'il auroit des Magiſtrats de ſon Corps qui le défendroient contre les inſultes & les injuſtices qu'on pourroit lui faire ; afin qu'ils fuſſent en état d'exercer ce pouvoir on les déclara ſacrés & inviolables, & on ordonna que quiconque maltraiteroit un Tribun de fait ou par paroles, ſeroit ſur le champ puni de mort. Or les Empereurs étant revêtus de la puiſſance des Tribuns, ils en obtinrent les privileges ; & c'eſt ſur ce fondement qu'on fit mourir tant de gens, que les delateurs purent faire leur métier tout à leur aiſe, & que l'accuſation de leze Majeſté, ce crime, dit Pline, de ceux à qui on ne peut point imputer de crime, fut étenduë à ce qu'on voulut.

Je crois pourtant que quelques-uns de ces titres d'accuſation n'étoient pas ſi ridicules qu'ils nous paroiſſent aujourd'hui ; & je ne puis penſer que Tibere eût fait accuſer un homme pour avoir vendu avec ſa maiſon la ſtatuë de l'Empereur : que Domitien eût fait condamner à mort une femme pour s'être deshabillée devant ſon Image,

& un Citoyen parce qu'il avoit la deſcription de toute la Terre peinte ſur les murailles de ſa Chambre, ſi ces actions n'avoient reveillé dans l'eſprit des Romains que l'idée qu'elles nous donnent à préſent; je crois qu'une partie de cela eſt fondé ſur ce que Rome ayant changé de Gouvernement, ce qui ne nous paroît pas de conſéquence pouvoit l'être pour lors, j'en juge par ce que nous voyons aujourd'hui chez une Nation qui ne peut pas être ſoupçonnée de Tyrannie, où c'eſt un Crime capital de boire à la ſanté d'une certaine perſonne.

Je ne puis rien paſſer qui ſerve à faire connoître le genie du Peuple Romain; il s'étoit ſi fort accoutumé à obéïr, & à faire toute ſa félicité de la différence de ſes maîtres, qu'après la mort de GERMANICUS il donna des marques de deuil, de regret, & de deſeſpoir, que l'on ne trouve plus parmi nous; il faut voir les Hiſtoriens décrire (1) la deſolation publique ſi grande, ſi longue, ſi peu moderée; & cela n'étoit point joué, car le Corps entier du Peuple n'affecte, ne flatte, ni ne diſſimule.

(1) Voyez Tacite, l. 2, c. 8.

Le Peuple Romain qui n'avoit plus de part au Gouvernement, compoſé preſque d'Affranchis, ou de gens ſans induſtrie qui vivoient aux dépens du Tréſor public, ne ſentoit que ſon impuiſſance ; il s'affligeoit comme les enfans & les femmes qui ſe desolent par le ſentiment de leur foibleſſe, il étoit mal, il plaça ſes craintes & ſes eſperances ſur la perſonne de GERMANICUS, & cet objet lui étant enlevé, il tomba dans le deſeſpoir.

Il n'y a point de gens qui craignent ſi fort les malheurs que ceux que la miſere de leur condition pourroit raſſurer, & qui devroient dire avec Andromaque, *Plût à Dieu que je craigniſſe !* Il y a aujourd'hui à Naples cinquante mille hommes qui ne vivent que d'herbes, & n'ont pour tout bien que la moitié d'un habit de toile, ces gens-là les plus malheureux de la terre tombent dans un abattement affreux à la moindre fumée du Veſuve, ils ont la ſotiſe de craindre de devenir malheureux.

CHAPITRE XV.

Des Empereurs depuis Caïus Caligula *juſqu'à* Antonin.

Caligula ſuccéda à Tibere : on diſoit de lui qu'il n'y avoit jamais eu un meilleur Eſclave ni un plus méchant Maître ; ces deux choſes ſont aſſez liées ; car la même diſpoſition d'eſprit qui fait qu'on a été vivement frapé de la puiſſance illimitée de celui qui commande fait qu'on ne l'eſt pas moins lorſque l'on vient à commander ſoi-même.

Faibleſſe toute pure qui nous fait admirer avec extaſe ceux qui tiennent un rang elevé dans le monde. Nos yeux ſont éblouis de l'appareill de leur charge et de leur puiſſance, ce qui fait qu'on ſaplaudit ſoi-même.

Galigula rétablit les Comices que Tibere avoit ôtées, & abolit ce crime arbitraire de leze Majeſté qu'il avoit établi, par où l'on peut juger que le commencement du Regne des mauvais Princes eſt ſouvent comme la fin de celui des

quand on ſe voit dans un poste qu'on a tant redouté et qu'on auroit bien voulu poſeder il y a longtems.

Les homes font confiter leur bonheur en partie dans l'idée que le vulgaire ſ'en forme, & pourvu qu'on les croye heureux ils ſe mètent guerre en penne de l'être réellement : Ils ſont charmés de savoir qu'on les craind puiſque cela leur dóne une idée de supériorité de leur personne, et qui les égalle en quelque sorte au Tout-Puiſant.

bons, parce que par un eſprit de contradiction ſur la conduite de ceux à qui ils ſuccedent, ils peuvent faire ce que les autres font par vertu, & c'eſt à cet eſprit de contradiction que nous devons bien de bons Reglemens, & bien des mauvais auſſi.

Qu'y gagna-t-on? GALIGULA ôta les accuſations des crimes de leze Majeſté, mais il faiſoit mourir militairement tous ceux qui lui déplaiſoient, & ce n'étoit pas à quelques Sénateurs qu'il en vouloit, il tenoit le glaive ſuſpendu ſur le Sénat qu'il menaçoit d'exterminer tout entier.

Cette épouvantable Tyrannie des Empereurs venoit de l'eſprit général des Romains ; comme ils tomberent tout-à-coup ſous un Gouvernement arbitraire, & qu'il n'y eut preſque point d'intervalle chez eux entre commander & ſervir, ils ne furent point préparés à ce paſſage par des mœurs douces, l'humeur feroce reſta, les Citoyens furent traités comme ils avoient traité eux-mêmes les Ennemis vaincus, & furent gouvernés ſur le même plan : SYLLA entrant dans Rome ne fut pas un autre homme que SYLLA entrant dans Athenes, il exerça le même droit

des gens. Pour nous qui n'avons été ſoumis qu'inſenſiblement, lorſque les Loix nous manquent nous ſommes encore gouvernés par les mœurs.

La vuë continuelle des Combats des Gladiateurs rendoit les Romains extrêmement feroces : on remarqua que CLAUDE devint plus porté à répandre le ſang à force de voir ces ſortes de ſpectacles ; l'exemple de cet Empereur qui étoit d'un naturel doux, & qui fit tant de cruautés, fait bien voir que l'éducation de ſon tems étoit differente de la nôtre.

Les Romains accoutumés à ſe jouer de la nature humaine dans (1) la perſonne de leurs Enfans & de leurs Eſclaves, ne pouvoient gueres connoître cette vertu que nous appellons Humanité. D'où peut venir cette ferocité que nous trouvons dans les habitans de nos Colonies, que de cet uſage continuel des châtimens ſur une malheureuſe partie du Genre humain ? Lorſque l'on eſt cruel dans l'état Civil, que peut-on attendre de la douceur & de la juſtice naturelle ?

(1) Voyez le 1. livre des Inſtitutes de Juſtinien ſur la puiſſance des Peres & celle des Maîtres.

On eſt fatigué de voir dans l'Hiſtoire des Empereurs le nombre infini de gens qu'ils firent mourir pour confiſquer leurs biens; nous ne trouvons rien de ſemblable dans nos Hiſtoires modernes; cela, comme nous venons de dire, doit être attribué à des mœurs plus douces, & à une Religion plus reprimante; & de plus on n'a point à depouiller les familles de ces Sénateurs, qui avoient ravagé le monde, nous tirons cet avantage de la médiocrité de nos fortunes qu'elles ſont plus ſûres; nous (1) ne valons pas la peine qu'on nous raviſſe nos biens.

Le peuple de Rome, ce que l'on appelloit *Plebs*, ne haïſſoit pas les plus mauvais Empereurs; depuis qu'il n'avoit plus l'Empire & qu'il n'étoit plus occupé à la guerre, il étoit devenu le plus vil de tous les Peuples, il regardoit le Commerce & les Arts comme des choſes propres aux ſeuls Eſclaves, & les diſtributions de bled qu'il recevoit lui faiſoient négliger les terres: on l'avoit accoutumé aux Jeux & aux Spectacles; depuis qu'il n'eut plus de Tribuns à écouter

(1) Le Duc de Bragance avoit des biens immenſes dans le Portugal: lorſqu'il ſe revolta on felicita le Roi d'Eſpagne de la riche confiſcation qu'il alloit avoir.

ni de Magiſtrats à élire, ces choſes qu'on ne faiſoit que ſouffrir lui devinrent néceſſaires, & ſon oiſiveté lui en augmenta le goût; or CALIGULA, NERON, COMMODE, CARACALLA, étoient regretés du Peuple à cauſe de leur folie même, car ils aimoient avec fureur ce que le Peuple aimoit, & contribuoient de tout leur pouvoir & même de leur perſonne à ſes plaisirs; ils prodiguoient pour lui toutes les Richeſſes de l'Empire, & quand elles étoient épuiſées, le Peuple voyoit ſans peine depouiller toutes les grandes Familles, il jouïſſoit des fruits de la Tyrannie, & il en jouïſſoit purement; car il trouvoit ſa ſûreté dans ſa baſſeſſe: de tels Princes haïſſoient naturellement les gens de bien, car ils ſavoient certainement qu'ils n'en étoient pas aprouvés; indignés de la contradiction ou (1) du ſilence d'un Citoyen auſtère, enyvrés des applaudiſſemens de la populace, ils parvenoient à s'imaginer que leur Gouvernement faiſoit la felicité

Des qu'un prince eſt parvenu à avoir jetté des fondemens solides; de son amour-propre, il passe facillement à une idée d'infaillibilité qui ensuite lui fait prendre en averſion ceux qui oſent revoquer en doute le simbolle de ses perfections.

(1) Comme autrefois l'auſtérité des mœurs n'avoit pû ſouffrir la licence & les dereglemens du Théatre, il étoit reſté dans l'eſprit des honnêtes gens un mépris pour ceux qui en exerçoient la profeſſion.

publique, & qu'il n'y avoit que des gens mal intentionnés qui puſſent le cenſurer.

Lorſqu'un Empereur fit voir ſa force & ſon adreſſe, comme quand (1) Commode tua devant le Peuple tant de bêtes à coups de trait avec une facilité ſi ſingulière, il devoit s'attirer l'admiration du Peuple & des Soldats, parce que l'adreſſe & la force étoient des qualités néceſſaires pour l'Art militaire de ces tems là.

Nous n'avons plus une juſte idée des exercices du Corps; un homme qui s'y applique trop nous paroît mépriſable, par la raiſon que la plûpart de ces exercices n'ont plus d'autre objet que les agrémens ; au lieu que chez les Anciens tout juſqu'à la Danſe faiſoit partie de l'Art militaire.

(1) Quoique les Gladiateurs euſſent la plus infame origine & la plus infame profeſſion qu'il y ait jamais eu, car c'étoient des Eſclaves ou des Criminels qu'on obligeoit de ſe devouer & de combattre juſqu'à la mort aux funerailles des Grands, cependant la paſſion pour leurs exercices, qui avoient tant de rapport à ceux de la guerre, devint telle qu'on ne ſauroit la regarder que comme une fureur, les Empereurs, les Senateurs, les Grands, les femmes mêmes parurent ſur l'arene, *nec virorum modo pugnas ſed & feminarum.* Suetone *in Domit.* Les Romains n'avoient pas moins de goût pour les Athletes.

Il eſt même arrivé parmi nous, qu'une adreſſe trop recherchée dans l'uſage des armes dont nous nous ſervons à la guerre, eſt devenuë ridicule, parce que depuis l'introduction de la Coutume des combats ſinguliers, l'eſcrime a été regardée comme la Science des querelleurs ou des poltrons.

Ceux qui critiquent Homere de ce qu'il releve ordinairement dans ſes Héros la force, l'adreſſe, ou l'agilité du Corps, devroient trouver Salluſte bien ridicule qui loue (1) POMPEE de ce qu'il couroit, ſautoit, & portoit un fardeau auſſi bien qu'homme de ſon tems.

GALIGULA étoit un vrai Sophiſte dans ſa cruauté; comme il deſcendoit également d'ANTOINE & d'AUGUSTE, il diſoit qu'il puniroit les Conſuls s'ils célébroient le jour de rejouïſſance établi en mémoire de la victoire d'Actium, & qu'il les puniroit s'ils ne le célébroient pas; & DRUSILLE à qui il accorda des honneurs divins, étant morte, c'étoit un crime de la pleurer parce

(1) *Cum alacribus ſaltu, cum velocibus curſu, cum validis recte certabat.* Fragment de Salluſte raporté par Vegece, l. 1, c. 9.

qu'elle étoit Déeſſe, & de ne la pas pleurer, parce qu'elle étoit ſa Sœur.

C'eſt ici qu'il faut ſe donner le ſpectacle des choſes humaines: qu'on voye dans l'Hiſtoire de Rome tant de guerres entrepriſes, tant de ſang répandu, tant de Peuples détruits, tant de grandes actions, tant de triomphes, tant de politique, de ſageſſe, de prudence, de conſtance, de courage, ce projet d'envahir tout ſi bien formé, ſi bien ſoutenu, ſi bien fini, à quoi aboutit-il, qu'à aſſouvir le bonheur de cinq ou ſix monſtres? Quoi! ce Sénat n'avoit fait évanouïr tant de Rois que pour tomber lui-même dans le plus bas Eſclavage de quelques-uns de ſes plus indignes Citoyens, & s'exterminer par ſes propres Arrêts? On n'éleve donc ſa puiſſance que pour la voir mieux renverſée? Les hommes ne travaillent à augmenter leur pouvoir que pour le voir tomber contre eux-mêmes dans de plus heureuſes mains?

C'eſt que noſtre prudence eſt bornée, nous ne connoiſſons point l'avenir, et nos yeux de Taupe ne portent que de loin, et noſtre prévoyence n'étent qu'un art conjectural n'a point de principes fixes ce qui fait que les conſéquences sont également inconnues et varient à l'infini.

CALIGULA ayant été tué, le Sénat s'aſſembla pour établir une forme de Gouvernement; dans le tems qu'il déliberoit, quelques Soldats entrerent dans le Palais pour piller; ils trouvérent dans un lieu obſcur un homme tremblant de

peur, c'étoit CLAUDE; ils le ſaluerent Empereur.

CLAUDE acheva de perdre les anciens ordres en donnant à ſes officiers le droit de rendre la Juſtice : les guerres de MARIUS (1) & de SYLLA ne ſe faiſoient principalement que pour ſavoir qui auroit ce droit, des Sénateurs ou des Chevaliers ; une fantaisie d'un imbecille l'ôta aux uns & aux autres : étrange ſuccès d'une diſpute qui avoit mis en combuſtion tout l'Univers !

Cela reſemble un peu à la fable de l'uitre ; Pourquoi le Senat et les chevaillers ne s'accordoient-ils pas non plus ensemble : La Raiſon et la Sageſſe veulent qu'on ne faſſe jamais naître au Tirans des ocaſions où ils puiſſent manifeſter leurs injuſtices.

Il n'y a point d'autorité plus abſoluë que celle du Prince qui ſuccede à la République, car il ſe trouve avoir toute la puiſſance du Peuple qui n'avoit pû ſe limiter lui-même ; auſſi voyons-nous aujourd'hui les Rois de Dannemarc exercer le pouvoir le plus arbitraire qu'il y ait en Europe.

Le Peuple ne fut pas moins avili que le Sénat ; nous avons vû que jusques aux Empereurs il avoit été ſi belliqueux, que les Armées qu'on levoit dans la Ville ſe diſciplinoient ſur le champ, & alloient droit à l'Ennemi. Dans les guerres Civiles de VITELLIUS & de VESPASIEN, Rome

(1) Voyez Tacit. Annal l. 12, c. 54.

en proye à tous les ambitieux & pleine de Bourgeois timides, trembloit devant la premiere bande de Soldats qui pouvoit s'en approcher.

La condition des Empereurs n'étoit pas meilleure ; comme ce n'étoit pas une ſeule Armée qui eût le droit ou la hardieſſe d'en élire un, c'étoit aſſez que quelqu'un fût élu par une Armée pour devenir desagréable aux autres, qui lui nommoient d'abord un Competiteur.

Ainſi comme la grandeur de la République fut fatale au Gouvernement Républicain, la grandeur de l'Empire le fut à la vie des Empereurs. S'ils n'avoient eu qu'un païs médiocre à défendre, ils n'auroient eu qu'une principale Armée, qui les ayant une fois élûs, auroit reſpecté l'ouvrage de ſes mains.

Il eſt pourtant étrange que le corps de l'Hiſtoire Romaine nous fourniſſe un catalogue très nombreux de grands homes, et que l'Hiſtoire des Empereurs ne ſemble fourmiller que de Monſtres. N'y auroit-il pas quelque

GALBA, OTHON (1), VITELLIUS ne firent que paſſer ; VESPASIEN fut élu comme eux par les Soldats ; il ne ſongea dans tout le tems de ſon Regne qu'à rétablir l'Empire qui avoit été ſucceſſivement occupé par ſix Tyrans également

(1) Sufcepêre duo Manipulares Imperium Populi Romani transferendum, & tranſtulerunt. *Tacit.* l. 1. c. 25.

cruels, preſque tous furieux, ſouvent imbecilles, & pour comble de malheur, prodigues juſques à la folie.

exagération dans les mauvaiſes qualités qu'on atribue à ſes Empereurs, ou bien ne faloit-il conoître les Romains pour les eſtimer, en Corps et non point en détail?

TITE qui lui ſucceda, fut les délices du Peuple Romain; DOMITIEN fit voir un nouveau monſtre plus cruel ou du moins plus implacable que ceux qui l'avoient précedé, parce qu'il étoit plus timide.

Les affranchis les plus chers, &, à ce que quelques-uns ont dit, ſa femme même, voyant qu'il étoit auſſi dangereux dans ſes amitiés que dans ſes haines, & qu'il ne mettoit aucunes bornes à ſes méfiances ni à ſes accuſations, s'en défirent; avant de faire le coup ils jettérent les yeux ſur un Succeſſeur, & choisirent NERVA, vénérable Vieillard.

NERVA adopta TRAJAN, Prince le plus accompli dont l'Hiſtoire ait jamais parlé; ce fut un bonheur d'être né ſous ſon Regne; il n'y en eut point de ſi heureux ni de ſi glorieux pour le Peuple Romain, Grand-homme d'Etat, grand Capitaine, ayant un cœur bon qui le portoit au bien, un eſprit éclairé qui lui montroit le meilleur, une ame noble, grande, belle avec toutes les vertus, n'étant extrême ſur aucune, enfin

NB. — Que de tel princes ſont rares: il ſeroit à ſouhaiter pour le bonheur des humains, que la

nature en fut un peu plus prodigue.

l'homme le plus propre à honorer la Nature humaine, & repréſenter la divine.

Il exécuta le projet de CESAR, & fit avec ſuccès la Guerre aux Parthes; tout autre auroit ſuccombé dans une entrepriſe où les dangers étoient toujours préſens, & les reſſources éloignées, où il falloit abſolument vaincre, & où il n'étoit pas ſûr de ne pas périr après avoir vaincu.

La difficulté conſiſtoit & dans la ſituation des deux Empires, & dans la manière de faire la Guerre des deux Peuples : prenoit-on le chemin de l'Armenie vers les ſources du Tigre & de l'Euphrate ? On trouvoit un Païs montueux & difficile, où l'on ne pouvoit mener de convois, de façon que l'Armée étoit demi ruïnée avant d'arriver en Medie (1). Entroit-on plus bas vers le Midi par Niſibe ? On trouvoit un déſert affreux qui ſéparoit les deux Empires. Vouloit-on paſſer plus bas encore & aller par la Meſopotamie ? On traverſoit un Païs en partie inculte, en partie ſubmergé, & le Tigre & l'Euphrate allant du

(1) Le Païs ne fourniſſoit pas d'aſſez grands arbres pour faire des machines pour aſſieger les places. Plut. *Vie d'Antoine.*

Nord au Midi, on ne pouvoit pénétrer dans le Païs ſans quitter ces Fleuves, ni guéres quitter ces Fleuves ſans périr.

Quant à la manière de faire la Guerre des deux Nations, la force des Romains conſiſtoit dans leur Infanterie, la plus forte, la plus ferme, & la mieux diſciplinée du monde.

Les Parthes n'avoient point d'Infanterie, mais une Cavalerie admirable, ils combattoient de loin, & hors de la portée des armes Romaines, le Javelot pouvoit rarement les atteindre; leurs armes étoient l'Arc, & des Flêches redoutables, ils aſſiegeoient une Armée plutôt qu'ils ne la combattoient, inutilement pourſuivis parce que chez eux fuir c'étoit combattre; ils tranſportoient les Peuples devant les Romains, & ne laiſſoient dans les Places que les Garniſons, & lorſqu'on les avoit priſes, on étoit obligé de les détruire; ils brûloient avec art tout le Païs autour de l'Armée Ennemie, & lui ôtoient juſques à l'herbe même; enfin ils faiſoient à peu près la Guerre comme on la fait encore aujourd'hui ſur les mêmes frontières.

D'ailleurs les Legions d'Illyrie & de Germanie qu'on tranſportoit dans cette Guerre, n'y étoient

pas (1) propres, les Soldats accoutumés à manger beaucoup dans leur Païs y periſſant preſque tous.

Ainſi ce qu'aucune Nation n'avoit pas encore fait d'éviter le joug des Romains, celle des Parthes le fit, non pas comme invincible, mais comme inacceſſible.

Adrien abandonna les Conquêtes de Trajan, & borna l'Empire à l'Euphrate, & il eſt admirable qu'après tant de Guerres, les Romains n'euſſent perdu que ce qu'ils avoient voulu quitter, comme la mer qui n'eſt moins étenduë que lorsqu'elle ſe retire d'elle-même.

La conduite d'Adrien cauſa beaucoup de murmures; on liſoit (2) dans les Livres ſacrés des Romains que lorſque Tarquin voulut bâtir le Capitole, il trouva que la place la plus convenable étoit occupée par les Statuës de beaucoup d'autres Divinités, il s'enquit par la ſcience qu'il avoit dans les Augures, ſi elles voudroient céder leur place à Jupiter, toutes y conſentirent à la reſerve de Mars, de la Jeuneſſe, & du Dieu

(1) Voyez Herodien, *Vie d'Alexandre.*
(2) St. Aug. *de la cité de Dieu*, l. 4, c. 23 & 29.

Terme. Là deſſus s'établirent trois opinions religieuſes, que le Peuple de Mars ne céderoit à perſonne le lieu qu'il occupoit, que la Jeuneſſe Romaine ne ſeroit point ſurmontée, & qu'enfin le Dieu Terme des Romains ne reculeroit jamais; ce qui arriva pourtant ſous ADRIEN.

CHAPITRE XVI.

De l'Etat de l'Empire depuis ANTONIN *juſqu'à* PROBUS.

DANS ces tems-là la Secte des Stoïciens s'étendoit & s'accreditoit dans l'Empire ; il ſembloit que la Nature humaine eût fait un effort pour produire d'elle-même cette Secte admirable, qui étoit comme ces Plantes que la Terre fait naître dans des lieux que le Ciel n'a jamais vûs.

Dans une longue ſuite d'Empereurs, il ne s'en trouve que ſinq qui méritent l'approbation entiere des honetes gens : c'eſt bien peu de choſſe pour un ſi grand nombre. Eſque le ſort dona ces méchans Empereurs à l'Empire

Les Romains lui dûrent leurs meilleurs Empereurs ; rien n'eſt capable de faire oublier le premier ANTONIN que MARC AURELE qu'il adopta ; on ſent en ſoi-même un plaiſir ſecret lorſqu'on parle de cet Empereur, on ne peut lire ſa Vie ſans une eſpece d'attendriſſement ; tel eſt l'effet qu'elle produit qu'on a meilleure opi-

pour relever la gloire des bons? ou dona-t-il les bons Empereurs pour faire sentir la cruauté des méchans? Pésez et jugez.

nion de soi-même. parce qu'on a meilleure opinion des hommes.

La Sageſſe de NERVA, la gloire de TRAJAN, la valeur d'ADRIEN, la vertu des deux ANTONINS ſe firent reſpecter des Soldats; mais lorſque de nouveaux monſtres prirent leur place, l'abus du Gouvernement militaire parut dans tout ſon excès, & les Soldats qui avoient vendu l'Empire aſſaſſinérent les Empereurs pour en avoir un nouveau prix.

On dit qu'il y a un prince dans le monde qui travaille depuis quinze ans à abolir dans ſes Etats le Gouvernement Civil pour y établir le Gouvernement militaire. Je ne veux point faire des réflexions odieuſes ſur ce deſſein, je dirai ſeulement que par la nature des choſes deux-cens Gardes peuvent mettre la vie d'un Prince en ſûreté, & non pas quatre-vint mille: outre qu'un Peuple armé eſt plus dangereuſement opprimé qu'un autre qui ne l'eſt pas.

COMMODE ſuccéda à MARC AURELE ſon Père : c'étoit un monſtre qui ſuivoit toutes les paſſions, & toutes celles de ſes Miniſtres & de ſes Courtiſans ; ceux qui en délivrerent le monde mirent en ſa place PERTINAX, vénérable Vieillard

que les Soldats Prétoriens maſſacrerent d'abord.

Ils mirent l'Empire à l'enchere, & DIDIUS JULIEN l'emporta par ſes promeſſes; cela ſouleva tout le monde, car quoique l'Empire eût été ſouvent acheté, il n'avoit pas encore été marchandé, PESCENNIUS NIGER, SEVERE, & ALBIN furent ſalués Empereurs, & JULIEN n'ayant pû payer les ſommes immenſes qu'il avoit promiſes, fut abandonné par ſes Soldats.

SEVERE défit NIGER & ALBIN; il avoit de grandes qualités, mais la douceur, cette première vertu des Princes, lui manquoit. *Erreur.*

La malheureuſe coutume de proſcrire introduite par SYLLA continua ſous les Empereurs, & il falloit même qu'un Prince eût quelque vertu pour ne la pas ſuivre; car comme ſes Miniſtres & ſes Favoris jettoient d'abord les yeux ſur tant de Confiſcations, ils ne lui parloient que de la neceſſité de punir, & des périls de la Clémence.

Il faut remarquer que la puiſſance des Empereurs pouvoit plus aiſément paroître tyrannique que celle des Princes de nos jours; comme leur dignité étoit un aſſemblage de toutes les Magiſtratures Romaines, que Dictateurs ſous le nom d'Empereurs, Tribuns du Peuple, Proconſuls,

Cenſeurs, grands Pontifes, & quand ils vouloient Conſuls, ils exerçoient ſouvent la juſtice diſtributive, ils pouvoient aiſément faire ſoupçonner que ceux qu'ils avoient condamnés ils les avoient opprimés, le Peuple jugeant ordinairement de l'abus de la puiſſance par la grandeur de la puiſſance ; au lieu que les Rois d'Europe Legiſlateurs & non pas exécuteurs des Loix, Princes & non pas Juges, ſe ſont dechargés de cette partie de l'autorité qui peut être odieuſe, & faiſant eux-mêmes les graces ont commis à des Magiſtrats particuliers la diſtribution des peines.

Il n'y a guéres eu d'Empereurs plus jaloux de leur autorité que TIBERE & SEVERE, cependant ils ſe laiſſerent gouverner, l'un par Sejan, l'autre par Plautien d'une maniére miſerable.

Les proſcriptions de SEVERE firent que pluſieurs Soldats de NIGER (1) ſe retirérent chez les Parthes (2), ils leur aprirent ce qui manquoit

(1) Herodien, *Vie de Severe.*

(2) Le mal continua ſous Alexandre. Artaxerxès qui rétablit l'Empire des Perſes ſe rendit formidable aux Romains, parce que leurs Soldats par caprice ou par libertinage déſerterent en foule vers lui. *Abrégé de Xiphilin du livre* 80 *de Dion.*

à leur Art militaire, à faire uſage des armes Romaines, & même à en fabriquer, ce qui fit que ces Peuples (1) qui s'étoient ordinairement contentés de ſe défendre, furent dans la ſuite preſque toûjours aggreſſeurs.

Il eſt remarquable que dans cette ſuite de Guerres Civiles qui s'éleverent continuellement, ceux qui avoient les Legions d'Europe vainquirent preſque toûjours ceux qui avoient les Legions d'Aſie, & l'on trouve dans l'Hiſtoire de SEVERE qu'il ne pût prendre la Ville d'Atra en Arabie, parce que les Legions d'Europe s'étant mutinées il fut obligé de ſe ſervir de celles de Syrie.

On ſentit cette difference depuis qu'on commença (2) à faire des levées dans les Provinces,

(1) C'est-à-dire les Perſes qui les ſuivirent.

(2) Auguſte rendit les Legions des Corps fixes, & les plaça dans les Provinces; dans les premiers tems on ne faiſoit de levées qu'à Rome, enſuite chez les Latins, après dans l'Italie, enfin dans les Provinces. Ciceron étant dans ſon Gouvernement écrivoit au Sénat : « Vous ne pouvez compter ſur les levées faites « dans ce Païs-ci, Bibulus ayant une Commiſſion « pour en faire en Aſie n'en a rien voulu faire. » Veſpaſien proclamé Empereur par les Armées de Syrie & de Judée ne fit la Guerre à Vitellius qu'avec

& elle fut telle entre les Legions qu'elle étoit entre les Peuples mêmes, qui par la nature & par l'éducation ſont plus ou moins propres pour la Guerre.

Ces levées faites dans les Provinces produiſirent un autre effet, c'eſt que les Empereurs pris ordinairement dans la Milice furent preſque tous étrangers & quelquefois Barbares ; Rome ne fut plus la Maîtresse du Monde, mais elle reçut des Loix de tout l'Univers.

Chaque Empereur y porta quelque choſe de ſon Païs, ou pour les maniéres ou pour les mœurs, ou pour la Police, ou pour le Culte, & Heliogabale alla juſqu'à vouloir détruire tous les objets de la vénération de Rome, & ôter tous les Dieux de leurs Temples pour y placer le ſien.

Ceci indépendamment des voyes ſecrettes que Dieu employa & que lui ſeul connoît, ſervit beaucoup à l'établiſſement de la Religion Chrétienne, car il n'y avoit plus rien d'étranger dans l'Empire, & l'on y étoit préparé à recevoir toutes

---

les Legions de Mœsie, de Pannonie & de Dalmatie. Severe défit les Legions Aſiatiques de Niger. Conſtantin celles de Licinius.

les Coutumes qu'un Empereur y voudroit introduire.

On ſait que les Romains reçurent dans leur Ville les Dieux des autres Païs, mais ils les reçurent en Conquerans, les faiſant porter dans les Triomphes; mais lorſque les Etrangers vinrent eux-mêmes les établir, on les reprima d'abord. On ſait de plus que les Romains avoient coutume de donner aux Divinités étrangeres les noms de celles des leurs qui y avoient le plus de rapport; mais lorſque les Prêtres des autres Païs voulurent faire adorer à Rome leurs Divinités ſous leurs propres noms, ils ne furent pas ſoufferts, & ce fut un des grands obſtacles que trouva la Religion Chrétienne.

S'il y avoit quelque choſe au monde capable de faire douter de la Providence divine, c'eſt qu'elle comet ſouvent le ſoin des États à des Monſtres que la nature à vomi ſur la Terre comme pour s'en purger.

On pourroit appeller CARACALLA, qui ſuccéda à SEVERE, non pas un Tyran, mais le deſtructeur des hommes; CALIGULA, NERON & DOMITIEN bornoient leurs cruautés dans Rome, celui-ci alloit promener ſa fureur dans tout l'Univers.

SEVERE avoit employé les exactions d'un long Regne & les proſcriptions de ceux qui avoient ſuivi le parti de ſes Concurrens à amaſſer des Tréſors immenſes.

Caracalla ayant commencé ſon Regne par tuer de ſa propre main Geta ſon frère, employa ces richeſſes à faire ſouffrir ſon crime aux Soldats qui aimoient Geta, & diſoient qu'ils avoient fait ferment aux deux enſans de Severe, non pas à un ſeul.

Ces Trésors amaſſés par des Princes n'ont preſque jamais que des effets funeſtes, ils corrompent le Succeſſeur qui en eſt éblouï, & s'ils ne gâtent pas ſon cœur, ils gâtent ſon eſprit ; il forme d'abord de grandes entrepriſes avec une puiſſance qui eſt d'accident, qui ne peut pas durer, qui n'eſt pas naturelle, & qui eſt plûtôt enflée qu'agrandie.

Caracalla pour diminuer l'horreur de ſon action mit Geta au rang des Dieux, & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que cela lui fut exactement rendu par Macrin, qui après l'avoir fait poignarder, voulant apaiſer les Soldats Pretoriens qui regretoient ce Prince qui leur avoit tant donné, lui fit bâtir un Temple & y établit des Prêtres Flamines en ſon honneur.

Cela fit que ſa mémoire (1) ne fut pas flétrie,

(1) Ælius Lampridius *in Vit. Alexand. Severi.*

& que le Sénat n'oſant pas le juger, il ne fut pas mis au rang des Tyrans, comme COMMODE qui ne le méritoit pas plus que lui.

De deux grands (1) Empereurs ADRIEN & SEVERE, l'un établit la Diſcipline militaire, & l'autre la relâcha; les effets répondirent très-bien aux cauſes, les Regnes qui ſuivirent celui d'ADRIEN furent heureux & tranquilles, après SEVERE on vit regner toutes les horreurs.

Les profuſions de CARACALLA envers les Soldats avoient été immenſes, & il avoit très-bien ſuivi le conſeil que ſon pere lui avoit donné en mourant, d'enrichir les gens de guerre, & de ne s'embaraſſer pas des autres.

Mais cette Politique n'étoit gueres bonne que pour un Regne; car le ſucceſſeur ne pouvant plus faire les mêmes dépenſes, étoit d'abord maſſacré par l'Armée, de façon qu'on voyoit toujours les Empereurs ſages mis à mort par les Soldats, & les méchans par des conſpirations, ou des Arrêts du Sénat.

Quand un Tyran qui ſe livroit aux gens de

(1) Voyez l'Abregé de Xiphilin, *Vie d'Hadrien*, & Herodien, *Vie de Severe*.

guerre avoit laiſſé les Citoyens exposés à leurs violences & à leurs rapines, cela ne pouvoit non plus durer qu'un Regne, car les Soldats à force de détruire alloient juſqu'à s'ôter à eux-mêmes leur ſolde ; il faloit donc ſonger à rétablir la Diſcipline militaire, entrepriſe qui coûtoit toujours la vie à celui qui oſoit la tenter.

Quand CARACALLA eut été tué par les embuches de Macrin, les Soldats deſeſperés d'avoir perdu un Prince qui donnoit ſans meſure, élûrent HELIOGABALE ; & quand ce dernier, qui n'étant occupé que de ſes ſales voluptés les laiſſoit vivre à leur fantaiſie, ne put plus être ſouffert, ils le maſſacrerent ; ils tuerent de même ALEXANDRE qui vouloit rétablir la Diſcipline, & parloit de les punir.

Ainſi un Tyran (1) qui ne s'aſſûroit point la

(1) Ces liberalités faites aux Soldats venoient d'une pratique ancienne dans la République, celui qui triomphoit diſtribuoit quelques deniers à chaque Soldat de l'argent pris ſur les Ennemis, c'étoit peu de choſe. Dans les guerres civiles les Soldats & le Chef étant également corrompus, ces dons devinrent immenſes quoiqu'ils fuſſent pris ſur les biens des Citoyens, & les Soldats vouloient un partage là où il n'y avoit pas de butin ; Ceſar, Octave, Antoine don-

vie, mais le pouvoir de faire des crimes, périſſoit avec ce funeſte avantage que celui qui voudroit faire mieux périroit après lui.

Après ALEXANDRE on élut MAXIMIN qui fut le premier Empereur d'une origine Barbare. Sa taille giganteſque & la force de ſon corps l'avoit fait connoître.

Il fut tué avec ſon fils par ſes ſoldats. Les deux premiers GORDIENS périrent en Afrique. MAXIME, BALBIN & le troiſième GORDIEN furent maſſacrés; PHILIPPE qui avoit fait tuer le jeune GORDIEN fut tué lui-même avec ſon fils, & DECE qui fut élu en ſa place périt à ſon tour par la trahiſon de (1) GALLUS.

Ce qu'on appeloit l'Empire Romain dans ce

---

nerent ſouvent juſqu'à cinq mille deniers au ſimple Soldat, le double au Chef de file, aux autres à proportion; un denier Romain valoit dix aſſes, ou dix livres de cuivre.

(1) Caſaubon remarque ſur l'*Hiſtoire Auguſte*, que dans les 160 années qu'elle contient il y eut ſoixante-dix perſonnes qui eurent juſtement ou injuſtement le titre de Cefar. *Adeo erant in illo Principatu, quem tamen omnes mirantur, Comitia Imperii ſemper incerta.* Ce qui fait bien voir la difference de ce Gouvernement à celui de France, où ce Royaume n'a eu en douze cens ans de tems que 63. Rois.

ſiecle-là étoit une eſpece de République irréguliere, telle à peu près que l'Ariſtocratie d'Alger, où la Milice qui a la puiſſance Souveraine, fait & defait un Magiſtrat qu'on appelle le Dey ; & peut-être eſt-ce une Regle aſſez générale que le Gouvernement militaire eſt plutôt Républicain que Monarchique à certains égards.

Et qu'on ne diſe pas que les Soldats ne prenoient de part au Gouvernement que par leur deſobéiſſance & leurs revoltes, les Harangues que les Empereurs leur faiſoient, ne furent-elles pas à la fin du genre de celles que les Conſuls & les Tribuns avoient faites autrefois au Peuple ? Et quoi que les Armées n'euſſent pas un lieu particulier pour s'aſſembler, qu'elles ne ſe conduiſiſſent point par de certaines formes, qu'elles ne fuſſent ordinairement de ſang froid, deliberant peu & agiſſant beaucoup, ne diſposoient-elles pas en Souveraines de la Fortune publique ? Et qu'étoit-ce qu'un Empereur, que le Miniſtre d'un Gouvernement violent, élu pour l'utilité particuliere des Soldats ?

Quand l'Armée (1) aſſocia à l'Empire PHI-

(1) Voyez Jules Capitolin.

LIPPE, qui étoit Préfet du Prétoire du troiſieme GORDIEN, celui ci demanda qu'on lui laiſſât le Commandement entier, & il ne put l'obtenir ; il harangua l'Armée, pour que la Puiſſance fût égale entr'eux, & il ne l'obtint pas non plus ; il ſupplia qu'on lui laiſſât le titre de Ceſar, & on le lui refuſa ; il demanda d'être Préfet du Prétoire, & on rejetta ſes prieres ; enfin il parla pour ſa vie. L'Armée dans ſes divers jugemens exerçoit la Magiſtrature ſuprême.

Les Barbares au commencement inconnus aux Romains, enſuite ſeulement incommodes, leur étoient devenus redoutables par un évenement qui n'avoit jamais eu, & qui peut-être n'aura jamais de pareil. Rome avoit ſi bien anéanti tous les Peuples que lorſqu'elle fut vaincue elle-même, il ſembla que la Terre en eût enfanté de nouveaux pour la détruire.

Les Princes des grands Etats ont ordinairement peu de païs voiſins qui puiſſent être l'objet de leur ambition ; s'il y en avoit eu de tels ils auroient été envelopés dans le cours de la conquête ; ils ſont donc bornés par des Mers, des Montagnes & de vaſtes Deſerts que leur pauvreté fait mépriſer ; auſſi les Romains laiſſerent

ils les Germains dans leurs forêts & les Peuples du Nord dans leurs Glaces, & il s'y conserva, ou même s'y forma des Nations qui enfin les asservirent eux-mêmes.

Sous le Regne de GALLUS un grand nombre de Nations qui se rendirent ensuite plus célèbres, ravagerent l'Europe, & les Perses ayant envahi la Syrie, ne quitterent leurs Conquêtes que pour conserver leur butin.

L'affreux desordre qui étoit dans la succession à l'Empire étant venu à son comble, on vit paroître sur la fin du Regne de VALERIEN & pendant celui de GALLIEN son fils trente pretendants divers, qui s'étant la plupart entredétruits, ayant eu un Regne très-court, furent nommés Tyrans.

VALERIEN ayant été pris par les Perses, & GALLIEN son fils négligeant les affaires, les Barbares penetrerent par-tout; l'Empire se trouva dans cet état où il fut environ un siecle après en Occident (1), & il auroit dès lors été détruit sans un concours heureux de circonstances qui le releverent.

(1) Cent cinquante ans après sous Honorius, les Barbares l'envahirent.

ODENAT Prince de Palmyre, allié des Romains, chaſſa les Perſes qui avoient envahi preſque toute l'Aſie; la Ville de Rome fit une Armée de ſes Citoyens qui écarta les Barbares qui venoient la piller; une Armée innombrable de Scythes qui paſſoit la mer avec ſix mille vaiſſeaux périt par les naufrages, la miſere, la faim, & ſa grandeur même; & GALLIEN ayant été tué, CLAUDE, AURELIEN, TACITE & PROBUS, quatre grands hommes qui par un grand bonheur lui ſuccederent, rétablirent l'Empire prêt à périr.

CHAPITRE XVII.

Changement dans l'Etat.

POUR prévenir les trahiſons continuelles des Soldats, les Empereurs s'aſſocierent des perſonnes en qui ils avoient confiance, & DIOCLETIEN ſous prétexte de la grandeur des affaires, régla qu'il y auroit toujours deux Empereurs & deux Céſars; il jugea que les quatre principales Armées étant occupées par ceux qui auroient part à l'Empire, elles s'intimideroient les unes les autres; que les autres Armées n'étant pas aſſez fortes pour entreprendre de faire leur Chef Empereur, elles perdroient peu à peu la coutume d'élire, & qu'enfin la dignité de Ceſar étant toujours ſubordonnée, la puiſſance partagée entre

quatre pour la ſûreté du Gouvernement, ne ſeroit pourtant dans toute ſon étendue qu'entre les mains de deux.

Mais ce qui contint encore plus les gens de guerre, c'eſt que les richeſſes des Particuliers & la fortune publique ayant diminué, les Empereurs ne purent plus leur faire des dons ſi conſiderables, de maniere que la recompenſe ne fut plus proportionnée au danger de faire une nouvelle Election.

D'ailleurs les Préfets du Prétoire, qui pour le pouvoir & pour les fonctions étoient à peu près comme les Grands Viſirs de ces tems-là, & faiſoient à leur gré maſſacrer les Empereurs pour ſe mettre en leur place, furent fort abaiſſés par Constantin, qui ne leur laiſſa que les fonctions Civiles, & en fit quatre au lieu de deux.

La Tirannie changea de forme, & au lieu de Tirans groſſiers, ils devinrent des

La vie des Empereurs commença donc à être plus aſſûrée, ils purent mourir dans leur lit, & cela ſembla avoir un peu adouci leurs mœurs ; ils ne verſerent plus le ſang avec tant de ferocité ; mais comme il falloit que ce pouvoir immenſe debordât quelque part, on vit un autre genre de Tyrannie, mais plus ſourde ; ce ne furent plus des maſſacres, mais des Jugemens iniques, des

formes de Juſtice qui ſembloient n'éloigner la mort que pour flêtrir la vie, la Cour fut gouvernée & gouverna par plus d'artifices, par des arts plus exquis, avec un plus grand ſilence ; enfin au lieu de cette hardieſſe à concevoir une mauvaiſe action, & de cette impetuoſité à la commettre, on ne vit plus regner que les vices des ames foibles, & des crimes reflechis.

Tirans habilles. On en étoit en effet beaucoup mieux que vous fachiez?

Il s'établit un nouveau genre de corruption ; les premiers Empereurs aimoient les plaiſirs ; ceux-ci la moleſſe, ils ſe montrerent moins aux gens de guerre, ils furent plus oiſifs, plus livrés à leurs domeſtiques, plus attachés à leurs palais, & plus ſeparés de l'Empire.

Le poiſon de la Cour augmenta ſa force à meſure qu'il fut plus ſeparé ; on ne dit rien, on inſinua tout, les grandes réputations furent toutes attaquées, & les Miniſtres (1) & les Officiers de guerre furent mis ſans ceſſe à la diſcretion de cette ſorte de gens qui ne peuvent ſervir l'Etat, ni ſouffrir qu'on le ſerve avec gloire.

Enfin cette affabilité des premiers Empereurs

(1) Voyez ce que les Auteurs nous diſent de la Cour & de Conſtantius, de Valens, &c.

qui ſeule pouvoit leur donner le moyen de connoître leurs affaires, fut entierement bannie, le Prince ne fut plus rien que ſur le raport de quelques Confidens, qui toujours de concert, ſouvent même lorſqu'ils ſembloient être d'opinion contraire, ne faiſoient auprès de lui que l'office d'un ſeul.

Il paroit que cette ruſe eſt d'ancienne datte, & cependant elle n'a pas perdu encore de ſa validité; il en eſt comme de certains remédes en médecine; comme les purgations dont on ſe ſervira tant que l'Univers ſupſiſtera.

Le ſejour de pluſieurs Empereurs en Aſie & leur perpetuelle rivalité avec les Rois de Perſe firent qu'ils voulurent être adorés comme eux, & DIOCLETIEN, d'autres diſent GALERE, l'ordonna par un Edit.

Ce faſte & cette pompe Aſiatique ayant été établis, les yeux s'y accoutumerent d'abord, & lorſque JULIEN voulut mettre de la ſimplicité & de la modeſtie dans ſes manieres, on appella oubli de la dignité ce qui n'étoit que la mémoire des anciennes mœurs.

Quoique depuis MARC AURELE il y eût eu pluſieurs Empereurs, il n'y avoit eu qu'un Empire, & l'autorité de tous étant reconnuë dans les Provinces, c'étoit une puiſſance unique exercée par pluſieurs.

Mais GALERE (1) & CONSTANCE CHLORE

(1) Voyez Oroſe, l. 7, & Aurelius Victor.

n'ayant pu s'accorder, ils partagerent réellement l'Empire, & par cet exemple qui fut dans la fuite fuivi par CONSTANTIN qui prit le plan de GALERE & non pas celui de DIOCLETIEN, il s'introduifit une Coutume qui fut moins un Changement qu'une Revolution.

De plus l'envie qu'eut CONSTANTIN de faire une Ville nouvelle, la vanité de lui donner fon nom, le détermina à porter en Orient le Siege de l'Empire. Quoique l'enceinte de Rome ne fût pas à beaucoup près fi grande qu'elle eft à prefent, les Faubourgs en étoient prodigieufement étendus; l'Italie pleine de Maifons de plaifance n'étoit proprement que le Jardin de Rome; les Laboureurs étoient en Sicile, en Afrique (1), en Egypte, & les Jardiniers en Italie; les Terres n'étoient prefque cultivées que par les Efclaves des Citoyens Romains; mais lorfque le Siege de l'Empire fut établi en Orient, Rome prefque

(1) On portoit autrefois d'Italie, *dit Tacite*, du bled dans les Provinces reculées, & elle n'eft pas encore fterile; mais nous cultivons plûtôt l'Afrique & l'Egypte, & nous aimons mieux expofer aux accidents la vie du Peuple Romain. *Annal.*, l. 12, c. 43.

entiere y paſſa, les Grands y menerent leurs Eſclaves, c'eſt-à-dire preſque tout le Peuple, & l'Italie fut privée de ſes habitans.

Pour que la nouvelle Ville ne cedât en rien à l'ancienne, CONSTANTIN voulut qu'on y diſtribuât auſſi du bled, & ordonna que celui d'Egypte ſeroit envoyé à Conſtantinople, & celui de l'Afrique à Rome, ce qui, me ſemble, n'étoit pas fort ſenſé.

Dans le tems de la République le Peuple Romain Souverain de tous les autres devoit naturellement avoir part aux tributs ; cela fit que le Sénat lui vendit d'abord du bled à bas prix, & enſuite le lui donna pour rien. Lorſque le Gouvernement fut devenu Monarchique cela ſubſiſta contre les principes de la Monarchie ; on laiſſoit cet abus à cauſe des inconveniens qu'il y auroit eu à le changer, mais CONSTANTIN fondant une Ville nouvelle l'y établit ſans aucune bonne raiſon.

Lorſqu'AUGUSTE eut conquis l'Egypte il aporta à Rome le tréſor des PTOLOMÉES, cela y fit à peu près la même Revolution que la découverte des Indes a fait depuis en Europe, & que de certains Syſtêmes ridicules ont fait de nos

jours ; les fonds (1) doublerent à Rome, & comme Rome continua d'attirer à elle les Richeſſes d'Alexandrie qui recevoit elle-même celles de l'Afrique & de l'Orient, l'or & l'argent devinrent très-communs en Europe, ce qui mit les Peuples en état de payer des impôts très-conſiderables en eſpèces.

Mais lorſque l'Empire eut été diviſé, ces richeſſes allerent à Conſtantinople ; on ſait d'ailleurs que les Mines d'Allemagne n'étoient point encore (2) ouvertes, qu'il y en avoit très-peu en Italie & dans les Gaules, que les Mines d'Eſpagne n'étoient gueres plus travaillées depuis les Carthaginois, ou du moins n'étoient plus ſi riches, l'Italie qui n'avoit plus que des Jardins abandonnés ne pouvoit par aucun moyen attirer l'argent de l'Orient, pendant que l'Occident pour avoir de ſes Marchandiſes y envoyoit le ſien. L'Or & l'Argent devinrent donc extrêmement

(1) Suetone *in Aug.* Oroſe, Livre 6. Les thréſors de Macedoine qu'on y avoit aportés auparavant avoient fait ceſſer tous les tributs : *unius Imperatoris præda finem attulit tributorum.* Ciceron, *des Offices*, l. 2.

(2) Tacite *de moribus Germanorum* le dit formellement.

Axime excluc. & qui se reduit à ne jamais changer rien dans un gouvernement avens que de savoir par l'expérience ce qui pouroit convenir à la nature de cet État, ou ce qui lui pouroit être contraire. Ne se point préocuper pour ou contre ce qui est établi; voir tout par ses yeux, juger par soi-même, & n'introduire ensuite que ce que la raison veut qu'on change ou qu'on corige.

rares en Europe, mais les Empereurs y voulurent exiger les mêmes tributs; ce qui perdit tout.

Lorsque le Gouvernement a une certaine forme établie, & que les choses se sont mises dans une situation, il est presque toujours de la prudence de les y laisser, parce que les raisons souvent compliquées & inconnues qui font qu'un pareil Etat a subsisté, font qu'il se maintiendra encore; mais quand on change le Système total, on ne peut remedier qu'aux inconveniens qui se presentent dans la Theorie, & on en laisse d'autres que la pratique seule peut faire découvrir.

Ainsi quoique l'Empire ne fût déjà que trop grand, la division qu'on en fit le ruïna, parce que toutes les parties de ce grand Corps depuis longtems ensemble s'étoient, pour ainsi dire, ajustées pour y rester, & dépendre les unes des autres.

CONSTANTIN (1) après avoir affoibli la Capitale frapa un autre coup sur les Frontieres, il

(1) Dans ce qu'on dit de Constantin on ne choque point les Auteurs Ecclesiastiques qui déclarent qu'ils n'entendent parler que des actions de ce Prince qui ont du raport à la piété & non de celles qui en ont au gouvernement de l'Etat. Eusebe, *Vie de Const.*, l. 1, c. 9. Socrate, l. 1. c. 1.

ôta les Legions qui étoient ſur le bord des grands fleuves, & les diſperſa dans les Provinces, ce qui produiſit deux maux, l'un que la barriere qui contenoit tant de Nations, fut ôtée, & l'autre que (1) les Soldats vêcurent & s'amolirent dans le Cirque & dans les (2) Théâtres.

Lorſque CONSTANTIUS envoya JULIEN dans les Gaules, il trouva que cinquante Villes le long du Rhin (3) avoient été priſes par les Barbares, que les Provinces avoient été ſaccagées, qu'il n'y avoit plus que l'ombre d'une Armée Romaine que le ſeul nom des Ennemis faiſoit fuir.

Ce Prince par ſa (4) ſageſſe, ſa conſtance, ſon

(1) Zoſime, l. 2.

(2) Depuis l'établiſſement du Chriſtianiſme les combats des Gladiateurs devinrent rares, Conſtantin deffendit d'en donner; mais cette barbare coutume ne fut entierement abolie que ſous Honorius, comme il paroît par Theodoret & Othon de Friſingue, les Romains ne retinrent de leurs anciens ſpectacles que ce qui pouvoit affoiblir les courages & avoit attrait à la volupté. Dans les tems précedens, avant que les Soldats partiſſent pour l'Armée, on leur donnoit un combat de Gladiateurs pour les accoutumer à voir le ſang, le fer & les bleſſures, & à ne pas craindre l'ennemi. Jules Capit. *Vie de Maxime & de Balbin.*

(3) Ammien Marcellin. l. 16. 17 & 18.

(4) Ammien Marcellin. ibid.

œconomie, ſa conduite, ſa valeur, & une ſuite continuelle d'actions héroïques rechaſſa les Barbares, & la terreur de ſon nom les contint (1) tant qu'il vécut.

Valentinien ſentit plus que perſonne la néceſſité de l'ancien plan, il employa toute ſa vie à fortifier les bords du Rhein, à y faire des levées, y bâtir des Châteaux, y placer des Troupes, leur donner le moyen d'y ſubſiſter; mais il arriva dans le monde un Evénement qui détermina Valens ſon frere à ouvrir le Danube, & eut d'effroyables ſuites.

Dans le païs qui eſt entre les Palus Meotides, les Montagnes du Caucase, & la Mer Caſpienne il y avoit pluſieurs Peuples qui étoient la plûpart de la Nation des Huns ou de celle des Alains; leurs terres étoient extrêmement fertiles, ils aimoient la guerre & le brigandage, ils étoient preſque toujours à cheval ou ſur leurs Chariots, & erroient dans le païs où ils étoient enfermés, ils faiſoient bien quelques ravages ſur les frontieres de Perſe & d'Armenie, mais on gardoit ai-

(1) Voyez le magnifique Eloge qu'Ammien Marcellin fait de ce Prince, l. 25.

ſément les Portes Caſpiennes, & ils pouvoient difficilement pénétrer dans la Perſe par ailleurs; comme ils (1) n'imaginoient point qu'il fût poſſible de traverſer les Palus Meotides, ils ne connaiſſoient pas les Romains, de façon que pendant que d'autres Barbares ravageoient l'Empire, ils reſtoient dans les limites que leur ignorance leur avoit données.

Quelques-uns ont dit (2) que le limon que le Tanaïs avoit aporté, avoit formé une eſpece de croûte ſur le Boſphore Cimmerien, ſur laquelle ils avoient paſſé; d'autres (3), que deux jeunes Scythes pourſuivant une biche qui traverſa ce bras de mer, le traverſerent auſſi, ils furent étonnés de voir un nouveau Monde, & retournant dans l'ancien ils aprirent à leurs Compatriotes (4) les nouvelles Terres, & ſi j'oſe me ſervir de ce terme, les Indes qu'ils avoient découvertes.

D'abord des Armées innombrables de Huns

(1) Procope, *Hiſtoire mêlée.*

(2) Zoſime, l. 4.

(3) Jornandes, *de rebus Geticis. Hiſt.* mêlée de Procope.

(4) Voyez Sozomene, l. 6.

paſſerent, & rencontrant les Gots les premiers, les chaſſerent devant eux; il ſembloit que ces Nations ſe précipitaſſent les unes ſur les autres, & que l'Aſie pour peſer ſur l'Europe eût acquis un nouveau poids.

Les Gots effrayés ſe préſenterent ſur les bords du Danube, & les mains jointes demanderent une retraite. Les (1) flateurs de VALENS ſaiſirent cette occaſion, & la lui repréſenterent comme une Conquête heureuſe d'un nouveau Peuple qui venoit deffendre l'Empire, & l'enrichir.

VALENS ordonna qu'ils paſſeroient ſans armes (2), mais pour de l'argent ſes officiers leur en laiſſerent tant qu'ils voulurent; il leur fit diſtribuer des terres, mais à la difference des Huns, les Gots (3) n'en cultivoient point; on

(1) Ammien Marcellin, l. 29.

(2) De ceux qui avoient reçu ces ordres celui-ci conçut un amour infame, celui-là fut épris de la beauté d'une femme Barbare & devint eſclave d'une femme eſclave, les autres furent corrompus par des preſens, des habits de lin & des couvertures brodées de franges, on n'eut d'autre ſoin que de remplir ſa maiſon d'eſclaves & ſes fermes de bétail. *Hiſtoire de Dexipe.*

(3) Voyez l'Hiſtoire Gotique de Priſcus où cette difference eſt bien établie.

les priva même du bled qu'on leur avoit promis; ils mouroient de faim, & ils étoient au milieu d'un païs riche, ils étoient armés, & on leur faiſoit des injuſtices. Ils ravagerent tout depuis le Danube juſqu'au Boſphore, exterminerent VALENS & ſon Armée, & ne repaſſerent le Danube que pour abandonner l'affreuſe (1) ſolitude qu'ils avoient faite.

On demandera peut-être comment des Nations qui ne cultivoient point les Terres pouvoient devenir ſi puiſſantes, tandis que celles de l'Amerique ſont ſi petites? C'est que les Peuples paſteurs ont une ſubſiſtance bien plus aſſurée que les Peuples chaſſeurs.

Il paroît par Ammien Marcellin que les Huns dans leur premiere demeure ne labouroient point les champs, ils ne vivoient que de leurs troupeaux dans un païs abondant en pâturages & arrosé par quantité de fleuves, comme ſont encore aujourd'hui les petits Tartares qui habitent une partie du même païs. Il y a apparence que les Peuples depuis leur départ ayant habité des lieux moins propres à la nourriture des troupeaux commencerent à cultiver les terres.

(1) Voyez Zoſime, l. 4; voyez auſſi Dexipe dans l'extrait des Ambaſſades de Conſtantin Porphyrogenete.

CHAPITRE XVIII.

Nouvelles Maximes priſes par les Romains.

QUELQUEFOIS la lâcheté des Empereurs, ſouvent la foibleſſe de l'Empire firent que l'on chercha à appaiſer par de l'argent les Peuples qui menaçoient d'envahir. Mais la paix ne peut point s'acheter, parce que celui qui l'a vendue, n'en eſt que plus en état de la faire acheter encore.

Il vaut mieux courir le riſque de faire une guerre malheureuſe, que de donner de l'argent pour avoir la paix; car on reſpecte toujours un Prince, lorſqu'on ſait qu'on ne le vaincra qu'après une longue reſiſtance.

D'ailleurs ces ſortes de gratifications ſe changeoient en tributs, & libres au commencement

devenoient néceſſaires; elles furent regardées comme des droits acquis, & lorſqu'un Empereur les refuſa à quelques Peuples, ou voulut donner moins, ils devinrent de mortels Ennemis. Entre mille exemples l'Armée que JULIEN (1) mena contre les Perſes fut pourſuivie dans ſa retraite par des Arabes à qui il avoit refuſé le tribut accoutumé; & d'abord après ſous l'Empire de VALENTINIEN (2) les Allemans, à qui on avoit offert des preſens moins conſidérables qu'à l'ordinaire, s'en indignerent, & ces Peuples du Nord deja gouvernés par le point d'Honneur, ſe vangerent de cette inſulte prétenduë par une cruelle guerre.

Toutes ces Nations qui entouroient l'Empire en Europe & en Aſie, abſorberent peu à peu les richeſſes des Romains, & comme ils s'étoient agrandis parce que l'or & l'argent de tous les Rois étoient portés chez eux (3), ils s'affoiblirent

(1) Ammien Marcellin, l. 25.

(2) Ammien Marcellin, l. 26.

(3) « Vous voulez des richeſſes, *diſoit un Empereur à ſon Armée qui murmuroit,* » Voilà le païs de « Perſe, allons-en chercher, croyez-moi, de tant de « threſors que poſſedoit la République Romaine, il « ne reſte plus rien, & le mal vient de ceux qui ont « apris aux Princes à acheter la paix des Barbares,

parce que leur or & leur argent fut porté chez les autres.

Les fautes que ſont les hommes d'Etat ne ſont pas toujours libres, ſouvent ce ſont des ſuites néceſſaires de la ſituation où l'on eſt, & les inconvéniens ont fait naître les inconveniens.

La Milice, comme on a deja vû, étoit devenuë très à charge à l'Etat, les Soldats avoient trois ſortes d'avantages, la paye ordinaire, la récompenſe après le ſervice, & les libéralités d'accident qui devenoient très-ſouvent des droits pour des gens qui avoient le Peuple & le Prince entre leurs mains.

L'impuiſſance où l'on ſe trouva de payer ces charges fit que l'on prit une Milice moins chere. On fit des Traités avec des Nations Barbares qui n'avoient ni le luxe des Soldats Romains, ni le même eſprit, ni les mêmes prétentions.

Il y avoit une autre commodité à cela : comme les Barbares tomboient tout à coup ſur un païs,

« nos Finances ſont épuiſées, nos Villes détruites, « nos Provinces ruïnées. Un Empereur qui ne con- « noît d'autres biens que ceux de l'âme, n'a pas honte « d'avouer une pauvreté honnête. *Amm. Marcell,* « l. 24. »

n'y ayant point chez eux de préparatifs après la resolution de partir, il étoit difficile de faire des levées à temps dans les Provinces. On prenoit donc un autre corps de Barbares toujours prêt à recevoir de l'argent, à piller & à se battre. On étoit servi pour le moment, mais dans la suite, on avoit autant de peine a reduire les auxiliaires que les ennemis.

Les premiers Romains ne mettoient point dans leurs Armées un plus grand nombre de troupes (1) auxiliaires que de Romaines, & quoique leurs Alliés fussent proprement des Sujets, ils ne vouloient point avoir pour Sujets des Peuples plus belliqueux qu'eux-mêmes.

Mais dans les derniers temps, non seulement ils n'observerent pas cette proportion des troupes auxiliaires ; mais même, ils remplirent de Soldats Barbares les Corps de troupes nationales.

Ainsi ils établissoient des usages tout contraires à ceux qui les avoient rendus maîtres de tout : & comme autrefois leur Politique constante fut de se reserver l'Art militaire & d'en

(1) C'est une observation de Vegece, & il paroît par Tite-Live que si le nombre des auxiliaires exceda quelquefois, ce fut de bien peu.

priver tous leurs voiſins, ils le détruiſoient pour lors chez eux, & l'établiſſoient chez les autres.

Voici en un mot l'Hiſtoire des Romains, ils vainquirent tous les Peuples par leurs Maximes; mais lorſqu'ils y furent parvenus, leur République ne put ſubſiſter; il falut changer de Gouvernement; & des maximes contraires aux premieres employées dans ce Gouvernement nouveau, firent tomber leur Grandeur.

Tant il eſt certain que tout les evénements ont leurs raiſons en ce qui les a précedés.

Ce n'eſt pas la Fortune qui domine le Monde, on peut le demander aux Romains qui eurent une ſuite continuelle de proſperités quand ils ſe gouvernerent ſur un certain plan, & une ſuite non interrompuë de revers lorſqu'ils ſe conduiſirent ſur un autre. Il y a des cauſes générales, ſoit morales, ſoit phyſiques, qui agiſſent dans chaque Monarchie, l'élevent, la maintiennent, ou la précipitent; tous les accidens ſont ſoumis à ces cauſes, & ſi le hazard d'une bataille, c'eſt-à-dire une cauſe particuliere, a ruïné un Etat, il y avoit une cauſe générale, qui faiſoit que cet Etat devoit périr par une ſeule bataille: en un mot l'allure principale entraîne avec elle tous les accidens particuliers.

Nous voyons que depuis près de deux ſiecles,

les troupes de terre de Dannemarc ont preſque toujours été batues par celles de Suede ; il faut qu'independemment du courage des deux Nations & du ſort des armes, il y ait dans le Gouvernement Danois militaire ou civil un vice interieur qui ait produit cet effet, & je ne le crois point difficile à découvrir.

Enfin les Romains perdirent leur Diſcipline militaire, ils abandonnerent juſqu'à leurs propres armes. Vegece (1) dit que les Soldats les trouvant trop peſantes ils obtinrent de l'Empereur GRATIEN de quitter leur cuiraſſe & enſuite leur caſque, de façon qu'expoſés aux coups ſans défenſe ils ne ſongerent plus qu'à fuir.

Il ajoute qu'ils avoient perdu la coutume de fortifier leur camp, & que par cette négligence leurs Armées furent enlevées par la Cavalerie des Barbares.

Les Romains parvinrent à commander à tous les Peuples, non ſeulement par l'art de la guerre, mais auſſi par leur prudence, leur ſageſſe, leur conſtance, leur amour pour la gloire & pour la patrie. Lorſque ſous les Empereurs toutes ces

(1) *De re militari*, l. 1, c. 20.

vertus s'évanouïrent, l'Art militaire leur reſta, avec lequel, malgré la foibleſſe & la tyrannie de leurs Princes, ils conſerverent ce qu'ils avoient acquis : mais lorſque la corruption ſe mit dans la Milice même, ils devinrent la proye de tous les Peuples.

Un Empire fondé par les armes a beſoin de ſe ſoutenir par les armes : mais comme lorſqu'un Etat eſt dans le trouble, on n'imagine pas comment il peut en ſortir, de même lorſqu'il eſt en paix & qu'on reſpecte ſa puiſſance, il ne vient point dans l'eſprit comment cela peut changer, il néglige donc la Milice dont il croit n'avoir rien à eſpérer & tout à craindre, & ſouvent même il cherche à l'affoiblir.

C'étoit une regle inviolable des premiers Romains, que quiconque avoit abandonné ſon poſte, ou laiſſé ſes armes dans le combat étoit puni de mort. JULIEN & VALENTINIEN avoient à cet égard rétabli les anciennes peines, mais les Barbares pris à la ſolde des Romains (1), accoutumés à faire la guerre comme la font aujourd'hui les

(1) Ils ne vouloient pas s'aſſujetir aux travaux des Soldats Romains. Voyez Ammien Marcellin, l. 18, qui dit comme une choſe extraordinaire qu'ils s'y

Tartares, à fuir pour combatre encore, à chercher le pillage plus que l'honneur, étoient incapables d'une pareille Diſcipline.

Telle étoit la Diſcipline des premiers Romains qu'on y avoit vu des Généraux condamner à mourir leurs enfans pour avoir ſans leur ordre gagné la victoire : mais quand ils furent mêlés parmi les Barbares, ils y contracterent un eſprit d'independance qui faiſoit le caractere de ces Nations ; & ſi l'on lit les guerres de Beliſaire contre les Gots, on verra un Général preſque toujours déſobéi par ſes Officiers.

Sylla & Sertorius dans la fureur des guerres civiles aimoient mieux périr que de faire quelque choſe dont MITHRIDATE put tirer avantage ; mais dans les temps qui ſuivirent, dès qu'un Miniſtre (1) ou quelque Grand crut qu'il impor-

---

ſoumirent en une occaſion pour plaire à Julien qui vouloit mettre des Places en état de deffenſe.

(1) Cela n'étoit pas étonnant dans ce mélange avec des Nations qui avoient été errantes, qui ne connoiſſoient point de patrie, & où ſouvent des Corps entiers de troupes prenoient part pour l'ennemi qui les avoit vaincus contre leur Nation même. Voyez dans Procope ce que c'étoit que les Gots ſous Vitigès.

toit à ſon avarice, à ſa vangeance, à ſon ambition de faire entrer les Barbares dans l'Empire, il le leur donna d'abord à ravager.

Il n'y a point d'Etat où l'on ait plus beſoin de tributs que dans ceux qui s'affoibliſſent, de ſorte que l'on eſt obligé d'augmenter les charges à meſure que l'on eſt moins en état de les porter bientôt; dans les Provinces Romaines, les tributs devinrent intolerables.

Il faut lire dans (1) Salvien les horribles exactions que l'on faiſoit ſur les Peuples. Les Citoyens pourſuivis par les traitans n'avoient d'autre reſſource que de ſe refugier chez les Barbares, ou de donner leur liberté au premier qui la vouloit prendre.

(2) Ceci ſervira à expliquer dans notre Hiſtoire Françoiſe cette patience avec laquelle les Gaulois ſouffrirent la revolution qui devoit établir cette difference accablante, entre une Nation noble &

(1) Voyez tout le 5. livre *De Gubernatione Dei*. Voyez auſſi dans l'Ambaſſade écrite par Priſcus le Diſcours d'un Romain établi parmi les Huns ſur ſa felicité dans ce païs-là.

(2) Les Barbares n'introduiſirent guere rien qui n'eût été plus cruellement exercé avant eux. Voyez encore Salvien, l. 5.

une Nation roturiere ; une Nation qui ſe reſervoit la Liberté & l'exercice des armes, & une autre deſtinée par la loi de ſa ſervitude à cultiver les champs, auxquels chaque Particulier devoit être attaché pour jamais.

CHAPITRE XIX.

1. *Grandeur d'*ATTILA. 2. *Cauſe de l'Etabliſſement des Barbares.* 3. *Raiſons pourquoi l'Empire d'Occident fut le premier abbattu.*

COMME dans le temps que l'Empire s'affoibliſſoit, la Religion Chrétienne s'établiſſoit, les Chrétiens reprochoient aux Payens cette décadence, & ceux-ci en demandoient compte à la Religion Chrétienne; les Chrétiens (1) diſoient que DIOCLETIEN avoit perdu l'Empire en s'aſſociant trois Collegues, parce que chaque Empereur vouloit faire d'auſſi grandes dépenſes & entretenir d'auſſi fortes Armées que s'il avoit été

(1) Lactance, *de la mort des Perſecuteurs.*

On trouvera que dans les États les mieux réglés le nombre de ceux qui recoivent n'eſt pas proporcioné à ceux qui donnent.

C'eſt que les homes ſont intéreſſés, avares & prodigues.

ſeul; que par-là le nombre de ceux qui recevoient n'étant pas proportioné au nombre de ceux qui donnoient, les charges devinrent ſi grandes que les Terres furent abandonnées par les Laboureurs & ſe changerent en forêts; les Payens au contraire ne ceſſoient de crier contre un Culte nouveau inouï juſqu'alors; & comme autrefois dans Rome floriſſante on attribuoit les debordemens du Tybre & les autres effets de la Nature à la colere des Dieux, de même dans Rome mourante on imputoit les malheurs à un nouveau Culte, & au renverſement des anciens Autels.

Ce fut le Préfect Symmaque, qui dans une Lettre écrite (1) aux Empereurs au ſujet de l'Autel de la Victoire, fit le plus valoir contre la Religion Chrétienne des raiſons populaires & par conſéquent très-capables de ſeduire.

Quelle choſe peut mieux nous conduire à la connoiſſance des Dieux, diſoit-il, que l'experience de nos proſperités paſſées? Nous devons être fideles à tant de ſiecles & ſuivre nos Peres qui ont ſuivi ſi heureuſement les leurs. Penſez

(1) Lettres de Simmaque, l. 10. L. 54.

que Rome vous parle & vous dit : Grands Princes, Peres de la Patrie, reſpectez mes années pendant leſquelles j'ai toujours observé les Céremonies de mes Ancêtres. Ce Culte a ſoumis l'Univers à mes Loix. C'eſt par-là qu'ANNIBAL a été repoussé de mes murailles, & que les Gaulois l'ont été du Capitole. C'eſt pour les Dieux de la Patrie que nous demandons la paix, nous la demandons pour les Dieux Indigetes. Nous n'entrons point dans des diſputes qui ne conviennent qu'à des gens oiſifs, & nous voulons offrir des prieres & non pas des combats.

Trois Auteurs celèbres répondirent à Symmaque. Oroſe compoſa ſon Hiſtoire pour prouver qu'il y avoit toujours eu dans le monde d'auſſi grands malheurs que ceux dont ſe plaignoient les Payens. Salvien fit ſon Livre (1) où il ſoutint que c'étoient les déreglemens des Chrétiens qui avoient attiré les ravages des Barbares, & ſaint (2) Auguſtin fit voir que la Cité du Ciel étoit differente de cette Cité de la Terre, où les anciens Romains pour quelques vertus humaines

(1) *Du Gouvernement de Dieu.*
(2) *De la Cité de Dieu.*

avoient reçu des recompenſes auſſi vaines que ces vertus.

Nous avons dit que dans les premiers temps la Politique des Romains fut de diviſer toutes les Puiſſances qui leur faiſoient ombrage ; dans la ſuite ils n'y purent réuſſir. Il falut ſouffrir qu'ATTILA ſoumît toutes les Nations du Nord, il s'étendit depuis le Danube juſqu'au Rhein, détruiſit tous les Forts & tous les Ouvrages qu'on avoit faits ſur ces fleuves & rendit les deux Empires tributaires.

THEODOSE, diſoit-il (1) inſolemment, eſt fils d'un pere très-noble auſſi bien que moi ; mais en me payant le tribut il eſt déchu de ſa nobleſſe, & eſt devenu mon eſclave, il n'eſt pas juſte qu'il dreſſe des embuches à ſon Maître, comme un eſclave méchant.

Il ne convient pas à l'Empereur, diſoit-il dans une autre occaſion, d'être menteur, il a promis à un de mes Sujets de lui donner en mariage la fille de Saturnilus, s'il ne veut pas tenir ſa parole, je lui déclare la guerre ; s'il ne le peut pas

(1) Hiſtoire Gottique & Relation de l'Ambaſſ. écrite par Priſcus. C'étoit Theodoſe le jeune.

& qu'il ſoit dans cet état qu'on oſe lui deſobéir, je marche à ſon ſecours.

Il ne faut pas croire que ce fût par moderation qu'ATTILA laiſſa ſubſiſter les Romains, il ſuivoit les mœurs de ſa Nation qui le portoient à ſoumettre les Peuples, & non pas à les conquerir. Ce prince dans ſa Maiſon de bois où nous le repreſente Priſcus (1), Maître de toutes les Nations Barbares, & en (2) quelque façon de preſque toutes celles qui étoient policées étoit un des grands Monarques dont l'Hiſtoire ait jamais parlé.

On voyoit à ſa Cour les Ambaſſadeurs des Romains d'Orient, & de ceux d'Occident, qui venoient recevoir ſes Loix ou implorer ſa clemence; tantôt il demandoit qu'on lui rendît les Huns transfuges, ou les eſclaves Romains qui s'étoient évadés; tantôt il vouloit qu'on lui livrât quelque Miniſtre de l'Empereur : il avoit mis ſur l'Empire d'Orient un tribut de deux mille cent livres d'or, il recevoit les apointemens de Général des Ar-

(1) Hiſt. Gottique : *Hæc ſedes Regis Barbariem totam tenentis hæc captis Civitatibus habitacula præponebat.* Jornandes *de Reb. Geticis.*

(2) Il paroît par la Relation de Priſcus qu'on penſoit à la Cour d'Attila à ſoumettre encore les Perſes.

mées Romaines, il envoyoit à Conſtantinople, ceux qu'il vouloit recompenſer afin qu'on les comblât de biens, faiſant un trafic continuel de la frayeur des Romains.

Il (1) étoit craint de ſes Sujets, & il ne paroît pas qu'il en fût haï. Prodigieuſement fier et cependant ruſé, ardent dans ſa colere, mais ſachant pardonner ou differer la punition ſuivant qu'il convenoit à ſes intérêts, ne faiſant jamais la guerre quand la paix pouvoit lui donner aſſez d'avantages, fidelement ſervi des Rois même qui étoient ſous ſa dépendance, il avoit gardé pour lui ſeul l'ancienne ſimplicité des mœurs des Huns : du reſte on ne peut guere louer ſur la bravoure le Chef d'une Nation où les enfans entroient en fureur au récit des beaux faits d'armes de leurs peres, & où les peres verſoient des larmes parce qu'ils ne pouvoient pas imiter leurs enfans.

Après ſa mort toutes les Nations Barbares ſe rediviſerent, mais les Romains étoient ſi foibles qu'il n'y avoit pas de ſi petit Peuple qui ne pût leur nuire.

(1) Il faut conſulter ſur le caractere de ce Prince & les mœurs de ſa Cour, Jornandes & Priſcus.

Ce ne fut pas une certaine invaſion qui perdit l'Empire, ce furent toutes les invaſions depuis celle qui fut ſi générale ſous GALLUS ; il ſembla rétabli parce qu'il n'avoit point perdu de terrein, mais il alla de degrés en degrés de la decadence à ſa chute juſqu'à ce qu'il s'afaiſſa tout à coup ſous ARCADIUS & HONORIUS.

En vain on avoit rechaſſé les Barbares dans leur païs, ils y ſeroient tout de même rentrés pour y raporter leurs dépouilles. En vain on les extermina, les (1) Villes n'étoient pas moins ſaccagées, les villages brûlés, les familles tuées ou diſperſées.

Lorſqu'une Province avoit été ravagée, les Barbares qui ſuccedoient n'y trouvant plus rien, devoient paſſer à une autre. On ne ravagea au commencement que la Thrace, la Myſie, la Pannonie ; quand ces Pays furent dévaſtés, on ruïna la Macedoine, la Theſſalie, la Grece ; de là il falut aller aux Noriques ; l'Empire, c'eſt à dire,

(1) C'étoit une Nation bien deſtructrice que celle des Gots, ils avoient détruit tous les Laboureurs dans la Thrace & coupé les mains à tous ceux qui menoient les chariots. *Hiſt. Byzant. de Malchus* dans l'extrait des Ambaſſ.

le pays habité, ſe retreciſſoit toujours, & l'Italie devenoit Frontiere.

La raiſon pourquoi il ne ſe fit point ſous Gallus & Gallien, d'établiſſement de Barbares, c'eſt qu'ils trouvoient encore de quoi piller.

Ainſi lorſque les Normans, images des Conquerans de l'Empire, eurent, pendant pluſieurs ſiecles, ravagé la France, ne trouvant plus rien à prendre ils accepterent une Province qui étoit entierement deſerte, & ſe la partagerent.

La Scythie dans ces temps-là étant preſque (1) toute inculte, les Peuples y étoient ſujets à des famines frequentes, ils ſubſiſtoient en partie par un commerce avec les (2) Romains qui leur portoient des vivres des Provinces voiſines du Danube. Les Barbares donnoient en retour les choſes qu'ils avoient pillées, les priſonniers qu'ils

(1) Les Gots, comme nous l'avons dit, ne cultivoient point la terre.

Les Vandales les appelloient *Trulles* du nom d'une petite meſure, parce que dans une famine, ils leur vendirent fort cher une pareille meſure de bled. Olympiodore dans la *Bibliotheque de Photius*, l. 30.

(2) On voit dans l'Hiſtoire de Priſcus qu'il y avoit des marchés établis, par les Traités, ſur les bords du Danube.

avoient faits, l'or & l'argent qu'ils recevoient pour la paix. Mais (1) lorſqu'on ne peût plus leur payer des tributs aſſez forts pour les faire ſubſiſter, ils furent forcés de s'établir.

L'Empire d'Occident fut le premier abattu : en voici les raiſons.

Les Barbares ayant paſſé le Danube, trouvoient à leur gauche le Boſphore, Conſtantinople & toutes les forces de l'Empire d'Orient qui les arrêtoient, cela faiſoit qu'ils ſe tournoient à main droite du côté de l'Illyrie & ſe pouſſoient vers l'Occident. Il ſe fit un reflux de Nations & un tranſport de Peuples de ce côté-là; les paſſages de l'Asie étant mieux gardés, tout refouloit vers l'Europe, au lieu que dans la premiere invaſion les forces des Barbares ſe partagerent.

L'Empire ayant été réellement (2) diviſé, les

(1) Quand les Gots envoyerent prier Zenon de recevoir dans ſon alliance Theuderic fils de Triarius, aux conditions qu'il avoit accordées à Theuderic fils de Balamer le Sénat conſulté répondit que les revenus de l'Etat n'étoient pas ſuffiſans pour nourrir deux Peuples Gots & qu'il falloit choiſir de l'amitié de l'un des deux. *Hiſt. de Malchus* dans l'extrait des Ambaſſades.

(2) Cette diviſion de l'Adminiſtration de l'Empire

Empereurs d'Orient qui avoient des alliances (1) avec les Barbares ne voulurent pas les rompre pour ſecourir ceux d'Occident ; & comme ceux-ci (2) n'avoient point de forces de mer qui étoient toutes en Orient, en Egypte, Chypre, Phénicie, Ionie, Grece, ſeuls pays où il y avoit alors quelque commerce, les Vandales (3) & d'autres Peuples attaquerent les côtes d'Occident partout.

Les Orientaux firent bien pis; voulant ſe ſoulager des Barbares, ils les engagerent à aller porter leurs conquêtes en Occident. Ainſi Zenon pour ſe défaire de Theodoric le perſuada d'aller attaquer l'Italie, qu'Alaric avoit déjà ravagée.

Rome étoit, pour ainſi dire, une Ville ſans

---

fut très préjudiciable aux affaires des Romains d'Occident, dit Priſcus, l. 2.

(1) Honorius apprit que les Viſigots, après avoir fait alliance avec Arcadius, étoient entrés en Occident; il s'enfuit à Ravenne. Procope, *de la Guerre des Vandales.*

(2) Ayant demandé une Armée navale aux Romains d'Orient, ceux-ci les refuſerent à cauſe de leur alliance avec Genſeric. *Priſcus*, l. 2.

(3) Il vint une Ambaſſade à Conſtantinople de la part des Italiens pour faire ſavoir qu'il étoit impoſſible que les affaires ſe ſoûtinſſent ſans une reconcilinatio avec les Vandales. *Priſcus*, l. 2.

défenſe, elle pouvoit être aiſément affamée, l'étendue de ſes murailles faiſoit qu'il étoit très-difficile de les garder; comme elle étoit ſituée dans une plaine, on pouvoit aiſément la forcer, d'ailleurs il n'y avoit point de reſſources dans le Peuple qui en étoit extrêmement diminué, de façon que les Empereurs furent obligés de ſe retirer à Ravenne, Ville autrefois défendue par la Mer, comme Venise l'eſt aujourd'hui. Le Peuple Romain preſque toujours abandonné de ſes Souverains, commença à le devenir & à faire des Traités (1) pour ſa conſervation ; ce qui eſt le moyen le plus légitime d'acquérir la Souveraine puiſſance.

Telle fut la fin de l'Empire d'Occident. Rome s'étoit agrandie parce qu'elle n'avoit eu que des guerres ſucceſſives, chaque Nation par un bonheur inconcevable, ne l'attaquant que quand

(1) Du tems d'Honorius, Alaric qui aſſiegeoit Rome, obligea cette Ville à prendre ſon alliance même contre l'Empereur qui ne put s'y oppoſer. Procope, *Guerre des Gots*, l. 1. Voyez *Zoſime*, l. 6.

L'Armorique & la Bretagne ſe voyant abandonnées commencerent auſſi à vivre ſous leurs propres Loix. Voyez *Zoſime*, l. 6.

l'autre avoit été ruïnée. Rome fut détruite parce que toutes les Nations l'attaquerent à la fois & pénétrerent par-tout.

CHAPITRE XX.

1. *Des Conquêtes de* JUSTINIEN.
2. *De ſon Gouvernement.*

COMME tous ces Peuples entroient pêle-mêle dans l'Empire, ils s'incommodoient reciproquement, & toute la Politique de ces tems-là fut de les armer les uns contre les autres, ce qui étoit aiſé, à cauſe de leur férocité & de leur avarice ; ils s'entredétruiſirent pour la plûpart avant d'avoir pu s'établir, & cela fit que l'Empire d'Orient ſubſiſta encore du tems.

D'ailleurs le Nord s'épuiſa lui-même, & l'on n'en vit plus ſortir ces Armées innombrables qui parurent d'abord : car après les premieres invaſions des Gots & des Huns, ſurtout depuis la

mort d'Attila, ceux-ci & les Peuples qui les ſuivirent, attaquerent avec moins de forces.

Lorſque ces Nations qui s'étoient aſſemblées en Corps d'Armée ſe furent diſperſées en Peuple, elles s'affoiblirent beaucoup : repanduës dans les divers lieux de leur conquête, elles furent elles-mêmes expoſées aux invaſions.

Ce fut dans ces circonſtances que Justinien entreprit de reconquerir l'Afrique & l'Italie & fit ce que nos François executerent auſſi heureuſement contre les Viſigots, les Bourguignons, les Lombards & les Sarrafins.

Lorſque la Religion Chrétienne fut apportée aux Barbares, la Secte Arienne étoit en quelque façon dominante dans l'Empire. Valens leur envoya des Prêtres Ariens qui furent leurs premiers Apôtres. Or dans l'intervalle qu'il y eut entre leur converſion & leur établiſſement, cette Secte fut en quelque façon détruite chez les Romains ; ce qui fit que les Barbares Ariens ayant trouvé tout le païs Orthodoxe, n'en purent jamais gagner l'affection, & qu'il fut facile aux Empereurs de les troubler.

D'ailleurs ces Barbares dont l'art & le genie n'étoit guere d'attaquer les Villes, & encore

moins de les défendre en laiſſerent tomber les murailles en ruïne. Procope nous apprend que Beliſaire trouva celles d'Italie en cet état ; pour celles d'Afrique, elles avoient été demantelées par Genſeric (1) dans l'idée de s'aſſurer des habitans.

La plûpart de ces Peuples du Nord établis dans les Païs du Midi en prirent d'abord la moleſſe & devinrent incapables des fatigues de la guerre : (2) les Vandales languiſſoient dans la volupté, une table délicate, des habits effeminés, des Bains, la Muſique, la Danſe, les Jardins, les Théâtres leur étoient devenus néceſſaires.

Ils ne (3) donnoient plus d'inquiétude aux Romains, dit (4) Malchus, depuis qu'ils avoient ceſſé d'entretenir les Armées que Genſeric tenoit toujours prêtes avec leſquelles il prévenoit ſes ennemis & étonnoit tout le monde par la facilité de ſes entrepriſes.

La Cavalerie des Romains & des (5) Huns

(1) Procope, *Guerre des Vandales*, l. 1.
(2) Procope, *Guerre des Vandales*, l. 2.
(3) Du temps d'Honoric.
(4) *Hiſt. Byzant*, dans l'extrait des Ambaſſ.
(5) Juſtinien tira de grands ſervices des Huns Peu-

leurs auxiliaires étoit très-exercée à tirer de l'arc ; mais celle des Gots (1) & des Vandales ne ſe ſervoit que de l'épée & de la lance & ne pouvoit combattre de loin, c'eſt (2) à cette difference que Beliſaire attribuoit une partie de ſes ſuccès.

JUSTINIEN ne put équiper contre les Vandales que cinquante vaiſſeaux, & quand Beliſaire debarqua il n'avoit que cinq mille (3) Soldats.

---

ples dont étoient ſortis les Parthes & qui combattoient comme eux : depuis qu'ils eurent perdu leur puiſſance par les diviſions que le grand nombre des enfans d'Attila fit naître, ils ſervirent les Romains en qualité d'auxiliaires & formerent leur meilleure Cavalerie. Toutes ces Nations Barbares ſe diſtinguoient chacune par leur maniere particuliere de combattre & de s'armer ; les Gots & les Vandales étoient redoutables l'épée à la main, les Huns étoient des Archers admirables, les Sueves de bons hommes d'Infanterie, les Alains étoient peſamment armés, & les Herules étoient une troupe legere.

(1) Voyez Procope, *Guerre des Vandales*, l. 1, & le même Auteur *Guerre des Gots*, l. 1. Les Archers Gots étoient à pied, ils étoient peu inſtruits.

(2) Les Romains ayant laiſſé affoiblir leur Infanterie mirent toute leur force dans leur Cavalerie, d'autant mieux qu'il falloit qu'ils ſe portaſſent promptement de tous côtés pour arrêter les incurſions des Barbares.

(3) Procope, *Guerre des Gots*, l. 2.

C'étoit une entrepriſe bien hardie, & LEON, qui avoit autrefois envoyé contre eux une Flotte compoſée de tous les Vaiſſeaux d'Orient ſur laquelle il avoit cent mille hommes, n'avoit pas conquis l'Afrique & avoit penſé perdre l'Empire.

Ces grandes Flottes, non plus que les grandes Armées de terre, n'ont gueres jamais réuſſi ; comme elles épuiſent un état, ſi l'expedition eſt longue, ou que quelque malheur leur arrive, elles ne peuvent être ſecourues, ni reparées ; ſi une partie ſe perd, ce qui reſte n'eſt rien, parce que les Vaiſſeaux de guerre, ceux de tranſport, la Cavalerie, l'Infanterie, les munitions, enfin chaque partie depend du tout enſemble ; la lenteur de l'entrepriſe fait qu'on trouve toujours des ennemis preparés, outre qu'il eſt rare que l'expedition ſe faſſe jamais dans une ſaiſon commode, on tombe dans le tems des orages, tant de choſes n'étant preſque jamais prêtes que quelques mois plus tard qu'on ne ſe l'étoit promis.

Beliſaire envahit l'Afrique, & ce qui lui ſervit beaucoup, c'eſt qu'il tira de Sicile beaucoup de proviſions en conſéquence d'un Traité fait avec AMALASONTE Reine des Gots. Lorſqu'il fut envoyé pour attaquer l'Italie, voyant que les Gots

tiroient leur ſubſiſtance de la Sicile, il commença par la conquerir, & par là il affama ſes ennemis & ſe trouva dans l'abondance de toutes choſes.

Beliſaire prit Carthage, Rome & Ravenne, & envoya les Rois des Gots & des Vandales captifs à Conſtantinople où l'on vit après tant de tems les anciens (1) triomphes renouvellés.

On peut trouver dans les qualités de ce grand homme (2) les principales cauſes de ſes ſuccès. Avec un Général qui avoit toutes les maximes des premiers Romains, il ſe forma une Armée telle que les anciennes Armées Romaines.

NB. Il eſt bien difficille de conſilier le deſir de la gloire avec le gout de la ſervitude, & de penſer à s'élever lorſqu'on eſt opprimé.

Les grandes vertus ſe cachent ou ſe perdent ordinairement dans la ſervitude, mais le Gouvernement tyrannique de Justinien ne put opprimer la grandeur de cette ame ni la ſuperiorité de ce genie.

L'Eunuque Narſès fut encore donné à ce regne pour le rendre illuſtre. Elevé dans le Palais il avoit plus la confiance de l'Empereur, car les Princes regardent toujours leurs Courtiſans comme leurs plus fideles Sujets.

(1) Juſtinien ne lui accorda que le triomphe de l'Afrique.

(2) Voyez Suidas à l'Article Belisaire.

Mais la mauvaiſe conduite de JUSTINIEN, ſes profuſions, ſes vexations, ſes rapines, ſa fureur de bâtir, de changer, de reformer, ſon inconſtance dans ſes deſſeins, un regne dur & foible, devenu plus incommode par une longue vieilleſſe, furent des malheurs réels, mêlés à des ſuccès inutiles & une gloire vaine.

Ces conquêtes qui avoient pour cauſe non la force de l'Empire, mais de certaines circonſtances particulieres, perdirent tout, pendant qu'on y occupoit les Armées, de nouveaux Peuples paſſerent le Danube, deſolerent l'Illyrie, la Macedoine, & la Grece, & les Perſes dans quatre invaſions firent à l'Orient des playes incurables.

Plus ces conquêtes furent rapides, moins elles eurent un établiſſement ſolide, l'Italie & l'Afrique furent à peine conquiſes qu'il fallut les reconquerir.

JUSTINIEN avoit pris ſur le Theatre (1) une femme qui s'y étoit long-tems proſtituée, elle le gouverna avec un empire qui n'a point d'exemple dans les Hiſtoires, & mettant ſans ceſſe dans les affaires, les paſſions & les fantaiſies de ſon

Tout gouver
nement ou le
hômes ont la le
cheté de mele
des femes, j
reſſentira tou

(1) L'Imperatrice Theodora.

iours de leurs vafions & de leur fantaiſies.

ſexe, elle corrompit les victoires, & les ſuccès les plus heureux.

En Orient, on a de tout tems multiplié l'uſage des femmes pour leur ôter l'aſcendant prodigieux qu'elles ont ſur nous, dans ces climats; mais à Conſtantinople, la loi d'une ſeule femme donna à ce ſexe l'Empire, c'eſt-à-dire mit dans le Gouvernement une foibleſſe naturelle.

Le Peuple de Conſtantinople étoit de tout tems diviſé en deux factions, celle des Bleus & celle des Verds, elles tiroient leur origine de l'affection que l'on prend dans les Théâtres pour de certains Acteurs plûtôt que pour d'autres; dans les Jeux du Cirque les Chariots dont les Cochers étoient habillés de verd, diſputoient le prix à ceux qui étoient habillés de bleu, & chacun y prenoit interêt juſqu'à la fureur.

Ces deux factions répandues dans toutes les Villes de l'Empire étoient plus ou moins furieuſes, à proportion de la grandeur des Villes; c'eſt-à-dire de l'oiſiveté d'une grande partie du Peuple.

Mais les diviſions toujours néceſſaires dans un Gouvernement républicain pour le maintenir, ne pouvoient être que fatales à un Gouvernement

deſpotique, parce qu'elles ne pouvoient produire que le changement du Souverain, & non le rétabliſſement des Loix & la ceſſation des abus.

JUSTINIEN qui (1) favorisa les Bleus & refuſa toute juſtice aux Verds, aigrit les deux factions, & par conſéquent les fortifia.

Elles allerent juſqu'à aneantir l'autorité des Magiſtrats, les Bleus ne craignoient point les Loix, parce que l'Empereur les protegeoit contre elles, les Verds (2) ceſſerent de les reſpecter, parce qu'elles ne pouvoient plus les défendre.

Tous les liens d'amitié, de parenté, de devoir, de reconnoiſſance furent ôtés, les familles s'entre-détruiſirent, tout ſcelerat qui voulut faire un crime fut de la faction des Bleus, tout homme qui fut volé ou aſſaſſiné fut de celle des Verds.

Un Gouvernement ſi peu ſenſé étoit encore plus cruel ; l'Empereur non content de faire à ſes Sujets une injuſtice générale en les acca-

(1) Cette maladie étoit ancienne. Suetone dit que Caligula attaché à la faction des Verds haïſſoit le Peuple parce qu'il applaudiſſoit à l'autre.

(2) Pour prendre une idée de l'Eſprit de ces tems-là, il faut voir Theophanès qui raporte une longue converſation qu'il y eut au Théatre entre les Verds & l'Empereur.

blant d'impôts exceſſifs, les deſoloit par toutes ſortes de tyrannies dans leurs affaires particulieres.

Je ne ſerois point naturellement porté à croire tout ce que Procope nous dit là-deſſus dans ſon Hiſtoire ſecrete, parce que les Eloges magnifiques qu'il a fait de ce Prince dans ſes autres ouvrages affoibliſſent ſon témoignage dans celui-ci, où il nous le dépeint comme le plus ſtupide & le plus cruel des Tyrans.

Mais j'avoue que deux choſes ſont que je ſuis pour l'Hiſtoire ſecrete. La premiere, c'eſt qu'elle eſt mieux liée avec l'étonnante foibleſſe où ſe trouva cet Empire à la fin de ce Regne & dans les ſuivans.

L'autre eſt un monument qui exiſte encore parmi nous, ce ſont les Loix de cet Empereur, où l'on voit dans le cours de quelques années la Juriſprudence varier davantage qu'elle n'a fait dans les trois cens dernieres années de notre Monarchie.

Ces (1) variations ſont la plupart ſur des choſes de ſi petite importance qu'on ne voit aucune

(1) Voyez les *Novelles* de Justinien.

raiſon qui eût dû porter un Legiſlateur à les faire, à moins qu'on n'explique ceci par l'Hiſtoire ſecrete, & qu'on ne diſe que ce Prince vendoit également ſes Jugements & ſes Loix.

Mais ce qui fit le plus de tort à l'Etat politique du Gouvernement, fut le projet qu'il conçut de réduire tous les hommes à une même opinion ſur les matieres de religion dans des circonſtances qui rendoient ſon zèle entierement indiſcret.

Comme les anciens Romains fortifierent leur Empire en y laiſſant toute ſorte de Culte, dans la ſuite on le réduiſit à rien, en coupant l'une après l'autre les Sectes qui ne dominoient pas.

Ces Sectes étoient des Nations entieres. Les unes, après qu'elles avoient été conquiſes par les Romains, avoient conſervé leur ancienne Religion, comme les Samaritains & les Juifs. Les autres s'étoient répandues dans un païs, comme les Sectateurs de Montan dans la Phrygie, les Manichéens, les Sabatiens, les Ariens dans d'autres Provinces; outre qu'une grande partie des gens de la Campagne étoient encore Idolatres, & entêtés d'une Religion groſſiere comme eux-mêmes.

JUSTINIEN qui détruiſit ces Sectes par l'épée ou par ſes Loix, & qui les obligeant à ſe revolter, s'obligea à les exterminer, rendit incultes pluſieurs Provinces, il crut avoir augmenté le nombre des fidèles, il n'avoit fait que diminuer celui des hommes.

Telles ſont les ſuites funeſtes d'un fau zelle. Ille foit oublier l'humanité qui de toute les vertus eſt la premiere, & au lieu de metre une vérité en évidence, ile introduit les dogmes du perſécuteur par la violance & par la contrainte. Un homme qui voudroit que tout les viſages ſe reſemblaſent ne ſeroit pas plus ridiculle que celui qui veut une uniformité d'opignions.

Procope nous apprend que par la deſtruction des Samaritains, la Paleſtine devint déſerte, & ce qui rend ce fait ſingulier, c'est qu'on affoiblit l'Empire par le zéle pour la Religion du côté par où quelques regnes après, les Arabes penetrerent pour la détruire.

Ce qu'il y avoit de deſeſperant, c'eſt que pendant que l'Empereur portoit ſi loin l'Intolérance, il ne convenoit pas lui-même avec l'Imperatrice ſur les points les plus eſſentiels ; il ſuivoit le Concile de Calcedoine, & l'Imperatrice favoriſoit ceux qui y étoient oppoſés, ſoit qu'ils fuſſent de bonne foi, dit (1) Evagre, ſoit qu'ils le fiſſent à deſſein.

Lorſqu'on lit Procope ſur les Edifices de JUSTINIEN, & qu'on voit les Places & les Forts que ce Prince fit élever par-tout ; il vient toujours

(1) L. 4, ch. 10.

dans l'eſprit une idée, mais bien fauſſe, d'un Etat floriſſant.

D'abord les Romains n'avoient point de Places, ils mettoient toute leur confiance, dans leurs Armées qu'ils plaçoient le long des Fleuves où ils élevoient des tours de diſtance en diſtance pour loger les Soldats.

Mais lorſqu'on n'eut plus que de mauvaiſes Armées & ſouvent point du tout, la Frontière (1) ne défendant plus l'interieur, il fallut le fortifier, & alors on eut plus de Places & moins de force, plus de retraites & moins de ſureté ; la Campagne n'étant plus habitable qu'autour des Places fortes, on en bâtit de toutes parts. Il en étoit comme de la France du tems des Normands (2),

(1) Auguſte avoit établi neuf pareilles Frontieres ou Marches, le nombre en augmenta ſous les Empereurs ſuivans, les Barbares paroiſſant de plus d'endroits, & Dion, l. 55. rapporte que de ſon tems ſous l'Empire d'Alexandre, il y en avoit treize. Par la Notice de l'Empire écrite depuis Arcadius & Honorius, il paroît qu'il y en avoit quinze dans le ſeul Empire d'Orient ; ce qui augmenta toujours : la Pamphylie, la Lycaonie, la Piſidie devinrent des Marches, & tout l'Empire fut couvert de fortifications. Enfin il falut qu'Aurelien fortifiât Rome.

(2) Et des Anglois.

qui n'a jamais été ſi foible que lorſque tous ſes Villages étoient entourés de murs.

Ainſi toute cette liſte de noms des Forts que JUSTINIEN fit bâtir dont Procope couvre des pages entieres, ne ſont que des monumens de la foibleſſe de l'Empire.

CHAPITRE XXI.

Desordres de l'Empire d'Orient.

DANS ce tems-là les Perses étoient dans une situation plus heureuse que les Romains, ils craignoient peu les Peuples (1) du Nord parce qu'une partie du Mont Taurus entre la Mer Caspienne & le Pont Euxin les en separoit & qu'ils gardoient un passage fort étroit (2) fermé par une Porte qui étoit le seul endroit par où la Cavalerie pouvoit passer : par-tout ailleurs, ces Barbares (3) étoient obligés de descendre par des précipices, & de quitter leurs chevaux qui faisoient toute leur

(1) Les Huns.
(2) Les Portes Caspiennes.
(3) Procope *Guerre des Perses*, l. 1.

force ; mais ils étoient encore arrêtés par l'Araxe, riviere profonde, qui coule de l'Oueſt à l'Eſt, & dont on deffendoit aiſément les paſſages.

De plus les Perſes étoient tranquiles du côté de l'Orient. Au Midi ils étoient bornés par la mer, les Princes Arabes dont une partie étoient leurs Alliés, les autres l'étoient des Romains, ſe contenoient réciproquement & ne ſongeoient qu'à ſe piller. Ils n'avoient donc proprement d'Ennemis que les Romains. Nous ſavons, diſoit un Ambaſſadeur de Hormiſdas (1) que les Romains ſont occupés à pluſieurs guerres, & ont à combattre contre preſque toutes les Nations, ils ſavent au contraire que nous n'avons de guerre que contre eux.

Autant que les Romains avoient négligé l'Art militaire, autant les Perſes l'avoient-ils cultivé. Beliſaire diſoit à ſes Soldats : les Perſes ne vous ſurpaſſent point en courage, ils n'ont ſur vous que l'avantage de la Diſcipline.

Ils prirent dans les negociations la même ſuperiorité que dans la guerre. Sous pretexte qu'ils tenoient une garniſon aux Portes Caſpiennes, ils

(1) Ambaſſades de Menandre.

demandoient un tribut aux Romains, comme ſi chaque Peuple n'avoit pas ſes frontieres à garder, ils ſe faiſoient payer pour la paix, pour les trêves, pour les ſuſpenſions d'Armes, pour le tems qu'on employoit à negocier, pour celui qu'on avoit paſſé à faire la guerre.

Les Avares ayant traverſé le Danube, les Romains qui la plûpart du tems n'avoient point de troupes à leur oppoſer, occupés contre les Perſes, lorſqu'il auroit falu combatre les Avares, & contre les Avares quand il auroit falu arrêter les Perſes, furent encore forcés de ſe ſoumettre à un tribut, & la Majeſté de l'Empire fut flétrie chez toutes les Nations.

Les paſions entrenent des particuillers dans des déſordres infinis. mais les princes en font reſentir les triſtes efects à des peuples entiers & en ſont ſouvent les viĉtimes eux-mémes.

JUSTIN, TIBERE & MAURICE travaillerent avec ſoin à défendre l'Empire ; ce dernier avoit des vertus, mais elles étoient ternies par une avarice preſque inconcevable dans un grand Prince.

Le Roi des Avares offrit à MAURICE de lui rendre les priſonniers qu'il avoit faits, moyennant une demie piece d'argent par tête; ſur ſon refus il les fit egorger. L'Armée Romaine indignée ſe revolta & les Verds s'étant ſoulevés en même tems, un Centenier nommé PHOCAS fut

élevé à l'Empire, & fit tuer MAURICE & ſes Enfans.

L'Hiſtoire de l'Empire Grec, c'eſt ainſi que nous nommerons doreſnavant l'Empire Romain, n'eſt plus qu'un tiſſu de revoltes, de ſeditions & de perfidies. Les Sujets n'avoient pas ſeulement l'idée de la fidelité que l'on doit aux Princes, & la ſucceſſion des Empereurs fut ſi interrompue que le titre de *Porphyrogenete*, c'eſt-à-dire, né dans l'apartement où accouchoient les Imperatrices, fut un titre diſtinctif que peu de Princes des diverſes Familles Imperiales purent porter.

Toutes les voyes furent bonnes pour parvenir à l'Empire, on y alla par les Soldats, par le Clergé, par le Sénat, par les Païſans, par le Peuple de Conſtantinople, par celui des Villes des Provinces.

La Religion Chrétienne étant devenue dominante dans l'Empire, il s'éleva ſucceſſivement pluſieurs Héréſies qu'il falut condamner. Arius ayant nié la Divinité du Verbe, les Macedoniens celle du S. Eſprit, Neſtorius l'unité de la Perſonne de Jéſus-Chriſt, Eutychès ſes deux Natures, les Monothelites ſes deux Volontés, il falut aſſembler des Conciles contre eux; mais les dé-

ciſions n'en ayant pas été d'abord univerſellement reçues, pluſieurs Empereurs ſeduits revinrent aux erreurs condamnées; & comme il n'y a jamais eu de Nation qui ait porté une haine ſi violente aux Hérétiques que les Grecs, qui ſe croyoient ſouillés lorſqu'ils parloient à un Hérétique, ou habitoient avec lui, il arriva que pluſieurs Empereurs perdirent l'affection de leurs Sujets, & les Peuples s'accoutûmerent à penſer que des Princes ſi ſouvent rebelles à Dieu, n'avoient pu être choiſis par la Providence pour les gouverner.

Voiſſi les fruits que produit le zelle aveuglé des peuple. Rien de plus dangereux que de doner un trop grand aſſendent aux prêtres ſur l'eſprit des peuples : les ſouverains devienent tot ou tard leurs eſclaves. Ce ſont alors les écléſiaſtiques qui les dépoſent & qui les font parvenir ſur le Trône.

Une certaine opinion priſe de cette idée qu'il ne faloit pas repandre le ſang des Chrétiens, laquelle s'établit de plus en plus lorſque les Mahometans eurent paru, fit que les crimes qui n'intereſſoient pas directement la Religion furent foiblement punis, on ſe contenta de crever (1) les yeux, ou de couper le nez ou les cheveux, ou de mutiler de quelque maniere ceux qui avoient excité quelque revolte, ou attenté à

(1) Zenon contribua beaucoup à établir ce relâchement. Voyez Malchus, *Hiſt. Byzant.* dans l'extrait des Ambaſſ.

Monſ: de Monteſquiou apelle foible punition d'être mutillé ou d'avoir les yeux crevez, il faut que ſa vue ſoit fort mauvaiſe, & qu'il aye guerre de quoi perdre d'un autre côté, ſens quoi il n'auroit pas treté en Bagatelle le démembrement d'organes plus precieux que la vie même.

la perſonne du Prince, des actions pareilles purent ſe commettre ſans danger & même ſans courage.

Un certain reſpect pour les ornemens Imperiaux fit que l'on jetta d'abord les yeux ſur ceux qui oſerent s'en vêtir; c'étoit un crime de porter ou d'avoir chez ſoi des étoffes de pourpre, mais dès qu'un homme s'en vêtiſſoit il étoit d'abord ſuivi, parce que le reſpect étoit plus attaché à l'habit qu'à la perſonne.

L'ambition étoit encore irritée par l'étrange manie de ces tems-là, n'y ayant guere d'homme conſiderable qui n'eût par devers lui quelque prediction qui lui promettoit l'Empire.

Comme les maladies de l'Eſprit ne ſe gueriſſent guere (1), l'Aſtrologie judiciaire & l'Art de predire par les objets vûs dans l'eau d'un baſſin avoient ſuccédé chez les Chrétiens aux Divinations, par les entrailles des Victimes ou le vol des oiſeaux, abolies avec le Paganiſme, des promeſſes vaines furent le motif de la plupart des entrepriſes temeraires des Particuliers, comme

Telles ſont les ſuites de la ſuperſtition; Jamais l'incrédulité & le Pironiſme n'admetroit il de ſemblable abſurdité.

(1) Voyez Nicetas, *Vie d'Andronic Comnene.*

elles devinrent la ſageſſe du Conſeil des Princes.

Les malheurs de l'Empire croiſſant tous les jours, on fut naturellement porté à attribuer les mauvais ſuccès dans la guerre, & les Traités honteux dans la paix, à la mauvaiſe conduite de ceux qui gouvernoient.

Les revolutions mêmes firent les revolutions, & l'effet devint lui même la cauſe; comme les Grecs avoient vu paſſer ſucceſſivement tant de diverſes familles ſur le Thrône, ils n'étoient attachés à aucune, & la fortune ayant pris des Empereurs dans toutes les conditions, il n'y avoit pas de naiſſance aſſez baſſe, ni de mérite ſi mince qui pût ôter l'eſperance.

Pluſieurs exemples reçus dans la Nation en formerent l'eſprit général, & firent les mœurs qui regnent auſſi imperieuſement que les Loix.

Il ſemble que les grandes entrepriſes ſoient parmi nous, plus difficiles à mener que chez les Anciens; il eſt difficile de les cacher, parce que la communication eſt telle aujourd'hui, entre les Nations, que chaque Prince a des Miniſtres dans toutes les Cours & peut avoir des traîtres dans tous les Cabinets.

L'invention des Poſtes fait que les Nouvelles

volent, pour ainſi dire, & viennent de toutes parts.

Comme les grandes entrepriſes ne peuvent ſe faire ſans argent, & que depuis l'invention des Lettres de change les Negocians en ſont les maîtres, leurs affaires ſont toujours liées avec les ſecrets de l'Etat, & ils ne négligent rien pour les penetrer.

Des variations dans le change ſans cauſe connue, font que bien des gens la cherchent & la trouvent à la fin.

L'invention de l'Imprimerie qui a mis les Livres dans les mains de tout le monde; celle de la Gravure qui a rendu les Cartes Geographiques ſi communes, enfin l'établiſſement des Papiers politiques, font aſſez connaître à chacun les intérêts généraux pour pouvoir plus aiſément être éclaircis ſur les faits ſecrets.

Les conſpirations dans l'État ſont devenues difficiles, parce que depuis l'invention des Poſtes, tous les ſecrets des Particuliers ſont dans le pouvoir du Public.

Les Princes peuvent agir avec promptitude, parce qu'ils ont les forces de l'État dans leurs mains; les conſpirateurs ſont obligés d'agir len-

tement, parce que tout leur manque; mais à preſent que tout s'éclaircit avec plus de facilité & de promptitude, pour peu que ceux-ci perdent de tems à s'arranger, ils ſont découverts.

CHAPITRE XXII.

Foibleſſe de l'Empire d'Orient.

PHOCAS dans la confuſion des choſes étant mal affermi, HERACLIUS vint d'Afrique & le fit mourir, il trouva les Provinces envahies & les Légions détruites,

A peine avoit-il donné quelque remede à ces maux que les Arabes ſortirent de leurs païs pour étendre la Religion & l'Empire que MAHOMET avoit fondé d'une même main.

Jamais on ne vit des progrès ſi rapides, ils conquirent d'abord la Syrie, la Paleſtine, l'Egypte, l'Afrique & envahirent la Perſe.

Dieu permit que ſa Religion ceſſât en tant de

lieux d'être dominante, non pas qu'il l'eût abandonnée, mais parce que qu'elle ſoit dans la gloire ou dans l'humiliation exterieure, elle eſt toujours également propre à produire ſon effet naturel qui eſt de ſanctifier.

La proſperité de la Religion eſt differente de celle des Empires; un Auteur célèbre diſoit qu'il étoit bien aiſe d'être malade, parce que la maladie eſt le vrai état du Chrétien. On pourroit dire de même que les humiliations de l'Egliſe, ſa diſperſion, la deſtruction de ſes Temples, les ſouffrances de ſes Martyrs ſont le tems de ſa gloire, & que lorſqu'aux yeux du monde, elle paroît triompher, c'eſt le tems ordinaire de ſon abaiſſement.

Pour expliquer cet évenement fameux de la conquête de tant de païs, par les Arabes, il ne faut pas avoir recours au ſeul enthouſiaſme; les Sarraſins étoient depuis long-tems diſtingués parmi les auxiliaires des Romains & des Perſes; les Oſroëniens & eux étoient les meilleurs hommes de trait qu'il y eut au monde; ALEXANDRE-SEVERE, & MAXIMIN en avoient engagé à leur ſervice autant qu'ils avoient pû, & s'en étoient ſervis avec un grand ſuccès contre les Germains

qu'ils deſoloient de loin. Sous VALENS les (1) Gots ne pouvoient leur réſiſter, enfin ils faiſoient dans ces tems-là la meilleure Cavalerie du monde.

Nous avons dit que chez les Romains les Legions d'Europe valoient mieux que celles d'Aſie, c'étoit tout le contraire pour la Cavalerie, je parle de celle des Parthes, des Oſroëniens & des Sarraſins, & c'eſt ce qui arrêta les conquêtes des Romains, parce que depuis ANTIOCHUS un nouveau Peuple Tartare dont la Cavalerie étoit la meilleure du monde, s'empara de la haute Aſie.

Cette Cavalerie étoit peſante (2), & celle d'Europe étoit legere ; c'eſt aujourd'hui tout le contraire. La Hollande & la Friſe n'étoient point, pour ainſi dire, encore faites (3), & l'Allemagne étoit pleine de bois, de lacs & de marais, où la Cavalerie étoit peu utile.

(1) Zoſime, l. 4.

(2) Voyez ce que dit Zoſime, l. 1, ſur la Cavalerie d'Aurelien & celle de Palmyre. Voyez auſſi Ammien Marcellin ſur la Cavalerie des Perſes.

(3) C'étoit pour la plupart des terres ſubmergées que l'art a rendues propres à être la demeure des hommes.

Depuis qu'on a donné un cours aux grands fleuves, ces marais ſe ſont diſſipés & l'Allemagne a changé de face. Les ouvrages de (1) Valentinien ſur le Neker, & ceux des Romains ſur le Rhin ont fait bien des changemens, & le commerce s'étant établi, des pays (2) qui ne produiſoient point de chevaux, en ont donné & on en a fait uſage.

Constantin (3), fils d'Heraclius, ayant été empoiſonné & ſon fils Constant tué en Sicile, Constantin *le Barbu,* ſon fils aîné, lui ſucceda; les Grands des Provinces d'Orient s'étant aſſemblés, ils voulurent couronner ſes deux autres frères, ſoutenant que comme il faut croire en la Trinité, auſſi étoit-il raiſonnable d'avoir trois Empereurs.

L'Hiſtoire Grecque eſt pleine de traits pareils, & le petit eſprit étant parvenu à faire le caractere de la Nation, il n'y eut plus de ſageſſe dans les entrepriſes, & l'on vit des troubles ſans cauſe & des revolutions ſans motifs.

(1) Voyez Ammien Marcellin, l. 27.

(2) Ceſar dit que les Chevaux des Germains étoient vilains & petits.

(3) Zonaras, *Vie de Conſtantin le Barbu.*

Une bigotterie universelle abattit les courages & engourdit tout l'Empire. Conſtantinople eſt à proprement parler, le ſeul païs d'Orient où la Religion Chrétienne ait été dominante : où cette lâcheté, cette pareſſe, cette moleſſe des Nations d'Aſie ſe mêlerent dans la dévotion même. Entre mille exemples je ne veux que Philippicus Général de MAURICE, qui, étant prêt de donner bataille ſe mit à (1) pleurer dans la conſideration du grand nombre de gens qui alloient être tués.

N. B. N'a-t-on pas vu de nos jours le Pretendent pleurer fort dévotement ſur les Côtes d'Écoſſe, au lieu de combattre : Un bigot ne fera que des actions de bigot; mais un home d'honneur ſuivra toujours la gloire.

Ce ſont bien d'autres larmes, celles de ces Arabes (2) qui pleurerent de douleur de ce que leur Général avoit fait une Trêve qui les empêchoit de repandre le ſang des Chrétiens.

C'eſt que la difference eſt totale entre une Armée fanatique & une Armée bigote ; on le vit dans nos tems modernes dans une revolution fameuſe, lorſque l'Armée de CROMWEL étoit comme celle des Arabes, & les Armées d'Irlande & d'Ecoſſe comme celle des Grecs.

(1) Theophylacte, l. 2, ch. 3. *Hiſt. de l'Emp. Maurice.*

(2) *Hiſtoire de la conquête de la Syrie, de la Perſe & de l'Egypte par les Sarraſins,* par M. Ockley.

Une (1) superſtition groſſiere, qui abaiſſe l'eſprit autant que la Religion l'éleve, plaça toute la vertu & toute la confiance des hommes dans une ignorante ſtupidité pour les Images, & l'on vit des Généraux lever un ſiege (2), & perdre une Ville (3) pour avoir une Relique.

La Religion Chrétienne dégénera ſous l'Empire Grec, au point où elle étoit de nos jours chez les Moſcovites avant que le Czar PIERRE *premier* eût fait renaître cette Nation, & introduit plus de changemens dans un Etat qu'il

(1) On peut aiſément croire que les Grecs tomberent dans l'Idolâtrie. Voici mon raiſonnement : on ne ſoupçonnera pas les Italiens ni les Allemans de ce tems-là d'avoir été peu attachés au Culte extérieur; cependant lorſque les Hiſtoriens Grecs parlent du mépris des premiers pour les Reliques & les Images, on diroit que ce ſont nos Controverſiſtes qui s'échauffent contre Calvin. Quand les Allemans paſſerent pour aller dans la Terre ſainte, Nicetas dit que les Armeniens les reçurent comme amis parce qu'ils n'adoroient pas les Images : or ſi dans la maniere de penſer des Grecs, les Italiens & les Allemans ne rendoient pas aſſez de culte aux Images, quelle devoit être l'énormité du leur ?

(2) Zonare, *Vie de Romain Lacapene.*

(3) Nicetas, *Vie de Jean Comnene.*

gouvernoit, que les Conquerans n'en font dans ceux qu'ils uſurpent.

Il penſa bien y avoir en Orient à peu près la même revolution qui arriva il y a environ deux ſiecles en Occident, lorſqu'au renouvellement des Lettres, comme on commença à ſentir les abus & les déreglemens où l'on étoit tombé, tout le monde cherchant un remede au mal, des gens hardis & trop peu dociles dechirerent l'Egliſe au lieu de la reformer.

LEON *l'Iſaurien*, CONSTANTIN *Copronyme*, LEON ſon fils, firent la guerre aux Images, & après que le culte en eut été rétabli par l'Imperatrice IRENE, LEON *l'Armenien*, MICHEL *le Begue* & THEOPHILE les abolirent encore, ces Princes crurent n'en pouvoir moderer le culte qu'en le détruiſant; ils firent la guerre aux Moines (1) qui incommodoient l'Etat, & prenant toujours les voyes extrêmes, ils voulurent les exterminer par le glaive, au lieu de chercher à les regler.

(1) Long-temps avant, Valens avoit fait une Loi, pour les obliger d'aller à la guerre, & fit tuer tous ceux qui n'obéirent pas. Jorn. *de regn. Succeſſ.* & la l. 26. Cod. *de decur.*

Les Moines (1) accuſés d'Idolâtrie par les partiſans des nouvelles opinions, leur donnerent le change en les accuſant à leur tour de Magie (2), & montrant au Peuple les Eglises dénuées d'Images & de tout ce qui avoit fait juſques-là l'objet de ſa veneration, ils ne lui laiſſerent point imaginer qu'elles puſſent ſervir à d'autre uſage qu'à ſacrifier aux Démons.

Ce qui rendoit la querelle ſur les Images ſi vive & ſi fut que dans la ſuite les gens ſenſés ne pouvoient pas propoſer un culte moderé, c'eſt qu'elle étoit liée à des choſes bien tendres, il étoit queſtion de la puiſſance, & les Moines l'ayant uſurpée, ils ne pouvoient l'augmenter ou la ſoutenir, qu'en ajoutant ſans ceſſe au culte exterieur dont ils faiſoient eux-mêmes partie. Voilà pourquoi les guerres contre les Images furent toujours des guerres contre eux, & quand ils

N. B. — L'intérêt, ce grand mobille des choſes humaines, eſt l'unique décalogue des Eccléſiaſtiques.

(1) Tout ce qu'on verra ici ſur les Moines Grecs ne porte point ſur leur état; car on ne peut pas dire qu'une choſe ne ſoit pas bonne, parce que dans de certains tems ou dans quelques Païs on en a abuſé.

(2) Léon le Grammairien, *Vie de Leon l'Armenien.* Ibid. *Vie de Theophile.* Voyez Suidas à l'article *Conſtantin fils de Leon.*

eurent gagné ce point, leur pouvoir n'eut plus de bornes.

Il arriva pour lors ce que l'on vit quelques ſiecles après dans la querelle qu'eurent Barlaam & Acyndine contre les Moines, & qui tourmenta cet Empire juſqu'à ſa deſtruction. On diſputoit ſi la Lumiere qui aparut autour de JESUS-CHRIST ſur le Thabor étoit créée ou incréée; dans le fond les Moines ne ſe ſoucioient pas plus qu'elle fût l'un que l'autre; mais comme Barlaam les attaquoit directement eux-mêmes, il faloit neceſſairement que cette Lumiere fut incréée.

La guerre que les Empereurs Iconoclaſtes déclarerent aux Moines fit que l'on reprit un peu les Principes du Gouvernement, que l'on employa en faveur du public les revenus publics, & qu'enfin on ôta au Corps de l'Etat ſes entraves.

Quand je penſe à l'ignorance profonde dans laquelle le Clergé Grec plongea les Laïques, je ne puis m'empêcher de les comparer à ces Scythes dont parle (1) Herodote, qui crevoient les yeux à leurs eſclaves afin que rien ne pût les diſtraire lorſqu'ils battoient leur lait.

(1) Livre 4.

N. B. C'eſt ſe diſputer pour la Barbe du Pape, car que veut dire une lumiere incréée?

Pour moi, j'avoue que je n'ai pas l'eſprit auſſi ſubtille que Meſſieurs les Moines, quoique ſanss trop d'amour-propre, je pourois les acuſer d'avoir une obſcurité ſcholaſtique & impénétrables dans leur eſprit qu'il communique à toute les matière auquelles ils touchent, & qui rand inintelligibles des choſes, qui priſes naturellement, peuvent s'entendre.

Plus le peuple eſt ignorent & ſtupide, meilleur marché que les pretres ont de la crédulité. Il eſt plus facille d'en impoſer à une bette qu'à un home qui ſait nous faire des objections.

L'Imperatrice THEODORA rétablit les Images, & les Moines recommencerent à abuſer de la pieté publique, ils parvinrent juſques à opprimer le Clergé Seculier même, ils occuperent tous les grands Sieges (1), & exclurent peu à peu tous les Eccleſiaſtiques de l'Epiſcopat; c'eſt ce qui rendit ce Clergé intolerable, & ſi l'on en fait le parallele avec le Clergé Latin, ſi l'on compare la conduite de nos Papes avec celle des Patriarches de Conſtantinople, on verra des gens auſſi ſages que les autres étoient peu ſenſés.

Voici une étrange contradiction de l'eſprit humain; les Miniſtres de la Religion chez les premiers Romains n'étant pas exclus des charges & de la ſociété civile, s'embaraſſerent peu de ſes affaires : lorſque la Religion Chrétienne fut établie, les Eccleſiaſtiques qui étoient plus ſeparez des affaires du monde, s'en mêlerent avec moderation; mais lorſque dans la decadence de l'Empire, les Moines furent le ſeul Clergé, ces gens deſtinés par une profeſſion plus particuliere à fuir & à craindre les affaires, embraſſerent toutes les occaſions qui purent leur y donner part, ils

(1) Voyez Pachymere, l. 8.

ne ceſſerent de faire du bruit par-tout, & d'agiter ce monde qu'ils avoient quitté.

Aucune affaire d'Etat, aucune paix, aucune guerre, aucune trêve, aucune négotiation, aucun mariage ne ſe traita que par le miniſtere des Moines; les Conſeils du Prince en furent remplis, & les Aſſemblées de la Nation preſque toutes compoſées.

On ne ſauroit croire quel mal il en reſulta; ils affoiblirent l'eſprit des Princes, & leur firent faire imprudemment même les choſes bonnes. Pendant (1) que BASILE occupoit les Soldats de ſon Armée de mer à bâtir une Egliſe à Saint Michel, il laiſſa piller la Sicile par les Sarraſins, & prendre Syracuſe, & LÉON, ſon Succeſſeur qui employa ſa Flotte au même uſage, leur laiſſa occuper Tauromenie & l'Iſle de Lemnos.

ANDRONIC (2) PALEOLOGUE abandonna la Marine parce qu'on l'aſſura que Dieu étoit ſi content de ſon zèle pour la paix de l'Egliſe que ſes ennemis n'oſeroient l'attaquer. Le même craignoit que Dieu ne lui demandât compte du

(1) Zonaras, *Vie de Baſile & de Leon.* Nicephor, *Vie de Baſile & de Leon.*

(2) Pachymere, l. 7.

tems qu'il employoit à gouverner ſon Etat & qu'il deroboit aux affaires ſpirituelles.

Les Grecs grands Parleurs, grands Diſputeurs, naturellement grands Sophiſtes, ne ceſſerent d'embrouiller la Religion par des Controverſes ; comme les Moines avoient un grand crédit à la Cour, toujours d'autant plus foible qu'elle étoit plus corrompue, il arrivoit que les Moines & la Cour ſe gâtoient réciproquement, & que le mal étoit dans tous les deux ; d'où il ſuivoit que toute l'attention des Empereurs étoit occupée quelquefois à calmer, ſouvent à irriter des Diſputes Theologiques, qu'on a toujours remarqué devenir frivoles à meſure qu'elles ſont plus vives.

La diſpute des Capuchons en fait foix.

MICHEL PALEOLOGUE (1) dont le regne fut tant agité par des diſputes ſur la Religion, voyant les affreux ravages des Turcs dans l'Aſie, diſoit en ſoupirant que le zèle téméraire de certaines perſonnes, qui, en décriant ſa conduite avoient ſoulevé ſes Sujets contre lui, l'avoient obligé d'appliquer tous ſes ſoins à ſa propre conſervation, & de négliger la ruïne des Provinces. Je me

(1) Pachymere, l. 6, ch. 29. On a employé la Traduction de M. le Preſident Couſin.

fuis contenté, diſoit-il, de pourvoir à ces parties éloignées par le miniſtere des Gouverneurs qui m'en ont diſſimulé les beſoins, ſoit qu'ils fuſſent gagnés par argent, ſoit qu'ils appréhendaſſent d'être punis.

Les Patriarches de Conſtantinople avoient un pouvoir immenſe : comme dans les tumultes populaires les Empereurs & les Grands de l'Etat ſe retiroient dans les Egliſes, que le Patriarche étoit maître de les livrer ou non, & exerçoit ce droit à ſa fantaiſie, il ſe trouvoit toujours, quoiqu'indirectement, arbitre de toutes les affaires publiques.

Lorſque le vieux ANDRONIQUE (1) fit dire au Patriarche qu'il ſe mêlât des affaires de l'Egliſe & le laiſſât gouverner celles de l'Empire; c'eſt, lui répondit le Patriarche, comme ſi le Corps diſoit à l'Ame, je ne prétens avoir rien de commun avec vous, & je n'ai que faire de votre ſecours pour exercer mes fonctions.

De ſi monſtrueuſes prétentions étant inſupportables aux Princes, les Patriarches furent très-

(1) Paleologue. Voyez l'*Hiſtoire des deux Androniques*, écrite par Cantacuzene, l. 1, ch. 50.

ſouvent chaſſés de leur Siege. Mais chez une Nation ſuperſtitieuſe où l'on croyoit abominables toutes les fonctions Eccleſiaſtiques qu'avoit pu faire un Patriarche qu'on croyoit intrus ; cela produiſit des Schiſmes continuels, chaque Patriarche, l'ancien, le nouveau, le plus nouveau, ayant chacun leurs Sectateurs.

Ces ſortes de querelles étoient bien plus triſtes que celles qu'on pouvoit avoir ſur le Dogme, parce qu'elles étoient comme une hydre qu'une nouvelle depoſition pouvoit toujours reproduire.

La fureur des diſputes devint un état ſi naturel aux Grecs que lorſque Cantacuzene (1) prit Conſtantinople, il trouva l'Empereur JEAN & l'Imperatrice ANNE occupés à un Concile contre quelques ennemis des Moines ; & quand MAHOMET ſecond (2) l'aſſiegea, il ne put ſuſpendre les haines Theologiques & on y étoit (3) plus occupé

(1) Cantacuzene, l. 3, ch. 99.

(3) Ducas, *Hiſtoire des derniers Paleologues.*

(2) On ſe demandoit ſi on avoit entendu la Meſſe d'un Prêtre qui eût conſenti à l'union, on l'auroit fui comme le feu : on regardoit la grande Egliſe comme un Temple profane. Le Moine Gennadius lançoit ſes Anathêmes ſur tous ceux qui deſiroient la paix. Ducas, *Hiſtoire des derniers Paleologues.*

du Concile de Florence que de l'Armée des Turcs.

Dans les Diſputes ordinaires, comme chacun ſent qu'il peut ſe tromper, l'opiniâtreté & l'obſtination ne ſont pas extrêmes, mais dans celles que nous avons ſur la Religion, comme par la nature de la choſe, chacun croit être sûr que ſon opinion eſt vraie, nous nous indignons contre ceux qui au lieu de changer eux-mêmes, s'obſtinent à nous faire changer.

Ceux qui liront l'Hiſtoire de Pachymere connaîtront bien l'impuiſſance où étoient & où ſeront toujours les Théologiens par eux mêmes d'accommoder jamais leurs differens. On y voit un Empereur (1) qui paſſe ſa vie à les aſſembler, à les écouter, à les rapprocher; on voit de l'autre une Hydre de diſputes qui renaiſſent ſans ceſſe, & l'on ſent qu'avec la même méthode, la même patience, les mêmes eſperances, la même envie de finir, la même ſimplicité pour leurs intrigues, le même reſpect pour leurs haines, ils ne ſe feroient jamais accommodés juſqu'à la fin du Monde.

En voici un exemple bien remarquable : A la

(1) Andronic Paleologue.

ſollicitation de l'Empereur (1), les Partiſans du Patriarche Arſene firent une convention avec ceux qui ſuivoient le Patriarche Joſeph, qui portoit que les deux Partis écriroient leurs prétentions, chacun ſur un papier, qu'on jetteroit les deux papiers dans un braſier, que ſi l'un des deux demeuroit entier, le jugement de Dieu ſeroit ſuivi, & que ſi tous les deux étoient conſumés, ils renonceroient à leurs differens. Le feu dévora les deux papiers, les deux Partis ſe réunirent, la paix dura un jour; mais le lendemain ils dirent que leur changement auroit dû dépendre d'une perſuaſion interieure, & non pas du hazard; & la guerre recommença plus vive que jamais.

On doit donner une grande attention aux diſputes des Theologiens, mais il faut la cacher autant qu'il eſt poſſible, la peine qu'on paroît prendre à les calmer les accreditant toujours en faiſant voir que leur maniere de penſer eſt ſi importante qu'elle décide du repos de l'Etat & de la ſûreté du Prince.

Occupaſion auſſi eu digne d'un

On ne peut pas plus finir leurs affaires en écoutant leurs ſubtilités qu'on ne pourroit abolir

(1) Pachymere, l. 1.

les Duels en établiſſant des écoles où l'on rafineroit ſur le point d'honneur.

Prince que de tout hôme raiſonable; qu'on laiſſe ces homes quinteſſenſier des mots & embrouilliér par leurs explications ce qui ne ſera jamais intelligible.

Les Empereurs Grecs eurent ſi peu de prudence que quand les diſputes furent endormies, ils eurent la rage de les reveiller. LÉON, JUSTINIEN, HÉRACLIUS, MANUEL COMNENE propoſerent des points de foi à leur Clergé & à leur Peuple qui auroit meconnu la Verité dans leur bouche quand même ils l'auroient trouvée. Ainſi péchant toujours dans la forme & ordinairement dans le fond, voulant faire voir leur pénétration, qu'ils auroient pu ſi bien montrer dans tant d'autres affaires qui leur étoient confiées, ils entreprirent des diſputes vaines ſur la nature de Dieu, qui, ſe cachant aux Savans parce qu'ils ſont orgueilleux, ne ſe montre pas mieux aux Grands de la Terre.

C'eſt une erreur de croire qu'il y ait dans le monde une autorité humaine à tous les égards deſpotique, il n'y en a jamais eu & il n'y en aura jamais; le pouvoir le plus immenſe eſt toujours borné par quelque coin. Que le Grand Seigneur mette un nouvel impôt à Conſtantinople, un cri général lui fait d'abord trouver des limites qu'il n'avoit pas connues. Un Roi de Perſe peut bien

contraindre un fils de tuer ſon pere, ou un pere de tuer ſon fils; mais obliger ſes Sujets de boire du vin, il ne le peut pas. Il y a dans chaque Nation un eſprit général ſur lequel la puiſſance même eſt fondée; quand elle choque cet eſprit, elle ſe choque elle-même & elle s'arrête néceſſairement.

La ſource la plus empoiſonnée de tous les malheurs des Grecs, c'eſt qu'ils ne connurent jamais la nature ni les bornes de la Puiſſance Eccleſiaſtique & de la Seculiere; ce qui fit que l'on tomba de part & d'autre dans des égaremens continuels.

Cette grande diſtinction, qui eſt la baſe ſur laquelle poſe la tranquillité des Peuples, eſt fondée non ſeulement ſur la Religion, mais encore ſur la Raiſon & la Nature qui veulent que des choſes réellement ſéparées & qui ne peuvent ſubſiſter que ſéparées, ne ſoient jamais confondues.

Quoique chez les anciens Romains le Clergé ne fît pas un Corps ſéparé, cette diſtinction y étoit auſſi connue que parmi nous. Clodius avoit conſacré à la Liberté la Maiſon de CICERON, lequel revenu de ſon exil la redemanda; les Pon-

tifes décideront que ſi elle avoit été conſacrée ſans un ordre exprès du Peuple, on pouvoit la lui rendre ſans bleſſer la Religion. Ils ont déclaré, dit Ciceron (1) qu'ils n'avoient examiné que la validité de la conſecration & non la Loi faite par le Peuple, qu'ils avoient jugé le premier chef comme Pontifes, & qu'ils jugeoient le ſecond comme Sénateurs.

(1) Lettres à Atticus, l. 4.

CHAPITRE XXIII.

1. *Raiſon de la Durée de l'Empire d'Orient.*
2. *Sa Deſtruction.*

APRÈS ce que je viens de dire de l'Empire Grec, il eſt naturel de demander comment il a pu ſubſiſter ſi long-tems. Je crois pouvoir en donner les raiſons.

Les Arabes l'ayant attaqué & en ayant conquis quelques Provinces, leurs Chefs ſe diſputerent le Caliphat, & le feu de leur premier zèle ne produiſit plus que des diſcordes civiles.

Les mêmes Arabes ayant conquis la Perſe & s'y étant diviſés & affoiblis, les Grecs ne furent plus obligés de tenir ſur l'Euphrate les principales forces de leur Empire.

Un architecte nommé Callinique, qui étoit

venu de Syrie à Conſtantinople, ayant trouvé la compoſition d'un feu que l'on ſouffloit par un tuyau & qui étoit tel que l'eau & tout ce qui éteint les feux ordinaires ne faiſoit qu'en augmenter la violence, les Grecs qui en firent uſage furent en poſſeſſion, pendant pluſieurs ſiecles, de brûler toutes les Flottes de leurs ennemis, ſurtout celles des Arabes qui venoient d'Afrique ou de Syrie les attaquer juſqu'à Conſtantinople.

Ce feu fut mis au rang des ſecrets de l'Etat, & Constantin Porphyrogenete, dans ſon Ouvrage dedié à Romain, ſon fils, ſur l'adminiſtration de l'Empire, l'avertit que lorſque les Barbares lui demanderont du *Feu Gregeois*, il doit leur répondre qu'il ne lui eſt pas permis de leur en donner, parce qu'un Ange qui l'aporta à l'Empereur Constantin, défendit de le communiquer aux autres Nations, & que ceux qui avoient oſé le faire avoient été dévorés par le feu du Ciel dès qu'ils étoient entrés dans l'Egliſe.

Conſtantinople faiſoit le plus grand & preſque le ſeul commerce du monde dans un tems où les Nations Gotiques d'un côté & les Arabes de l'autre, avoient ruïné le commerce & l'induſtrie partout ailleurs; les manufactures de ſoye y avoient

paſſé de Perſe, & depuis l'invaſion des Arabes elles furent fort négligées dans la Perſe même ; d'ailleurs les Grecs étoient maîtres de la Mer, cela mit dans l'Etat d'immenſes richeſſes, & par conſéquent de grandes reſſources, & ſi-tôt qu'il eut quelque relâche, on vit d'abord reparoître la proſperité publique.

En voici un grand exemple. Quoique le vieux ANDRONIC COMNENE fût le NERON des Grecs, comme parmi tous ſes vices il avoit une fermeté admirable pour empêcher les injuſtices & les vexations des Grands, on (1) remarqua que pendant trois ans qu'il regna, pluſieurs Provinces ſe rétablirent.

Enfin les Barbares qui habitoient les bords du Danube, s'étant établis, ils ne furent plus ſi redoutables, & ſervirent même de barriere contre d'autres Barbares.

Ainſi pendant que l'Empire étoit affaiſſé ſous un mauvais gouvernement, des cauſes particulieres le ſoutenoient. C'eſt ainſi que nous voyons aujourd'hui l'Eſpagne & le Portugal ſe maintenir malgré leur foibleſſe par les tréſors des Indes;

(1) Nicetas, *Vie d'Andronic Comnene*, l. 2.

les Etats temporels du Pape par le reſpect que l'on a pour le Souverain, & les Corſaires de Barbarie par l'empêchement qu'ils mettent (1) au commerce des petites Nations; ce qui les rend utiles aux grandes.

L'Empire des Turcs eſt à preſent à peu près dans le même degré de foibleſſe où étoit autrefois celui des Grecs, mais il ſubſiſtera long-tems, car (2) ſi quelque Prince que ce fût mettoit cet Empire en péril en pourſuivant ſes conquêtes, les trois Puiſſances commerçantes de l'Europe connoissent trop leurs affaires pour n'en pas prendre la défenſe ſur le champ.

C'eſt leur félicité que Dieu ait permis qu'il y ait dans le monde des Turcs & des Espagnols, les

(1) Ils troublent la navigation des Italiens dans la Mediterranée.

(2) Ainſi les projets contre le Turc, comme celui qui fut fait ſous le Pontificat de Leon X, par lequel l'Empereur devoit ſe rendre par la Boſnie à Conſtantinople, le Roi de France par l'Albanie & la Grece, d'autres Princes s'embarquer dans leurs ports; ces projets, dis-je, n'étoient pas ſerieux, ou étoient faits par des gens qui ne voyoient pas l'interêt de l'Europe.

hommes du monde les plus propres à poſſeder inutilement un grand Empire.

Dans le tems de BASILE PORPHYROGENETE la puiſſance des Arabes fut détruite en Perſe. MAHOMET(1), fils de SAMBRAËL, qui y regnoit, appella du Nord trois mille Turcs en qualité d'Auxiliaires. Sur quelque mécontentement il envoya une Armée contre eux, mais ils la mirent en fuite. MAHOMET, indigné contre ſes Soldats, ordonna qu'ils paſſeroient devant lui vêtus en robes de femmes, mais ils ſe joignirent aux Turcs, qui d'abord allerent ôter la Garniſon qui gardoit le pont de l'Araxe & ouvrirent le paſſage à une multitude innombrable de leurs Compatriotes.

Après avoir conquis la Perſe ils ſe repandirent d'Orient en Occident ſur les terres de l'Empire, & ROMAIN DIOGENE ayant voulu les arrêter, ils le prirent priſonnier & ſoumirent preſque tout ce que les Grecs avoient en Aſie juſqu'au Bosphore.

Quelque tems après, ſous le regne d'ALEXIS COMNENE, les Latins attaquerent l'Occident. Il

(1) Hiſtoire écrite par Nicephore Bryene. Cefar, *Vie de Conſtantin Ducas & Romain Diogene.*

y avoit long-tems qu'un malheureux Schiſme avoit mis une haine implacable entre les Nations des deux Rites, & elle auroit éclaté plutôt ſi les Italiens n'avoient plus penſé à reprimer les Empereurs d'Allemagne qu'ils craignoient, que les Empereurs Grecs qu'ils ne faiſoient que haïr.

On étoit dans ces circonſtances lorſque tout à coup il ſe répandit en Europe une opinion religieuſe que les lieux où J. C. étoit né, ceux où il avoit ſouffert étant profanés par les Infideles, le moyen d'effacer ſes péchés étoit de prendre les armes pour les en chaſſer. L'Europe étoit pleine de gens qui aimoient la guerre, qui avoient beaucoup de crimes à expier, & qu'on leur propoſoit d'expier en ſuivant leur paſſion dominante, tout le monde prit donc la Croix et les armes.

Les Croiſés étant arrivés en Orient aſſiegerent Nicée & la prirent; ils la rendirent aux Grecs, & dans la conſternation des Infideles, Alexis & Jean Comnene rechaſſerent les Turcs juſqu'à l'Euphrate.

Mais quel que fut l'avantage que les Grecs puſſent tirer des expeditions des Croisés, il n'y avoit pas d'Empereur qui ne fremît du peril de

voir paſſer au milieu de ſes Etats, & ſe ſucceder des Heros ſi fiers & de ſi grandes Armées.

Ils chercherent donc à degouter l'Europe de ces Entrepriſes, & les Croiſés trouverent par tout des trahiſons, de la perfidie & tout ce qu'on peut attendre d'un ennemi timide.

Il faut avouer que les François qui avoient commencé ces expeditions n'avoient rien fait pour ſe faire ſouffrir. Au travers des invectives (1) d'ANNE COMNENE contre nous, on voit dans le fond que chez une Nation étrangere nous ne nous contraignions point & que nous avions pour lors les défauts qu'on nous reproche aujourd'hui.

Un Comte François alla ſe mettre ſur le Thrône de l'Empereur, le Comte Baudouin le tira par le bras & lui dit : Vous devez ſavoir que quand on eſt dans un païs il en faut ſuivre les uſages. Vraiment, voilà un beau païſan, repondit-il, de s'aſſeoir ici, tandis que tant de Capitaines ſont debout!

Les Allemans qui paſſerent enſuite & qui étoient (2) les meilleurs gens du monde, firent

(1) Hiſtoire d'Alexis ſon père, l. 10 & 11.
(2) Nicetas, *Hiſt. de Manuel Comnene*, l. 1.

une rude pénitence de nos étourderies & trouverent par-tout des eſprits que nous avions revoltés.

Enfin la haine fut portée au dernier comble & quelques mauvais traitemens faits à des Marchands Venitiens, l'ambition, l'avarice, un faux zele déterminerent les François & les Venitiens à ſe croiſer contre les Grecs.

Ils les trouverent auſſi peu aguerris que dans ces derniers tems les Tartares trouverent les Chinois. Les (1) François ſe moquoient de leurs habillemens effeminés; ils ſe promenoient dans les rues de Conſtantinople, revetus de leurs robes peintes, ils portoient à la main une Ecritoire & du papier par deriſion pour cette Nation qui avait renoncé à la profeſſion des armes, & après la guerre ils refuſerent de recevoir dans leurs troupes quelque Grec que ce fût.

Ils prirent toute la partie d'Occident & y élurent Empereur le Comte de Flandres dont les Etats éloignés ne pouvoient donner aucune jalouſie aux Italiens. Les Grecs ſe maintinrent dans

(1) Nicetas, *Hiſt. après la priſe de Conſtant.* ch. 3.

l'Orient ſeparés des Turcs par les montagnes, & des Latins par la mer.

Les Latins qui n'avoient pas trouvé d'obſtacles dans leurs conquêtes, en ayant trouvé une infinité dans leur établiſſement, les Grecs repaſſerent d'Asie en Europe, reprirent Conſtantinople & preſque tout l'Occident.

Mais ce nouvel Empire ne fut que le Fantôme du premier, & n'en eut ni les reſſources ni la puiſſance.

Il ne poſſeda guere en Asie que les Provinces qui ſont en deça du Meandre & du Sangare, & la plûpart de celles d'Europe furent diviſées en de petites Souverainetés.

De plus, pendant ſoixante ans que Conſtantinople reſta entre les mains des Latins, les vaincus étant diſperſés & les Conquerans occupés à la guerre, le Commerce paſſa entierement aux Villes d'Italie, & Conſtantinople fut privée de ſes richeſſes.

Le Commerce même de l'interieur ſe fit par les Latins. Les (1) Grecs nouvellement rétablis & qui craignoient tout voulurent ſe concilier les

(1) Cantacuzene, l. 4.

Genois en leur accordant la liberté de trafiquer ſans payer de droits ; & les Venitiens qui n'accepterent point de paix, mais quelques Trêves, & qu'on ne voulut pas irriter, n'en payerent pas non plus.

Quoiqu'avant la priſe de Conſtantinople Manuel Comnene eût laiſſé tomber la Marine, cependant comme le Commerce ſubſiſtoit encore, on pouvoit facilement la rétablir ; mais quand dans le nouvel Empire on l'eut abandonnée, le mal fut ſans remede, parce que l'impuiſſance augmenta toujours.

Cet Etat, qui dominoit ſur pluſieurs Iſles, qui étoit partagé par la Mer & qui en étoit environné en tant d'endroits, n'avoit point de vaiſſeaux pour y naviguer. Les Provinces n'eurent plus de communication entre elles, on (1) obligea les Peuples de ſe refugier plus avant dans les Terres pour éviter les Pirates, & quand ils l'eurent fait, on leur ordonna de ſe retirer dans les Forteresſes pour ſe ſauver des Turcs.

Les Turcs faiſoient pour lors aux Grecs une guerre ſinguliere ; ils alloient proprement à la

(1) Pachymere, l. 7.

chaſſe des hommes, ils traverſoient quelquefois deux cens lieues de païs pour faire leurs ravages. Comme ils étoient (1) diviſés ſous pluſieurs Sultans, on ne pouvoit pas par des preſens faire la paix avec tous, & il étoit inutile de la faire avec quelques-uns; ils s'étoient faits Mahometans & le zèle pour leur Religion les engageoit merveilleuſement à ravager les Terres des Chrétiens; d'ailleurs comme c'étoient les Peuples les (2) plus laids de la Terre, leurs femmes étoient affreuſes comme eux, & dès qu'ils eurent vu des Greques, ils n'en purent plus ſouffrir d'autres (3). Cela les porta à des enlevemens

(1) Cantacuzene. l. 3, ch. 96, & Pachymere, l. 11, ch. 9.

(2) Cela donna lieu à cette tradition du Nord rapportée par le Got Jornandès, que Philimer Roi des Gots entrant dans les Terres Gotiques, y ayant trouvé des femmes ſorcieres, il les chaſſa loin de ſon Armée, qu'elles errerent dans les deſerts où des Démons incubes s'accouplerent avec elles, d'où vint la Nation des Huns. *Genus ferociſſimum quod fuit primum inter paludes, minutum, tetrum, atque exile, nec aliâ voce notum niſi quæ humani ſermonis imaginem aſſignabat.*

(3) Michel Ducas, *Hiſt. de Jean Manuel, Jean & Conſtantin*, ch. 9. Conſtantin Porphyrogenete au commencement de ſon extrait des Ambaſſades avertit

continuels. Enfin, ils avoient été de tout tems adonnés aux brigandages, & c'étoit ces mêmes(1) Huns qui avoient autrefois cauſé tant de maux à l'Empire Romain.

Les Turcs inondant tout ce qui reſtoit à l'Empire Grec en Aſie, les habitans qui purent leur échaper fuirent devant eux juſqu'au Boſphore, & ceux qui trouverent des Vaiſſeaux ſe refugierent dans la partie de l'Empire qui étoit en Europe; ce qui augmenta conſiderablement le nombre de ſes habitans, mais il diminua bientôt; il y eut des guerres civiles ſi furieuſes que les deux factions appellerent divers Sultans Turcs, ſous cette (2) condition, auſſi extravagante que barbare, que tous les habitans qu'ils prendroient dans les Païs du parti contraire ſeroient menés en eſclavage; & chacun dans la vue de ruïner ſes ennemis concourut à détruire la Nation.

---

que quand les Barbares viennent à Conſtantinople, les Romains doivent bien ſe garder de leur montrer la grandeur de leurs richeſſes ni la beauté de leurs femmes.

(1) Voyez la deuxième note de la page precedente.

(2) Voyez l'Hiſtoire des Empereurs Jean Paleologue & Jean Cantacuzene, écrite par Cantacuzene.

BAJAZET ayant foumis tous les autres Sultans, les Turcs auroient fait pour lors ce qu'ils firent fous MAHOMET *fecond*, s'ils n'avoient pas été eux-mêmes fur le point d'être exterminés par les Tartares.

Je n'ai pas le courage de parler des miſeres qui ſuivirent, je dirai ſeulement que, ſous les derniers Empereurs, l'Empire, réduit aux Fauxbourgs de Conſtantinople, finit comme le Rhin, qui n'eſt plus qu'un ruiſſeau lorſqu'il ſe perd dans l'Ocean.

FIN

Universitas
BIBLIOTHECA

IMPRIMERIE D. BARDIN, A SAINT-GERMAIN

879 X8 C

12

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

03 OCT '85
17 OCT '85
UODEC 05 2006
FEB 15 2007
UODJUIL 22 2009

CE

a39003 0026911696

CE DG C210
.M77 1879
CDO MONTESQUIEU, CONSIDERATIO
ACC# 1075867